

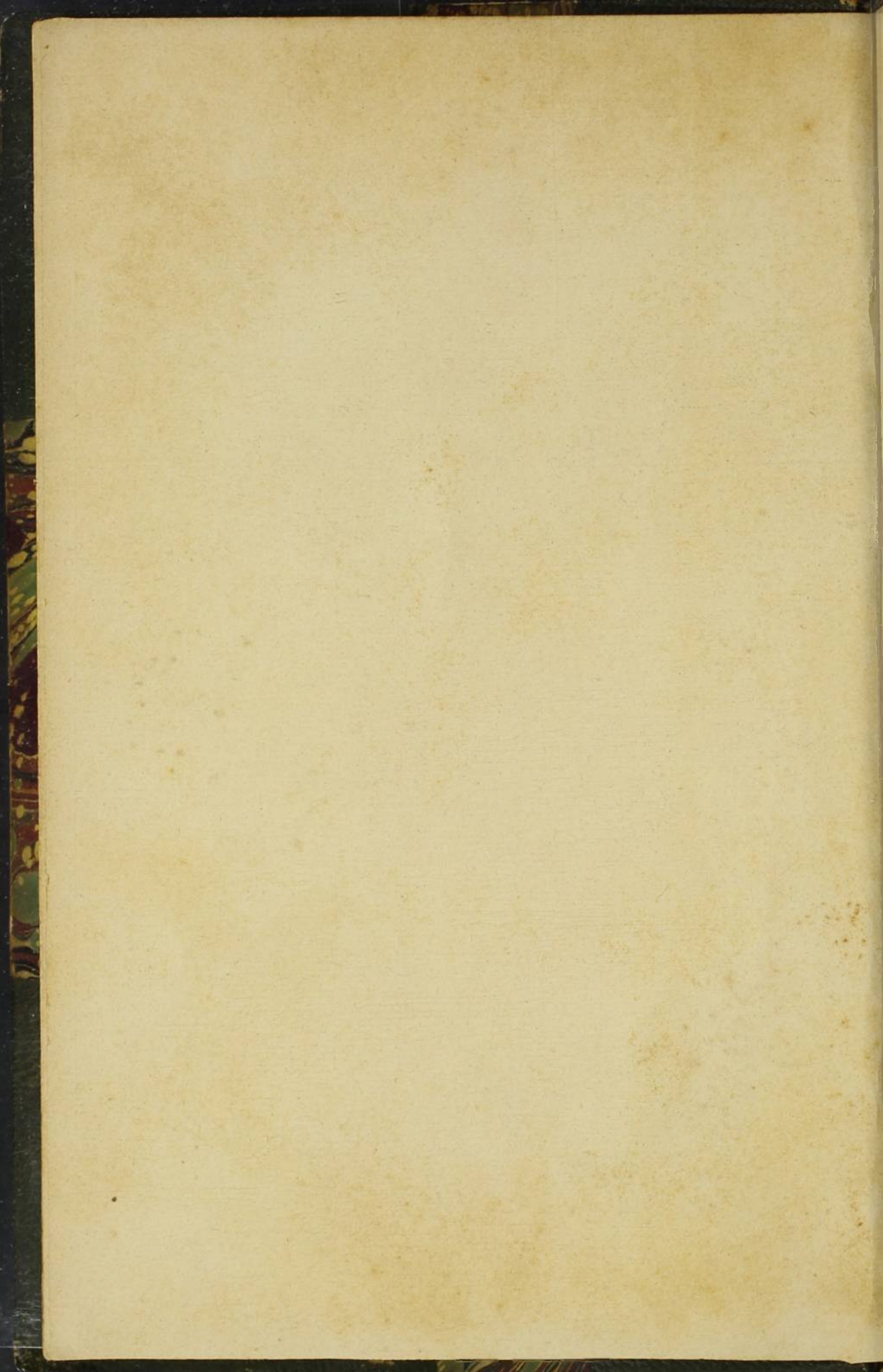




1947

2865

657





INNOCENCIA

Ouvrage du vicomte d'ESCRAGNOLLE-TAUNAY

LA RETRAITE DE LAGUNA, épisode de la guerre du Paraguay. 1 vol. in-12. (Paris, librairie Plon-Nourrit). 3 50

Ouvrages d'OLIVIER DU CHASTEL

- THE TIMES, saynète jouée par mademoiselle Suzanne Reichemberg, sociétaire de la Comédie-Française, musique (chant et piano) de Ch.-M. Widor, 1 vol. in-12. (Paris, librairie Paul Ollendorff) 4 50
- REGAIN D'AMOUR, roman, 1 vol. in-12. (Paris, librairie Académique Didier ; Perrin et C^{ie}). 3 50
- L'OEUVRE DE GAMMA, roman, 1 vol. in-12. (Paris, librairie Académique Didier ; Perrin et C^{ie}). 3 50

SYLVIO DINARTE

(VICOMTE D'ESCRAGNOLLE-TAUNAY)

INNOCENCIA

ROMAN BRÉSILIEU

TRADUIT PAR OLIVIER DU CHASTEL

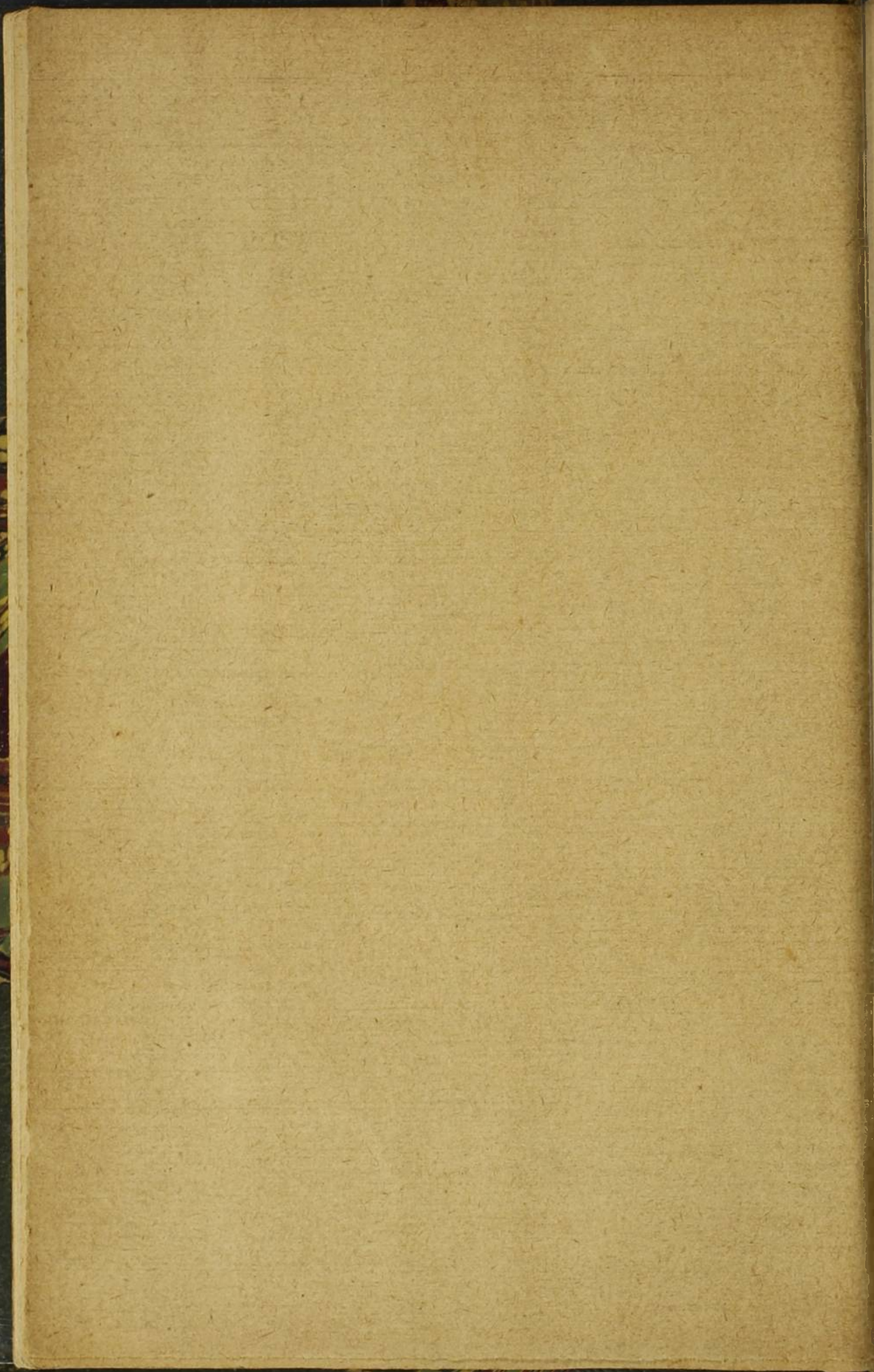


PARIS

LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR

41, RUE DE RICHELIEU, 41

—
1896



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Lorsque le roman que l'on va lire a paru, il y a de cela quelques mois, dans le journal *Le Temps*, une publication importante de Rio-de-Janeiro a dit : « Après *les Lusiades* de Camoëns, *Innocencia* est l'ouvrage écrit en portugais qui a été traduit dans le plus grand nombre de langues étrangères. »

Cette assertion est exacte. *Innocencia* a été déjà donné en anglais, allemand, danois, suédois, italien, et — le fait mérite d'être remarqué — en japonais, d'après la version anglaise; le voici maintenant en français.

L'auteur de cette étude de mœurs à la fortune rare, le vicomte Alfred d'Escragnolle-

Taunay — en littérature Sylvio Dinarte — descend d'une vieille famille française qui, ayant émigré en Portugal à la fin du siècle dernier, est allée se fixer au Brésil vers 1808.

Petit-fils d'un peintre de grande réputation qui a été l'un des fondateurs de l'Académie des Beaux-Arts de Rio-de-Janeiro, M. d'Escragnolle-Taunay, après avoir fait de sérieuses études, est sorti de l'école militaire en qualité d'officier d'artillerie, et a pris part à la guerre que son pays a soutenue, de 1865 à 1870, contre le Paraguay; l'un des épisodes de cette longue campagne, la retraite de Laguna, alors qu'il dut combattre de la première heure à la dernière, lui a fourni la matière d'un livre, rédigé par lui-même en français, qui lui a fait décerner par une publication peu prodigue d'éloges, la *Saturday Review*, le titre de Xénophon moderne. A la suite de ce fait d'armes célèbre dans le Nouveau Monde, il accompagna M. le comte d'Eu en qualité de secrétaire chargé du compte rendu officiel des opérations de l'armée.

Après la conclusion de la paix, M. d'Escragnolle-Taunay, qui avait le grade de comman-

dant d'artillerie, a été professeur à l'école militaire ; ensuite, après avoir donné sa démission, il devint successivement gouverneur de province, député et sénateur.

Comme homme politique, il a été toujours, un peu à la manière anglaise, le plus libéral des conservateurs : l'abolition de l'esclavage, l'encouragement à l'immigration, l'institution du mariage civil ont formé les points principaux d'un programme qu'il a su développer par ses écrits ou sa parole avec une verve et une sincérité reconnues même par ses adversaires.

Puis, les mauvais jours pour ses opinions préférées sont venus, une révolution a renversé le régime monarchique en lequel M. d'Escraignolle-Taunay avait placé ses espérances, et, par la force des choses, sous le gouvernement républicain, il a dû rester à l'écart tout en servant encore avec sa plume les intérêts de sa patrie.

Peintre distingué, compositeur de musique original (sous le pseudonyme de Flavio Elysio), Sylvio Dinarte, en dehors d'une grande quantité d'articles de polémique, a publié peut-être vingt volumes : des romans, *la Jeunesse*

de Trajan, de l'Or sur du Bleu, les Larmes du cœur, Histoires brésiliennes; des récits de voyage, *Cieux et Terres du Brésil*; des souvenirs de sa première carrière, *Scènes militaires*; une satire vigoureuse de certaines pratiques financières, *l'Entraînement*; un drame et des comédies... Tout citer nous serait impossible.

Mais son œuvre maîtresse, incontestablement, c'est *Innocencia* :

« A travers les contrées perdues de l'immense Brésil, seize fois plus grand que la France, a dit *Le Temps*, dans le « sertão », un soir un homme s'en va seul, c'est Cyrino de Campos, médecin de hasard. Il a le cœur ardent, et la destinée, qui, par des voies diverses, nous soumet tous à la loi d'amour, — destinée moqueuse sans doute, car nul n'a pénétré et ne pénétrera son mystère — le conduit à *Innocencia*, la fille de la solitude. Qu'advient-il de lui et d'elle? Ce n'est pas ici le lieu de l'indiquer; mieux vaudra laisser le lecteur errer en imagination dans les forêts sans limites, sur les bords des fleuves profonds, en compagnie de gens aux coutumes étranges, arrêté de temps à

autre par des tableaux, tels que celui de la fuite du lépreux, qui, dans leur vérité, atteignent des proportions d'épopée.

» Chacun des personnages de ce livre est d'un singulier relief, mais Innocencia les domine tous, bien qu'on l'aperçoive à peine, et l'intensité de sa silhouette donne la preuve la plus évidente du talent de Sylvio Dinarte. Comme il serait bon, ainsi que la « sertaneja » le rêve, d'aller par les belles nuits se promener sur le chemin de Saint-Jacques et pendant l'éternité de dire : Je t'aime !

» Le Brésil est l'enfant du Portugal, « ce peuple qui n'ayant eu qu'un coin de terre pour » naître, a eu pourtant le monde entier pour » mourir. » A Rio-de-Janeiro, on parle portugais ; cette langue rude à l'oreille, et aux inflexions multiples beaucoup plus nombreuses que celles de l'espagnol ou de l'italien, possède un mot intraduisible : *saudade*.

» *Saudade*, c'est le sentiment à la fois amer, charmant, tendre, inoubliable, mais toujours pur, que vous inspire une personne que vous avez adorée, par exemple votre mère morte depuis longtemps, ou votre fiancée autrefois enle-

vée à votre espoir à la veille de votre mariage.

» Si vous parcourez le récit de Sylvio Dinarte — et c'est la première fois qu'un roman brésilien est publié en français — qui sait ? En voyant disparaître dans le lointain du « sertão » la ravissante figure de jeune fille que son imagination a créée, peut-être parlerez-vous portugais sans y songer, et vous laisserez-vous aller à murmurer doucement : — *O Innocencia, saudade !* »

A MON AMI D'ENFANCE

JOSÉ-ANTONIO DE AZEVEDO CASTRO

Si, vivant dans la Grèce antique, j'avais eu le pouvoir d'élever un temple glorieux, je l'aurais dédié à l'Amitié, et sur son frontispice j'aurais gravé ton nom qui m'est cher.

Ami, tu me permettras de te donner aujourd'hui, dans la mesure restreinte de mes forces, une preuve du vif sentiment qui m'anime.

Ce n'est pas sur un monument remarquable que je vais graver ton nom; il figurera seulement à la première page d'une histoire des champs, d'un livre simple et sans avenir.

Accepte cet hommage résultat d'une des impulsions les plus spontanées de mon cœur; ma déclaration sincère te donne le droit d'avoir la plus complète indulgence.

Le
Par
pres
à p
de M
De
all
plus
m
m
r
l
l

INNOCENCIA

I

Le chemin qui du village de Sainte-Anne de Paranyba se dirige vers Camapuan, un pays presque abandonné, traverse une zone étendue et à peine peuplée de l'immense province brésilienne de Matto Grosso.

Depuis ce village jusqu'au Sucuriú, l'un des affluents du Parana, c'est-à-dire sur un espace de plusieurs vingtaines de lieues, on peut voyager aisément d'habitation en habitation, puis les maisons deviennent rares, on avance durant des journées entières sans apercevoir aucun vestige de la race humaine, et c'est seulement après de longues heures que l'on atteint la demeure de José Pereira, la sentinelle perdue de ces solitudes qui reçoit chacun de ses hôtes imprévus avec un sourire, et

lui fournit libéralement les provisions nécessaires pour parvenir jusqu'aux lointaines plaines de Miranda et de Pequiry, de la Vaccaria ou de Nioac dans le bas Paraguay.

Alors commence le « Sertão », *brut*, comme on l'appelle là-bas, le désert, mais le désert uniquement pour l'homme, car la végétation est luxuriante et les animaux y sont nombreux.

Il n'y a plus de cabanes, plus d'abris contre la fraîcheur des nuits, contre l'orage qui menace, ou la pluie qui tombe.

La route qui traverse ces régions se déroule comme une écharpe blanchâtre, car le sable domine dans la composition de ce sol cependant fertilisé par un grand nombre de ruisseaux limpides. Ce sable, sur lequel la réverbération des rayons du soleil est intense, se trouve sur quelques points si subtil et mouvant que les bêtes de somme ont peine à y marcher et s'y enfoncent jusqu'aux jarrets. Aussi rencontre-t-on çà et là des sentiers détournés qui pénètrent dans les bois à la recherche d'un terrain plus ferme.

Du reste, les paysages que l'on découvre se renouvellent sans cesse.

Tantôt, c'est la perspective de sortes de halliers formés d'arbres vigoureux et sveltes, tantôt ce sont des plaines à perte de vue couvertes de

macega, une haute graminée de couleur blonde, ou d'un gazon fin émaillé de fleurs; tantôt on aperçoit de gracieux bosquets dont la régularité surprend et enchante à la fois, ou encore des flaques d'eau moitié lacs, moitié marais, au milieu desquelles croissent les altiers palmiers *boritys*.

Cette diversité d'aspect de la nature a pour cause première tel ou tel incendie allumé par quelque voyageur. Une étincelle échappée d'un briquet a mis le feu à des plantes desséchées par l'ardeur du soleil.

Tout d'abord, cette étincelle sourdement couve sous les feuilles, puis, vient un souffle d'air : alors, la langue de feu se hasarde, mince, tremblante, comme hésitant devant les espaces où elle va se précipiter. Soudain, le vent devient plus fort : aussitôt s'élancent des flammes impatientes qui s'enroulent les unes dans les autres, se séparent pour s'abattre sur de vastes surfaces, font monter dans le ciel des torrents de fumée noire et courent avec un grondement terrible dans les grands roseaux de *tacouaras* qui éclatent. Rien ne les arrête jusqu'au moment où elles atteignent la rive de quelque grande rivière; parfois même, aidées par l'ouragan, les flammes franchissent cette barrière et, au delà, elles poursuivent encore leur œuvre de destruction.

Enfin, faute d'aliments, cette violence se calme, tout demeure morne et couvert de cendres comme d'un linceul. L'atmosphère voilée tamise à peine la clarté du soleil, la chaleur est étouffante, partout voltigent des parcelles d'herbes carbonisées, partout règne la désolation.

Vienné une pluie abondante, et immédiatement, comme sous l'influence de la baguette d'une fée, de nouveau la vie débordera dans ces sombres parages et y tracera des jardins enchantés.

L'herbe, pareille au prisonnier ayant reconquis sa liberté, perce le sol, les bourgeons s'ouvrent d'un air triomphant, rien maintenant ne peut arrêter cette résurrection.

Une seule nuit suffit pour qu'un velours splendide, d'un vert clair et gai, recouvre les désastres des journées précédentes. Ensuite, les fleurs s'épanouissent et la brise emporte leurs doux parfums.

Mais il faut de la pluie ; sans elle, les plaines, pendant de longs mois, resteront tristes, dévastées, éclairées par un soleil qui semble lugubre, sans ombre, sans un signe de renaissance possible ; on n'entend même plus l'appel plaintif de la perdrix, si fréquent d'habitude. De temps à autre seulement résonne le cri prolongé de quelque *gavião* qui vole au haut des airs, et descend en faisant de

longs circuits jusqu'à la terre afin de saisir un reptile à demi carbonisé.

Parfois aussi, le silence solennel est interrompu par le croassement du *carà-carà* ; l'oiseau rapace va sautillant à la recherche des insectes ou des petits serpents ou accompagne des *urubus* qui, en nombreuses troupes, cherchent les animaux morts dont ils se repaissent.

Dans ces festins le *carà-carà* est associé à l'*urubu*, et, malgré les coups de bec qu'il attrape, il sait toujours se faire une place ; rien ne saurait l'émouvoir, il saisit sa proie malgré son adversaire et s'enfuit à tire-d'aile.

Telles sont les plaines détruites par le feu aussi longtemps que la pluie ne les a pas fait renaître.

Alors, avec quelle hâte le « Sertanejo », c'est-à-dire l'homme habitant le « Sertão », la solitude, ne gagne-t-il pas les sortes d'oasis échappées au fléau ! Il y en a là-bas sur le penchant des collines ou sur les bords d'un cours d'eau couverts de *pindahybas* et de *boritys* au ravissant feuillage. Avec quelle joie il salue ces jolis cocotiers au pied desquels, il en a la certitude, se trouve une source où il pourra calmer sa soif et baigner son visage brûlant !

Enfin, le voici dans ce lieu de repos ! Sous les épais ombrages, il enlève rapidement le harnais de sa monture à laquelle il laisse la liberté, tandis

qu'il prend un repas qui lui permettra de continuer son voyage.

Rien ne peut donner une idée de la douceur que de tels moments ont pour le « Sertanejo ». Après avoir bu de l'eau pure et mangé quelques cuillerées de farine de manioc ou de maïs saupoudrée de cassonade, il forme avec les harnais de son cheval une sorte de lit ; il s'y étend et contemple, libre de tout souci, l'azur parsemé de nuages changeant de formes, et écoute la brise qui murmure une longue chanson dans les hautes cimes des *pindahyas*, des *ipés*, ou les palmes des *boritys* aux troncs de couleur claire.

Ses regards sont chargés de sommeil ; ses paupières sont lourdes. Il sait que des jaguars et des serpents peuvent ramper dans les alentours, mais il est fataliste : confiant dans le destin, tranquille, il s'endort.

Les heures s'écoulent ; peu à peu le soleil descend à l'horizon : la brisé fraîchit, le vent est plus fort. Les palmiers-*boritys* ne chantonnent plus, ils gémissent, leurs feuilles en éventail s'agitent avec violence.

Le soir approche.

Le voyageur s'éveille, se frotte les yeux, étire languissamment ses bras, bâille, demeure quelques instants assis regardant de côté et d'autre en

sifflant un *lundú*, puis il court chercher son cheval.

Une fois en selle, il part, dispos de corps et d'esprit, au pas et au trot, à la recherche d'un autre lieu de halte où il passera la nuit.

Quelle mélancolie descend sur la terre à l'heure de la tombée du jour ! On dirait que la solitude étend encore ses limites pour se rendre plus accablante. Le sol devient sombre ; le moindre buisson prend des proportions monstrueuses, chaque bruit semble être un péril que le cœur brave en frissonnant, tandis que les lèvres sourient.

Mais pour éprouver cette impression, mélangée de charme et de terreur, il faut être un homme civilisé et le « sertanejo » ne l'est guère. Il n'a pas senti les harmonies du soir ; il n'a remarqué ni les splendeurs du ciel, ni la tristesse des adieux du soleil. Il n'a aucune crainte, car il est comme identifié avec la solitude. Rien ne trouble la paix de son esprit ni le bien-être de son corps. Ses idées sont rares, ses pensées le sont encore plus : sa seule préoccupation est d'évaluer le chemin déjà parcouru et le nombre de lieues qu'il a encore à faire avant d'arriver au terme de son voyage.

Le jour suivant, dès l'aurore, il va plus loin. Le ciel ne lui paraît pas changé ; le soleil sert à l'orienter, la terre n'attire son attention que s'il

aperçoit un signe utile pour se diriger dans sa route.

— Ah! s'écrie-t-il à haute voix en remarquant un certain arbre ou une déclivité particulière du terrain, me voici près du grand éboulement. D'ici à la halte de Jacaré il y a encore quatre bonnes lieues.

Parfois il siffle ou fredonne, mais c'est toujours en sourdine; cette mélodie n'est que pour lui-même. Son principal divertissement est de répondre à l'appel des perdrix ou au cri craintif de la zabélé. S'il entend à peu de distance rugir des jaguars, il n'est pas inquiet.

— Il y a par là quelque grosse bête, fait-il en voyant des traces de pas de bête fauve; si j'avais mon chien, j'irais lui loger une balle dans la tête.

Le véritable « sertanejo » n'a pas de famille: jeune, il a un seul désir, courir à travers des régions encore inexplorées et remonter jusqu'au-dessus de leur source des rivières dont personne ne connaît le nom. Voyager est son orgueil, raconter quels sont les cours d'eau qu'il a franchis et les forêts vierges au milieu desquelles il a pénétré est son plus grand plaisir. Chaque année accroît les connaissances de cette sorte qu'il possède et l'innocente vanité qu'il en éprouve.

— Personne, déclare-t-il avec emphase, ne me

vaut dans les plaines de la Vaccaria, dans les contrées du Mimoso, dans les marais du Pequiry. Partout je domine, partout je suis roi !

La conviction de sa royauté lui donne une manière de parler empreinte de majesté dans sa rudesse. La certitude de ne jamais se perdre dans l'espace l'élève au-dessus de l'inconnu ; il en arrive à se regarder comme infaillible.

— Dans cette direction, dit-il en étendant le bras, à vingt lieues d'ici, il y a une côte très dure à gravir, puis une rivière profonde ; il faut ensuite, après cinq lieues, traverser des broussailles presque inextricables qui aboutissent à un bas-fond. Si vous partez de là, droit comme une flèche, en cinq jours juste, vous parviendrez à la halte du Tatou, sur la route de Cuyabà.

La seule impression qu'il tolère chez les autres, quand il fait le récit de ses exploits, est celle de l'admiration. Au moindre soupçon du doute chez un auditeur, la colère l'enflamme :

-- Vous ne me croyez pas ? fait-il. Libre à vous, mettez-vous en route. — Vous apprendrez les choses à vos dépens. Il y a une différence entre conter des histoires et voyager sur les terres du bon Dieu !

Plus tard, lorsqu'il est devenu vieux, le « sertainejo » songe au mariage ; il épouse une veuve ou

une proche parente, et, s'il a des enfants, il les prépare à mener à leur tour la vie d'aventures qu'il a tant aimée autrefois.

Un jour, l'imagination enfiévrée par les récits merveilleux de leur père, ceux-ci abandonnent la maison; ils vont au loin, les uns jusqu'aux frontières du Paraná, les autres dans les pays sauvages de São Paulo, de Goyaz, et de Matto-Grosso, partout, en un mot, où s'étend le « sertão » infini, et où il leur sera possible d'égaliser, sinon de surpasser, les hauts faits de leur illustre ancêtre.

II

C'était le 15 juillet 18..., c'est-à-dire dans l'un des mois que l'on appelle mois d'hiver dans l'intérieur du Brésil.

La journée était claire, fraîche et sereine.

Le soleil haut dans le ciel illuminait la route de Sainte-Anne de Paranahyba à Camapuan que nous venons de décrire, et à l'un de ses détours on aurait pu apercevoir un voyageur monté sur un bon cheval gris foncé marchant d'une assez vive allure.

La physionomie et le costume de cet inconnu démontraient tout de suite qu'il n'était ni un « sertanejo », ni un planteur. Il portait un chapeau chilien à larges bords, ses épaules étaient couvertes d'un poncho aux couleurs claires et ses jambes étaient enfermées dans de longues bottes de cuir, bien faites et presque neuves.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'un visage agréable, aux yeux noirs et grands ; il avait les cheveux courts ; son air était à la fois intelligent et décidé.

Au moment où nous l'avons rencontré, il se trouvait à la traverse du chemin qui conduit de l'habitation d'Albino Lata à celle de Leal, à plus de sept lieues de Sainte-Anne de Paranahyba, village presque abandonné à cause des fièvres intermittentes qui désolent ses alentours.

A cet endroit, la route ombragée par de grands arbres ressemble, malgré sa nature déjà sablonneuse, à l'allée d'un parc. Partout on y voit voltiger des tourterelles, et le voyageur s'était quelque peu attardé à écouter le singulier bruissement de leurs ailes. Mais il n'était pas d'humeur mélancolique, il revint vite à lui-même et éperonna son cheval.

— Dans deux heures, fit-il en tirant de sa poche une montre d'argent, nous ferons la sieste dans la maison de Leal.

Bientôt cependant son cheval, lassé, ralentit de nouveau son allure, et un autre voyageur monté sur un petit cheval assez laid, mais solide et couvert de sueur, le joignit près d'une croisière.

C'était un homme d'un certain âge, gros, à la forte complexion, d'une figure pleine de franchise

et portant le costume des gens de ces contrées.

— Eh ! l'ami, s'écria-t-il en s'approchant, est-ce que vous allez à Camapuan ?

L'autre le regarda d'un air méfiant.

— Peut-être oui, peut-être non, répondit-il ; pourquoi cette question ?

— Ah ! pardon, je suis si étourdi, que j'ai oublié de vous saluer... Dieu vous garde, l'ami !... Ma langue va, va, va, avant que j'aie pris le temps de réfléchir... je n'ai jamais pu me corriger... j'ai eu souvent à m'en repentir... rien n'y a fait ; je parle, je parle... Dieu vous bénisse !

Et il éclata de rire tandis que le jeune homme, qui avait eu le temps d'examiner son compagnon, revint à des sentiments plus bienveillants.

— Alors, fit-il, vous aimez à causer ?

— Oh ! oui. Voyez-vous, dans le « sertão », il ne me manque qu'une chose, c'est de rencontrer souvent des gens avec lesquels on puisse un peu bavarder. Ah ! que c'est rare dans toute cette *sauvagerie* silencieuse ! Je suis né à Paranahybuna, et j'ai connu autrefois des gens haut placés, car j'ai été élevé dans les environs de Rio-de-Janeiro.

— Vous êtes de Minas-Gerâes ?

— Précisément ; j'ai été baptisé à Vassoïras, mais je suis d'une famille de Minas-Gerâes. Avant de venir m'établir par ici, j'ai couru par monts et

par vaux ; il est vrai qu'il y a longtemps ; je commence à devenir vieux, et il y a plus de quarante ans que j'ai quitté la maison de mon père... Au fait, et vous, quel est votre pays ?

— Je suis né à Casa-Branca, dans la province de São-Paulo, mais j'ai été élevé à Oïro-Preto.

— La capitale de Minas-Gerâes.

— Oui.

— Alors, vous êtes presque mon compatriote, s'écria le brave homme en riant de nouveau aux éclats. Je me disais tout à l'heure, en remarquant sur le sable la piste fraîche des sabots de votre cheval : voilà un gaillard qui n'est pas pressé. J'ai piqué des deux afin de vous rattraper et de pouvoir causer un peu. Ai-je eu tort ?

— Non, certainement, repartit le jeune voyageur, et je vous suis même très obligé de votre bonne intention. De la sorte, j'arriverai sans fatigue et sans ennui chez Leal où je désire m'arrêter aujourd'hui.

— Ma foi, l'ami, je demeure à une demi-heure de Leal, en appuyant sur la gauche, et si vous n'avez pas d'engagement, vous me feriez honneur et plaisir en venant chez moi. Ma maison est pauvre, mais vous y seriez bien accueilli.

— Très volontiers ; je ne connais pas Leal et c'est la première fois que je parcours ces régions

en m'arrêtant là où je peux, moi et mes camarades.

— Vous avez des compagnons ?

— Non, mais deux bêtes qui portent mes bagages et une troisième conduite à la main.

— Voilà ce qui s'appelle voyager en grand seigneur ! Oh ! ma foi, vous savez, chez moi vous ne trouverez rien du luxe des villes : quatre murs de pisé, un lit de camp, des fèves à discrétion, des herbes hachées, du riz bouilli, de la farine de maïs bien grillée, du café, peut-être un filet de porc frais, voilà tout.

— Mais c'est magnifique ! Je n'aurais jamais osé espérer autant...

— Ce que je souhaite avant tout, c'est que vous ayez le cœur sur la main ; si vous n'êtes pas content, il faudra le dire... Enfin, venez, je ferai de mon mieux... A présent que nous sommes amis, il est nécessaire que nous sachions à qui nous avons mutuellement affaire : je m'appelle Martinho dos Santos Pereira et je vais vous raconter mon histoire en deux mots.

— Mon nom est Cyrino Ferreira de Campos et je suis votre serviteur, fit le jeune homme.

— Vous êtes très aimable, répondit Pereira ; voici mon histoire, elle n'est pas longue : Mon père, qui avait quelque bien, appartenait à une bonne

famille et il a laissé à ses enfants un nom respecté. Chacun de nous, nous étions sept garçons, a suivi un chemin différent. Je me suis marié très jeune et suis allé demeurer à Diamantina, où je m'occupai de commerce. Lorsque ma femme est morte, j'ai quitté le pays et me suis fixé d'abord à Piumhy, puis à Uberaba. Je n'ai pas eu la chance de réussir dans mes affaires ; après avoir vendu ma petite boutique de quincaillerie, je me décidai à m'enfoncer dans le désert. Il y a douze années que j'y habite, et, sur ma parole, je ne m'en suis jamais repenti. Dieu m'a protégé... Et vous, quels sont vos projets ?

— A dire vrai, maître Pereira, je n'ai pas de plan bien arrêté.

— Vous voyagez sans but ?

— Pas précisément. Je m'achemine à travers ces contrées en guérissant les fièvres et les gens blessés.

— Ah ! bah ! s'écria Pereira, avec un accent visible de satisfaction, vous êtes médecin ?

— Oui.

— En voilà une chance !

— Pourquoi cela ?

— Je vais vous l'apprendre ; mais dites-moi, où avez-vous acquis votre science et toute votre sorcellerie ? Est-ce à Rio-de-Janeiro ?

— Non, répondit Cyrino ; après avoir passé plusieurs années au collège de Caraça, j'ai suivi les cours à Oïro-Preto et ai obtenu un diplôme.

Il ajouta, non sans fatuité :

— Depuis, j'ai voyagé dans tout l'ouest de Minas-Gerâes et j'ai fait un grand nombre d'opérations et de guérisons presque miraculeuses.

— La belle chose que le savoir ! Moi aussi j'aurais aimé à aller plus loin que la lecture et l'écriture que j'ai apprises tant bien que mal ; mais celui qui est né pour être charretier a beau faire, se démener, tourner et virer, il reviendra toujours malgré lui à sa charrette. Alors, vous savez guérir les maladies ?

— Certainement.

— Vous n'auriez pu arriver plus à propos. Ma fille est souffrante, elle a les fièvres ; j'étais allé à Sainte-Anne chercher du quina de commerce. Je n'ai pas pu y trouver cette maudite drogue, et je rentrais à la maison tout attristé.

— J'ai dans mes bagages une grande quantité de remèdes et je connais une formule infailible contre les fièvres intermittentes, assura Cyrino.

— L'enfant a déjà pris du quina de campagne, mais il a si peu de vertu qu'elle n'en a ressenti aucun effet.

— Quand a eu lieu le premier accès? demanda le soi-disant docteur.

— Il y a dix jours. Jusque-là elle avait toujours été fraîche et rose. Depuis longtemps elle me suppliait de la mener à Sainte-Anne; je ne le voulais pas à cause des fièvres qui y règnent, mais elle a tant fait que j'ai fini par consentir. Il s'agissait d'aller rendre une visite à sa marraine, une excellente dame, la femme du major Mello Taques. Les connaissez-vous?

— Oui.

— Ah! et vous êtes en bons termes avec le major?

— J'ai eu l'occasion de le voir souvent, lors de mon séjour dans son village.

— Voilà un personnage distingué! Quel plaisir de causer avec lui! Parfois je fais le voyage de Sainte-Anne sans autre motif que d'aller jouir de sa conversation. C'est un homme très instruit; il a fait la guerre, il est juge de paix et correspond constamment avec le gouvernement. Sa maison a un premier étage, et au rez-de-chaussée il a installé un magasin bien assorti d'objets qui sont assez bon marché. Et ses histoires, hein? il est intarissable; on dirait qu'il connaît par cœur tout le Brésil, et monsieur le curé lui-même est incapable de lui tenir tête! Au reste...

— Dites-moi, interrompit Cyrino, ai-je quelque chance de gagner un peu d'argent dans votre pays ?

— Cela dépend. Les malades sont nombreux, mais ils sont si avares ! Avez-vous beaucoup de quina de commerce ?

— J'en ai une certaine quantité, seulement il est cher.

— Je le sais, mais dans ces contrées c'est le remède le plus utile, car les fièvres intermittentes y règnent toujours.

Et incontinent Pereira se mit à énumérer toutes les maladies dont il avait souffert dans sa vie, tandis que son compagnon l'écoutait d'une oreille très distraite.

— Vous avez l'air ennuyé, observa enfin le planteur ; auriez-vous laissé derrière vous quelqu'un ou quelque chose qui vous pèse sur le cœur ?

— Oui, j'ai laissé une dette de jeu.

— Voilà qui ne vaut rien. C'est à cause du démon du jeu et aussi des femmes que les croix funèbres poussent le long des routes. S'agit-il d'une grosse somme ?

— Trois cent mille reis (1).

— La somme n'est pas petite ! Et avec qui avez-vous joué ?

(1) Au Brésil, mille reis valent 2 fr. 83.

— Avec maître Siqueira de Sainte-Anne. Il voulait m'obliger à retarder mon départ, mais je lui ai signé une reconnaissance et ai promis de lui envoyer de l'argent dès mon arrivée à Sucuriú. C'est aux moyens d'acquitter cette dette que je songeais.

— Si vous réussissez à vous faire payer par vos malades, vous réunirez aisément la somme nécessaire.

Cependant, le soleil descendait à l'horizon et le vent du soir commençait à souffler du côté de l'Occident.

— Pendant notre conversation, fit Pereira, nous avons laissé nos chevaux aller à leur guise. Nous voici à la bifurcation du chemin qui conduit chez moi ; en continuant tout droit vous arriveriez chez Leal ; venez, maître Cyrino, c'est à quelque distance d'ici que commence mon domaine.

Ils s'engagèrent tous deux dans un large sentier ombragé qui, après plusieurs détours, les amena sur les bords d'un ruisseau à l'eau limpide dans laquelle leurs chevaux s'enfoncèrent jusqu'au poitrail en buvant avec délices.

— Ne laissez pas votre bête boire démesurément, observa Pereira. Allons ! avançons ! ajouta-t-il en frappant amicalement les flancs de sa monture, avançons ! Allons, à l'écurie !

Ils traversèrent un bois touffu, puis, la route étant devenue meilleure, ils prirent le petit galop.

Le soleil était tombé presque tout à fait lorsqu'au delà d'un terrain en friche ils découvrirent le sommet d'un de ces mâts pavoisés que l'on a l'habitude de planter le jour de la fête de Saint-Jean. Pereira se mit à le saluer par des exclamations de plaisir; c'est là qu'était sa demeure.

Avant d'y pénétrer, il sera sans doute utile de dire quel était le jeune homme voyageant avec le titre pompeux de docteur en médecine, qui s'attribuait le droit d'aller au loin suivant son caprice afin de donner des remèdes et d'opérer des guérisons qu'il qualifiait de miraculeuses.

Cyrino de Campos, comme il l'avait raconté à Pereira, était né à Casa-Branca, petite ville tranquille de la province de São-Paulo, située à cinquante lieues des bords de la mer.

Fils d'un droguiste se faisant passer pour pharmacien, qui était en même temps receveur de la poste aux lettres, Cyrino avait grandi sous les yeux paternels jusqu'à l'âge de douze ans, puis, en quelque sorte comme gage d'une affection sincère, ses parents l'avaient envoyé à un vieil oncle, son parrain, habitant à Oïro-Preto, la capitale de la province de Minas Gerâes.

Cet oncle, vieux garçon, grondeur, misanthrope et adonné aux pratiques de la dévotion la plus exagérée, accueillit son neveu avec les signes les plus évidents du mécontentement.

Ce personnage vivait tout à fait seul et avait con-

servé les modes d'autrefois ; il portait des souliers à boucle, une culotte courte et une perruque poudrée avec un catogan.

Il passait pour riche mais aussi pour avare, et l'on prétendait qu'il avait caché de grosses sommes d'argent dans les planchers de sa maison.

— Mon petit ami, fit cet oncle aimable à son neveu peu de jours après son arrivée, tâche d'être sage ; si tu ne marches pas droit, je me charge de te corriger.

Immédiatement après cette admonestation préventive, l'oncle alla rendre visite aux prêtres qui dirigeaient le collège de Caraça, et il obtint sans bourse délier, et seulement à l'aide de promesses décevantes, l'admission gratuite de Cyrino dans cet établissement.

— Pour l'instant, insinua-t-il, je ne puis faire les frais de l'éducation de l'enfant, mais... un jour... je ne suis plus jeune... plus tard, on verra bien que je n'ai pas oublié les bons Pères qui me seront venus en aide.

Les directeurs du collège, dans l'espoir d'un legs important, consentirent à l'admission gratuite de Cyrino.

Le sentiment de l'abandon rend les enfants dociles et résignés ; le fils du droguiste de Casa-

Branca se laissa conduire sans protester dans la maison où il devait passer les meilleures années de sa jeunesse à étudier du latin, à apprendre par cœur *les Aventures de Télémaque* et surtout à s'exercer à chanter au lutrin.

Le vieil oncle avait conclu une excellente affaire qui ne lui avait coûté que de bonnes paroles, et comme il avait la vie dure, il réussit à conduire au cimetière deux des directeurs qui s'étaient laissé leurrer par l'espérance de son héritage.

Enfin, arriva son tour ; il mourut au moment où on s'y attendait le moins, laissant un testament qui fut ouvert avec empressement.

Cet important document contenait une longue diatribe rédigée par le vieillard sur différents sujets, mais d'argent il n'était aucunement question.

On fouilla partout, on sonda la maison, on défit les parquets, on brisa les meubles inutilement ; on ne trouva pas une pièce de monnaie.

Et alors on constata que le pieux personnage n'avait été qu'un mystificateur qui avait toujours été pauvre et vivait en philosophe en se moquant de tout le monde et aussi de lui-même.

Dans un codicille ironique de son testament, il déclarait léguer aux bons Pères du collège de Caraga toute sa bibliothèque, « afin, disait-il, de

coopérer à l'éducation de leurs élèves et d'aider à accomplir leurs bonnes intentions à leur égard ».

Ces livres à demi dévorés par les fourmis blanches étaient enfermés dans un vieux bahut. C'étaient les *Ruines* de Volney, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, quelques volumes de Pigault-Lebrun, la *Guerre des Dieux* de Parny, de pires ouvrages encore.

Tout cela fut jeté au feu, et la conséquence immédiate de cette plaisanterie posthume fut le renvoi de Cyrino du collège de Caraça.

Le jeune homme avait alors dix-huit ans ; comme il était très intelligent, il parvint, malgré le tort que lui avait fait sa parenté avec son bizarre protecteur, à se faire accepter en qualité d'employé dans une espèce de pharmacie, où au milieu des drogues et de la préparation des ordonnances, il reprit les habitudes qu'il avait eues autrefois chez son père.

Il n'y avait pas grand'chose à faire dans cette maison-là ; parfois les ingrédients pharmaceutiques restaient des mois et des mois dans leurs flacons poussiéreux sans que personne vînt les tirer de leur repos.

Dans les petites villes de l'intérieur du Brésil, de pharmacien à médecin il n'y a qu'un pas. Cyrino, avec le temps, en arriva à faire des ordonnances,

grâce au manuel de médecine pratique du docteur Chernoviz, qui ne le quittait jamais, puis il commença, avec quelques médicaments dans sa poche, à chercher des clients dans les alentours.

Bientôt la voix publique lui décerna le titre de docteur ; il se laissa faire et, pour mieux s'affirmer dans cette nouvelle situation, il quitta la boutique de Caraça et obtint son inscription à l'école de pharmacie d'Oïro-Preto, où, sans examens et en vertu d'un droit singulier du président de la province de Minas-Gerâes, il se fit à bref délai conférer un diplôme.

Dès lors, il se mit à voyager dans l'intérieur du pays, saignant, médicamentant, faisant toutes sortes d'opérations et joignant à son peu de science véritable une certaine dose d'audace et la pratique qu'il avait pu acquérir en observant les usages souvent superstitieux employés pour se guérir par les gens du peuple.

Le manuel médical du docteur Chernoviz ne le quittait jamais ; c'était son inséparable *vade-mecum* comme autrefois pour Alexandre le Grand l'étaient les poèmes d'Homère.

Il connaissait par cœur cet ouvrage qui, malgré les erreurs dont il est rempli, rend de véritables services dans l'intérieur du Brésil, cela surtout parce qu'on ajoute une foi absolue à ses prescrip-

tions, et il avait enrichi l'exemplaire qu'il possédait de nombreuses notes marginales, fruit de son expérience personnelle.

A cette connaissance empirique il avait joint l'étude des simples, à laquelle il se livrait dans ses excursions hors des villes, et ne rentrait que lorsqu'il avait épuisé toutes ses drogues ou avait envie de dépenser l'argent que sa clientèle du « *sertão* » lui avait procuré.

Un jour, il avait résolu d'entreprendre le voyage de Caniapuan et d'avancer dans le sud de la province de Matto Grosso, dans le double but d'étendre sa clientèle et de parcourir des contrées lointaines et à peu près inconnues.

C'était un guérisseur, presque un charlatan, rien de plus ; mais comme partout on lui discernait le titre de docteur, il en vint à se figurer qu'il avait à ce titre un droit incontestable.

Ce jeune homme avait au reste le cœur bien placé, une âme noble incapable d'une bassesse, et si l'orgueil s'était peu à peu emparé de son esprit, c'est à son savoir insuffisant, à sa vie constante parmi des gens qui intellectuellement lui étaient très inférieurs et non pas à de mauvais instincts qu'il fallait l'attribuer.

Au surplus, malgré le peu de solidité de son bagage scientifique, il valait encore mieux que la

plupart des médecins errants qui parcourent l'intérieur du Brésil et qui, parés de leur incroyable ignorance, jouissent de prérogatives tout à fait exceptionnelles.

Le médecin voyageant dans ces contrées éloignées a le droit d'entrer partout ; il pénètre dans le sein des familles, gynécées impénétrables pour tout autre que lui. La meilleure place à table lui est réservée, c'est dans le lit le plus doux qu'il s'endort.

Le médecin est un personnage descendu du ciel, au-devant duquel s'empressent non pas simplement des malades mais bien des croyants fanatiques se soignant depuis des années sans résultat d'après leurs propres inspirations ou les conseils de leurs voisins et qui, à l'arrivée de ce Messie, mettent en lui toutes leurs espérances d'un rétablissement qu'ils désirent avec ardeur.

IV

Lorsque les deux voyageurs apparurent sur la limite du terre-plein qui entourait l'habitation de Pereira, quatre ou cinq chiens grands et maigres s'élançèrent à leur rencontre et saluèrent l'arrivée de leur maître avec des gambades et des aboiements joyeux.

Quelques poules se mirent à voleter, tandis que deux coqs perchés sur le sommet du toit chantaient pour annoncer qu'il se passait un événement heureux et que des porcs, étendus çà et là dans la paille de maïs, s'éveillaient et fixaient les arrivants avec leurs petits yeux à demi ouverts.

Bientôt, sur le seuil de la porte apparut une vieille négresse, mal habillée et la tête couverte d'un mouchoir de coton blanc dont les pointes descendaient jusqu'au milieu du dos.

— Ohé! Maria Conga, s'écria Pereira, y a-t-il par ici quelque chose de nouveau?

— Donnez-moi votre bénédiction, maître, dit la vieille en approchant avec lenteur.

— Que Dieu fasse de toi une sainte du Paradis! Comment va l'enfant?

— Nocencia a la fièvre.

— Je le sais, ma bonne, mais comment s'est-elle trouvée depuis avant-hier?

— Chaque jour, lorsque l'heure arrive, elle est saisie de frissons si violents qu'elle ne peut s'empêcher de claquer des dents.

— Ah!... la maladie ne cède pas encore, mais d'ici peu nous verrons. Le dîner est-il prêt? Je meurs de faim; vous aussi sans doute, maître Cyrino? ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon.

— Certainement, je mangerais volontiers.

— Parfait! Mettez pied à terre et frappez fort de vos semelles: ce terrain est le nôtre. Je vous ai prévenu, ma maison est pauvre, mais on y trouve des provisions et elle n'est fermée à personne.

Donnant l'exemple, Pereira descendit de son petit cheval qui se dirigea immédiatement tout seul vers une sorte de baraque qui tenait lieu d'écurie.

Cyrino mit également pied à terre, mais quand

il arriva sous une espèce de véranda de chaume qui donnait de l'ombre à l'habitation, il ne put réprimer un geste de contrariété.

— Ah ! diable, s'écria-t-il, il y a une chose à laquelle je n'avais pas pensé. Mes mules vont prendre la route qui mène chez Leal et je vais rester ici sans linge ni médicaments. Quel ennui ! Nous aurions dû attendre à l'embranchement des deux chemins.

Pereira se mit à rire.

— Oh ! docteur, que vous êtes inexpérimenté en fait de voyages ! Vous imaginez-vous que je n'ai pas songé à laisser un avis à vos gens ? N'avez-vous pas observé que j'ai placé une branche d'arbre au milieu de la route ?

— Si bien !...

— Alors, grâce à ce signal, vos compagnons sauront la direction qu'ils ont à suivre. Mais entrons ; encore une fois je meurs de faim.

L'habitation de Pereira était une vaste maison basse n'ayant qu'un rez-de-chaussée avec un toit couvert de feuilles sèches et fines de *sapé*, plante de la famille des graminées qui, dans l'intérieur du Brésil, sert souvent à remplacer le chaume proprement dit. Il y avait une large porte et deux étroites fenêtres mal construites. Le mur de cette façade, sous l'influence peut-être du toit qui était

lourd, était bombé à moitié de sa hauteur et plusieurs crevasses montraient que cette construction faite avec de la terre pétrie encastrée dans des bâtons assemblés en treillage, avait un besoin urgent de réparation.

Sur la droite était une vaste grange construite avec des troncs de palmier enfoncés dans la terre les uns près des autres et entre lesquels s'échappaient des fusées de maïs que les porcs venaient sans cesse arracher.

En face était un hangar de paille de *bority* soutenu par de grosses cannes sauvages; cette construction légère avait dû servir peu de temps auparavant à des invités à une fête trop nombreux pour pouvoir tenir dans la salle à manger ordinaire.

L'habitation principale était à l'intérieur divisée en deux parties : l'une était la salle des hôtes; l'autre, sur le derrière, formait le sanctuaire inviolable de la famille dans lequel jamais les étrangers ne pénétraient et n'avait aucune communication avec la pièce située sur le devant.

Dans la chambre des voyageurs le sol était de terre foulée avec soin, et comme quelquefois on y allumait du feu, le *sapé* et les lattes de la couverture étaient garnis d'une couche de suie brillante, semblable à du bois de *jacaranda* verni.

— Voici la salle des amis, fit Pereira en entrant et en s'asseyant sur un escabeau. Il n'en vient pas beaucoup, mais enfin il est bon d'être toujours prêt à les recevoir... L'autre partie du logis est réservée à ma famille.

Et du doigt il indiqua la muraille faisant face à la porte d'entrée.

— Maître Pereira, déclara Cyrino en s'étendant sur un large canapé, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi; faites comme s'il n'y avait personne.

— Soit. Reposez-vous un peu, tandis que j'irai voir ce qui se passe. Il faut en ce moment plutôt penser à manger qu'à dormir; mais enfin, en m'attendant, vous serez mieux assis que debout.

Cyrino se déchaussa, fit avec ses bottes une sorte d'oreiller sur lequel il plaça sa tête, s'allongea tout à fait sur le canapé et ne tarda pas à fermer les yeux, ce qui était assez naturel après sa longue course à cheval.

Au bout d'à peu près une heure, un bruit de piétinement d'animaux et de cris d'hommes déchargeant des bagages le réveilla.

Pereira, l'air jovial, apparut sur la porte.

— Eh bien?

— Oui, j'ai dormi, cela m'a reposé.

— Au moins une heure; j'ai passé ce temps au-

près de Nocencia qui est en proie à des frissons terribles; comme si elle se trouvait à Oïro-Preto un matin de gelée blanche.

— Il n'y a aucune amélioration ?

— Non. Après le dîner je vous conduirai auprès d'elle ; elle est si défaite qu'on la dirait malade depuis deux mois.

— Heureusement, observa Cyrino avec emphase, que je suis là pour la remettre sur pied.

— Ohé ! les amis, cria Pereira aux deux conducteurs des mules du docteur qui venaient d'arriver, vous allez camper dans le hangar ; vous y trouverez de l'eau excellente, du bois à brûler et de la provende pour vos bêtes. Usez largement du maïs, il y en a à foison. Le maïs c'est la vie des animaux... Et toi, Maria Conga, es-tu prête, le dîner est-il servi ?

La vieille négresse entra aussitôt et étendit sur une table large et mal rabotée une nappe de coton grossier d'une blancheur éblouissante ; puis elle y renversa du maïs grillé qu'elle avait apporté dans deux Calebasses et compléta cette installation en plaçant au milieu et sens dessus dessous un plat de faïence bleue, une fourchette et une cuillère d'étain.

— Prenez place, docteur, fit Pereira, et excusez-moi si je ne dîne pas avec vous ; j'ai déjà mangé.

Maria Conga qui était sortie revint avec deux plats fumants, remplis, l'un de grosses fèves, l'autre de riz, et un instant plus tard elle servit encore un mets composé d'herbes cuites.

— Vous me pardonnerez, dit le planteur, de ne pas vous offrir aujourd'hui un filet de porc, mais vous en aurez bientôt, je vous le promets.

— Je suis enchanté de ce que vous me donnez, répliqua Cyrino qui commença son repas avec un appétit prouvant la sincérité de ses paroles.

— Maria, ajouta Pereira, va chercher pour le dessert du miel et du café avec de la cassonade.

— Ah ! s'écria Cyrino en s'étirant les bras une fois son repas terminé, loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a donné un aussi bon gîte !

— Ainsi soit-il ! murmura l'hôte.

— A présent, maître Pereira, je suis à vos ordres ; allons voir la petite malade ; il faut profiter du moment où elle n'a pas d'accès de fièvre afin de lui donner un remède qui enrayera le mal. Dans des cas semblables les délais ne valent rien.

Une ombre légère s'étendit sur les traits du planteur, ses sourcils se froncèrent et il laissa paraître les signes d'une vague inquiétude.

— Plus tard, insinua-t-il.

— Non pas, non pas ; le plus tôt sera le mieux, je vous l'assure.

— Pourquoi êtes-vous si pressé? demanda son interlocuteur avec une méfiance croissante.

— Je ne le suis pas; c'est dans l'intérêt de la jeune fille que j'insiste.

Les yeux de Pereira s'enflammèrent soudain.

— Comment savez-vous, demanda-t-il, que c'est une jeune fille?

— Vous me l'avez dit durant la route.

— Ah!... c'est vrai... Mais ce n'est pas encore une jeune fille... quatorze, quinze ans; peut-être quinze ans et demi.... c'est une enfant... la pauvrete!

— Enfin, observa le jeune homme, je suis à vos ordres, appelez-moi quand il vous plaira; d'ici là, je vais ouvrir mes malles afin d'avoir mes médicaments sous la main.

— Très bien, répliqua le planteur d'un ton satisfait. Vous pouvez déballer ici sans inquiétude tout ce qui vous appartient, personne n'y touchera. Quant à ma fille... je vais aller la voir, ensuite nous causerons.

V

Cyrino était à faire l'inventaire de son linge et la nuit commençait à tomber lorsque Pereira vint le rejoindre.

— Docteur, fit-il, vous pouvez venir voir l'enfant. C'est à peine si l'on peut sentir battre son pouls ; à cette heure-ci, elle n'a pas du tout la fièvre.

— Tant mieux !

Et replaçant rapidement dans sa malle les objets qu'il en avait sortis, il la ferma et se leva prêt à sortir ; mais Pereira le retint avec l'air de quelqu'un ayant à faire une communication grave et délicate.

— Maître Cyrino, commença-t-il après un instant de silence embarrassé, je suis un honnête homme, j'aime à rendre service, et j'ai le cœur sur la main, comme vous avez dû le voir...

— Certainement.

— Mais, je l'avoue, je suis très méfiant. Vous allez entrer dans l'intérieur de ma demeure... je ne sais pas... je me permets de compter sur votre discrétion, et...

— Oh! maître Pereira, interrompit le jeune homme, sans être autrement surpris, car il connaissait le soin jaloux avec lequel les habitants du « sertão » gardent à l'abri des regards profanes leurs appartements domestiques, oh! maître Pereira, j'ai déjà été reçu dans un grand nombre de familles, et j'ai toujours su m'y comporter comme je le devais.

Le visage du planteur s'éclaircit.

— Je vois, docteur, reprit-il avec assez de gêne, que vous n'êtes ni un intrus, ni un intrigant; seulement il est bon de ne jamais... Enfin, puisque j'y suis obligé, je vais vous confier mes secrets; grâce au ciel ils n'ont rien de honteux, mais je n'aime pas à jaser sur les affaires de mon logis. Ma fille Innocencia a eu dix-huit ans à Noël; elle est aussi distinguée qu'une demoiselle de la ville, elle est douce, timide et bonne. Elle a été élevée sans mère dans ce pays perdu. Quant à mon fils, un gaillard vigoureux, il fait le commerce des porcs dans les environs de Rio-de-Janeiro.

Le digne homme retombait dans son bavardage habituel.

— Lorsque j'ai vu, poursuivit-il, en revenant au bout de plusieurs minutes à son premier sujet, que l'enfant était devenue forte, je me suis occupé de lui trouver un mari.

— Ah! elle est mariée.

— Oui et non. Les paroles sont échangées avec un brave garçon qui vend et achète du bétail dans le pays de São-Paulo. Il s'appelle Manecão Doca. Le connaissez-vous ?

Cyrino fit un signe négatif.

— C'est un garçon de mérite et il est rare de rencontrer un travailleur qui le vaille. Il traverse les « sertôes » les moins explorés avec d'énormes troupeaux de bœufs. On assure qu'il a économisé beaucoup d'argent et cela doit être vrai, car il n'est ni dépensier ni débauché. Un jour, il a fait halte ici, et il était assis juste au même endroit où vous êtes en ce moment. Je lui ai parlé de mariage... du moins je lui ai fait avec prudence certaines insinuations... Les pères doivent s'occuper de ces choses-là pour leurs filles, n'est-il pas vrai ?

— Sans aucun doute; vous avez raison.

— Au premier abord, Manecão hésitait, mais dès qu'il a vu l'enfant il a changé d'avis et... ah! c'est que ma fille!...

Pereira compléta sa pensée en embrassant bruyamment le bout de ses doigts.

— En ce moment elle est très changée, continua-t-il, mais lorsqu'elle est bien portante, elle est plus rose que le fruit d'une *mangabeira* qui a poussé dans un terrain sablonneux ; ses cheveux sont longs et fins comme la soie du *paima*, son nez est d'une admirable pureté de lignes et ses yeux seraient capables de faire mourir d'amour. Ah ! on ne dirait pas qu'elle est ma fille.

L'affection paternelle rendait Pereira imprudent ; il le comprit à un certain moment et s'écria avec une hésitation évidente :

— C'est le diable que d'être obligé de marier ses filles ! Si elles ne prennent pas un mari elles deviennent malades et se fanent, et si elles tombent aux mains de quelque malhonnête homme... Et un tas d'histoires... Quand il y a des femmes dans une maison, il y a de quoi trembler... Fragiles comme le verre, un rien peut les briser... Par bonheur ma fille a toujours su conserver l'honneur de mon nom. Plus tard, ce sera l'affaire de Manecão de veiller sur elle, car avec les jupons on ne sait jamais si... Seigneur ! en moins de temps qu'il n'en faudrait au diable pour se frotter un œil, elles conduisent parfois une famille entière à la perdition !

Cette opinion injurieuse à l'égard des femmes est partagée par tous les habitants du « sertão » ;

de là vient, comme conséquences immédiates et pratiques, l'état de claustration rigoureux dans lequel elles sont continuellement maintenues, les mariages arrangés entre les parents pour leurs enfants encore en bas âge, et surtout les crimes nombreux commis au plus léger soupçon qu'entre une personne de la famille et un étranger il pourrait exister une intrigue amoureuse.

Ce sont ces idées-là que Pereira développa en vantant fort les mesures destinées à éviter tout malheur.

— Je le répète, fit-il avec chaleur, il n'est pas bon de se fier aux femmes. Les gens d'autrefois avaient raison, et les filles marchaient droit... Pour un seul regard en coulisse, on saisissait immédiatement un bâton. A ce qu'on prétend, aujourd'hui, dans les villes — quelle malédiction ! — il n'y a pas une fille, si pauvre soit-elle, qui ne sache lire et griffonner sur du papier ; elles vont dans des réunions avec des robes décolletées comme des femmes de mauvaises mœurs, elles dansent, elles parlent haut, et rient à propos de rien avec le premier galantin venu. Dieu du ciel ! Certes, il faut traiter les enfants avec douceur, mais il est inutile de donner des ailes aux fourmis... Une fois que les filles sont grandes, on organise une fête afin de les marier avec un garçon convenable ou un cousin et l'affaire se termine de la sorte.

— Après cela, continua-t-il en ouvrant son œil avec le bout de son doigt, vigilance et couteau bien affilé pour le malotru qui, hors de propos, viendrait faire le sot ou l'aimable... Ma fille...

Pereira changea complètement de ton.

— La pauvre mignonne ! ce n'est pas d'elle que viendra le mal ! Elle est semblable à une colombe des cieux... si bonne, si affectueuse ! Elle m'a ensorcelé, et je ne puis... tenez, rien que de penser que je vais la remettre aux mains d'un époux, je suis bouleversé. Il le faut, cependant, et j'aurais dû y penser il y a des années. Ah ! maître Cyrino, les enfants sont des morceaux du cœur que les parents s'arrachent et abandonnent sur cette terre de Dieu ! Mon fils voyage je ne sais où, et si je venais à mourir aujourd'hui, Nocencia demeurerait sans aucune protection. Il fallait, pour ce motif, en finir le plus vite possible ; c'est ce que j'ai fait et cela d'autant plus volontiers que Manecão m'a promis de la laisser vivre avec moi.

Il y eut une minute de silence.

— Maintenant, je vous ai tout dit, reprit Pereira qui avait les larmes aux yeux ; je vous demande seulement de voir la malade et de ne pas regarder Nocencia. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'y étais obligé. Aucun homme jusqu'à aujourd'hui, à l'exception de nos parents les plus proches, n'a

jamais franchi le seuil de la chambre de ma fille ; et s'il ne s'agissait pas d'un cas aussi important...

— Maître Pereira, répondit Cyrino avec calme, je vous l'ai déjà dit, en ma qualité de médecin j'ai l'habitude d'être reçu dans le sein des familles et de les respecter. C'est mon devoir, et, grâce à Dieu, ma réputation est sans tache. Quant à votre manière de voir au sujet des femmes, elle est pour moi tout à fait inacceptable, mais il serait inutile de discuter ; je le sais, des préventions telles que les vôtres viennent de loin, et lorsqu'on est né de travers on ne se redresse que tard ou jamais... Ne vous fâchez pas si je veux m'expliquer avec une franchise pareille à celle dont vous avez usé avec moi : dans ma conviction, les femmes valent autant que nous, peut-être même davantage, et il est injuste de se méfier d'elles, comme aussi de tenir en si haute estime les gens de notre sexe... Enfin, vous avez vos idées ; j'ai l'habitude de ne jamais contrarier personne et de vivre en paix avec tous afin de mériter partout l'accueil que je me crois en droit de recevoir. Que chacun veille sur soi et Dieu sur l'humanité ! Personne ne peut avoir la prétention d'être le censeur et le réformateur du monde et des gens.

VI

Après ces explications, le planteur se sentit un peu rasséréiné.

— A présent, si vous le voulez bien, dit-il, nous pouvons aller voir notre jeune malade.

Ils sortirent, traversèrent deux palissades et firent le tour de la maison; la façade de ce côté donnait sur un magnifique verger rempli d'orangers en fleurs dont le parfum s'étendait au loin.

— Il vient ici chaque jour des bandes nombreuses de *graunas*; ils chantent si fort, les maudits petits oiseaux! dit Pereira. C'est un bruit à ne pas s'entendre; mais Nocencia prend plaisir à leur concert et souvent elle vient s'asseoir sous les arbres afin de travailler. C'est une enfant bizarre...

Il s'arrêta sur le seuil de la porte et continua avec expansion :

— Docteur, vous ne sauriez imaginer les idées

qu'a parfois cette petite. Il lui arrive de me poser des questions qui me confondent. Ainsi, par exemple, j'avais ici le livre d'heures de ma grand'mère... Elle s'est imaginé de vouloir apprendre à lire... En voilà un caprice! Il n'y a pas bien longtemps, elle m'a confié qu'elle aurait voulu naître princesse. — Sais-tu, lui demandai-je, ce que c'est qu'une princesse? — Oui, fit-elle sans hésiter, une princesse est une jeune fille très bonne et très belle qui porte sur la tête une couronne de diamants, des colliers d'or et d'argent au cou, et qui commande aux hommes. — J'en demeurai ébahi. — Mais si je me mettais à vous raconter tout ce qui concerne Nocencia, ce serait à n'en pas finir. Il vaut mieux entrer.

Lorsque Cyrino pénétra dans la chambre, il faisait à peu près nuit, et au premier instant, parmi un certain nombre de meubles aux formes anciennes, il ne put qu'apercevoir un lit haut et large formé de bandes de cuir entrelacées et adossé dans un angle. Sur ce lit, une personne était étendue.

Pereira alluma une chandelle, et tous deux s'approchèrent de la malade qui, après avoir ramené jusqu'à son visage la couverture de coton de Minas Gerâes qui la couvrait, se tourna de leur côté.

— Voici monsieur le docteur; il va te guérir promptement.

— Bonsoir, mademoiselle, dit Cyrino en saluant.

Une voix timide murmura un mot de remerciement, et le soi-disant médecin, s'asseyant sur un escabeau près du lit, se mit à tâter le pouls de la malade.

A ce moment, la lumière tombait en plein sur son visage, le haut de son cou et sa tête couverte d'un mouchoir rouge attaché derrière la nuque.

Malgré sa pâleur, Innocencia était ainsi d'une beauté ravissante. Elle avait le front large, ses paupières à demi fermées projetaient l'ombre de leurs longs cils sur ses joues charmantes, son nez fin était légèrement arqué, sa bouche était petite, le contour du menton était d'une pureté parfaite.

Comme elle leva la tête afin de dégager son bras de la couverture, la ruche de sa chemisette s'entr'ouvrit un peu et laissa à découvert un cou d'une entière blancheur.

Cyrino, assez ému et la main incertaine, eut quelque difficulté à trouver le pouls de l'aimable malade.

— Eh bien? fit le père.

— Il n'y a pas de fièvre, répondit le jeune homme en regardant avec admiration et surprise le visage d'Innocencia.

— Et qu'y a-t-il à faire?

— Il faut prendre, aujourd'hui même, une infusion de feuilles d'oranger sauvage, c'est un excellent sudorifique ; puis, vers minuit, vous me ferez appeler, je viendrai donner à mademoiselle une dose de sulfate de quinine.

La jeune fille avait levé les yeux et examinait Cyrino avec attention, comme pour mieux retenir les prescriptions qui devaient lui rendre la santé.

— Elle n'a aucun appétit, observa le père ; il y a près de trois jours qu'elle se soutient seulement avec des breuvages et elle est continuellement altérée.

— Tant mieux ; demain, vous le verrez, la fièvre la quittera tout à fait, et d'ici huit jours elle sera sur pied.

— Que le ciel vous entende !

— Mademoiselle reprendra bientôt ses belles couleurs, ajouta Cyrino ; mais pourquoi garder ce mouchoir autour du front ? Enlevez-le, il ne faut pas attirer le sang vers les tempes, au contraire, et vous devriez même dénouer vos cheveux.

Le père approcha et donna la liberté à la magnifique chevelure noire qui était enroulée en tresses épaisses autour de la tête de sa fille.

— Il est indispensable, continua le médecin, de tenir la chambre très aérée pendant toute la

journée et de tourner le lit dans la direction du levant au couchant.

— C'est ce que je ferai dès demain, dit Pereira.

— Bien, mais immédiatement il faut prendre l'infusion que j'ai prescrite, et il est nécessaire de tout fermer afin qu'elle produise un meilleur effet. Vers minuit, je reviendrai donner le médicament. Soyez calme et récitez deux *Ave Maria* pour que le quina vous guérisse.

— Oui, monsieur, murmura la jeune fille.

— La lumière vous fait-elle mal aux yeux ? interrogea Cyrino en approchant un instant la chandelle de son visage.

— Très peu...

— C'est un bon signe.

Il se leva et salua :

— A bientôt, mademoiselle.

Et il allait inviter Pereira à sortir, lorsqu'il le vit parler à quelqu'un, assis dans un coin obscur.

— Viens ici, Tico, fit le planteur.

L'individu ainsi interpellé approcha ; c'était un nain aux mouvements raides, mais très bien proportionné dans tous ses membres. A voir les rides de son visage on aurait dit un vieillard, mais la vivacité de ses petits yeux comme aussi la couleur noire de ses cheveux démontraient qu'il était jeune ; ses jambes courtes et un peu arquées se

terminaient par des pieds larges et plats qui, sans de trop grandes modifications dans leur structure, auraient pu appartenir à un palmipède.

Cet être singulier était vêtu d'un long sarrau brun tombant par-dessus un pantalon qui, ayant évidemment appartenu autrefois à quelqu'un de beaucoup plus grand que lui, formait, bien qu'il eût été retroussé, un bourrelet au bas de chacune de ses jambes. Sa tête était couverte d'un chapeau de palmier *caranda*, défoncé de telle sorte que ses cheveux hérissés s'échappaient par le haut en mèches extravagantes.

— Oh ! s'écria Cyrino en voyant apparaître cet étrange personnage dans le cercle de la lumière, le singulier petit homme !

— Ne vous moquez pas d'Antonio, interrompit Pereira en souriant ; s'il est petit, il est bon. N'est-ce pas, Tico ?

L'être minuscule en voulant rire fit une grimace qui laissa à découvert deux rangées de dents blanches et aiguës, et en même temps il jeta à Cyrino un regard inquisiteur.

— Vous voyez, docteur, reprit Pereira, qu'il comprend tout ce qu'on lui dit, mais il ne peut pas parler ; pour prononcer seulement un mot ou deux il a tant de peine que cela lui donne des accès de rage et il fait alors un bruit de tous les diables.

— Cela tient à ce qu'on ne lui a pas coupé le fil de la langue, observa doctement Cyrino.

— Il n'y avait rien à couper, c'est un défaut de naissance irrémédiable. Au reste, c'est un vagabond qui, à toutes les heures du jour et de la nuit, sait parcourir le « sertão » en tous les sens. N'est-il pas vrai, Tico ?

Le nain secoua la tête et regarda Cyrino avec orgueil.

— Est-ce un enfant de la maison ?

— Non, sa mère habite sur les bords du Sucuriú, à une quarantaine de lieues d'ici ; parfois il part subitement, faisant halte dans les habitations où il est toujours reçu parce qu'il est un bon petit être inoffensif. Il reste ici deux ou trois semaines, puis, rapide comme un daim, il reprend sa course vers la maison maternelle. Il est en quelque sorte le chien favori de Nocencia, n'est-ce pas, Tico ?

Le muet fit un signe affirmatif.

Pereira, après avoir donné toutes ces explications que le nain paraissait entendre avec plaisir, se pencha vers lui :

— Va, dit-il, à la grande étable, chercher une grosse poignée de feuilles d'oranger sauvage ; tu sais le grand pied d'arbre qui est près de la barrière...

Le petit homme sortit en toute hâte.

Le planteur, après avoir arrangé soigneusement les couvertures du lit de sa fille, alla rejoindre Cyrino qui, arrêté sur le seuil de la porte, contemplant les premières étoiles apparaissant au ciel.

— Docteur, interrogea Pereira d'une voix tremblante, croyez-vous que mon cher ange soit en danger?

— Absolument non, Vous le verrez, d'ici à deux jours votre fille sera rétablie.

— Les fièvres maudites ! lorsqu'elles ne donnent pas la mort, elles font souffrir pendant des années entières. Je ne voudrais pas que Nocencia devînt pâle et laide. Lorsque les jeunes filles ne sont pas jolies, c'est qu'elles sont malades.

VII

La nuit sereine et presque lumineuse suivait son cours.

Les étoiles sans nombre éclairaient de leur scintillement le pur espace des cieux et laissaient tomber sur la large trace de la route du « sertão » une clarté mystique et suave.

D'après le cours des astres, il devait être à peu près minuit ; à cette heure morte à laquelle d'habitude les bêtes fauves errent seules à la recherche d'une proie, deux hommes avançaient avec lenteur.

L'un allait à pied, l'autre était juché sur un cheval maigre à moitié éclopé.

Le piéton, un domestique, tenait à la main un long bâton avec lequel il poussait devant lui un âne sur le dos duquel se balançait un assemblage de caisses et de boîtes maintenues par une longue corde.

Quant au cavalier, qui était courbé sur sa selle avec les jambes très allongées et en dehors, il paraissait plongé dans une profonde méditation. C'était un homme grand et maigre ; il avait un visage plein, des yeux vairons à fleur de tête, un nez petit et retroussé, les cheveux et la barbe d'un blond ardent.

Son habillement était celui d'un voyageur : grandes bottes, redingote longue et ample, chapeau chilien à larges bords rabattus. Il portait en bandoulière quatre ou cinq étuis renfermant des lunettes ou des instruments spéciaux et tenait à la main un grand roseau terminé par un léger filet de gaze rose.

Le domestique était d'âge moyen ; sa physionomie n'indiquait pas précisément l'intelligence et la manière impatiente et maladroite avec laquelle il poussait la bête de somme qui lui était confiée prouvait qu'il n'était pas accoutumé au genre d'existence qu'il menait en ce moment.

Ils cheminaient ainsi en silence : l'âne chargé de paquets marchait le premier, son maladroit conducteur venait ensuite et le voyageur, à peu près à califourchon sur sa piteuse monture, fermait la marche.

Arrivé à un certain endroit, le malheureux âne parut vouloir protester contre les coups de

bâton qu'il recevait à chaque minute hors de propos ; il planta ses quatre sabots dans le sable et s'arrêta brusquement.

— Damnée bourrique ! s'écria son conducteur furieux en le frappant de plus belle, marche ou je t'assomme !

Pendant un instant le cavalier avait retenu sa monture, attendant un résultat quelconque du différend ainsi entamé.

— Juca, fit-il enfin avec un accent fortement guttural qui dénonçait une origine allemande, Juca, est-ce qu'une pareille roulée de coups pourrait te plaire à toi si on te l'appliquait ?

L'homme se retourna avec emportement.

— Oh ! *mochu*, s'écria-t-il, — il voulait dire *monsieur*, estimant sans doute que ce mot français convenait admirablement à un Allemand, — oh ! *mochu*, cette infâme bête mériterait de mourir sous le bâton.

— Mais, Juca, le pauvre animal est peut-être blessé par la charge qu'il porte.

— Ma foi non. C'est par pure méchanceté qu'il agit de la sorte, je le connais.

Et levant sa trique, il en déchargea un coup si violent sur la croupe de l'infortuné baudet que celui-ci laissa échapper un cri de douleur.

— Juca, reprit l'autre d'un ton monotone, il peut

se trouver sur le chemin des pierres ou quelque morceau de bois qui l'empêchent d'avancer.

— Hé ! il n'y a rien du tout.

— Il faut s'en assurer, Juca.

L'homme toujours furieux fit quelques pas en avant et aperçut une branche d'arbre que Pereira avait jetée en travers de la route afin d'indiquer leur direction aux domestiques de Cyrino.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, quelqu'un a passé par ici et a placé un signal.

— Je te l'avais dit, répliqua l'Allemand d'un ton satisfait ; l'âne avait raison.

— Cependant, à la ville, on nous a assuré que la route allait toujours tout droit.

— C'est vrai.

— Eh bien, alors ?

— Alors?... répéta l'Allemand.

Il y eut un instant de silence, puis le cavalier reprit tranquillement :

— Les gens de la ville peuvent ne pas connaître très bien la route, et...

— Mille milliards de diables ! interrompit l'autre ; aussi quelle fantaisie vous a pris de vouloir voyager à des heures aussi indues à travers ce pays d'enfer ! *Mochu*, je vous l'avais prédit, c'est une calamité.

— Juca, dit le maître, il est inutile de crier ainsi.

Il vaut mieux que tu regardes s'il n'existe pas un chemin de traverse.

L'homme obéit et trouva sans difficulté le chemin conduisant à l'habitation de Pereira.

— Le voilà, le voilà, fit-il joyeusement ; c'est un sentier bien frayé qui doit aller à quelque maison peu éloignée.

Puis changeant de ton :

— Pourvu que ce peu d'éloignement ne signifie pas une lieue ou davantage !

— Avançons, répliqua l'Allemand, et garde-toi de frapper encore ton âne ; laisse-le aller à sa guise.

L'animal alors, comme s'il avait compris la portée morale de la victoire qu'il avait remportée, reprit sa marche d'un pas rapide.

En réalité, la bête, têtue et rusée comme toutes celles de son espèce, avait senti qu'à quelque distance se trouvait l'eau du ruisseau limpide dans laquelle peu d'heures auparavant s'étaient rafraîchis les chevaux de Cyrino et de Pereira.

VIII

Peu après avoir traversé la petite rivière, les deux voyageurs commencèrent à entendre les aboiements furieux des chiens de Pereira.

— *Mochu*, il doit y avoir près d'ici une maison quelconque, fit le conducteur ; enfin ! nous pourrions nous reposer aujourd'hui. Mais quel vacarme font ces chiens ! Ils sont capables de nous dévorer avant qu'on soit venu savoir qui nous sommes... *Mochu*, vous devriez aller en avant.

— Non pas, avance le premier ; tu leur donneras des coups de bâton.

— Non, non, répliqua Juca avec énergie, c'est à celui qui est à cheval à prendre la tête, et puis...

Il murmura quelque chose d'incompréhensible puis grimpa soudain sur la croupe de la bête de somme qui, en sentant ce nouveau poids inattendu, laissa échapper un sourd gémissement.

— Juca, s'écria l'Allemand, si tu fais mourir cette bête en la surmenant ainsi, c'est toi qui porteras les bagages sur ton dos !

L'homme voulait recommencer à discuter ; en ce moment ils arrivaient sur le terre-plein entourant l'habitation, et l'attaque furieuse des chiens ne justifia que trop la précaution qu'il avait prise.

— Ohé ! la maison ! ohé ! les amis ! cria-t-il de toutes ses forces en gesticulant comme un possédé.

Les aboiements des chiens devinrent si violents que les domestiques de Cyrino qui dormaient dans le hangar s'éveillèrent :

— Quel est ce charivari ? firent-ils. On dirait un concert de loups-garous !

Au même instant, la porte de la maison s'ouvrit, et Cyrino apparut à côté de Pereira, tenant une chandelle allumée qu'il cherchait à protéger contre le vent de la nuit.

— Qui va là ? demandèrent-ils.

— Un voyageur et son domestique, répondit l'Allemand d'une voix forte.

Il avança et se prépara à mettre pied à terre.

— L'un de vous est-il le maître du logis ?

— Je le suis, répondit Pereira en levant la bougie au-dessus de sa tête afin de se faire voir.

— Fort bien ; je désirerais pouvoir me reposer

dans quelque coin avec mon domestique, et je vous prie de me pardonner si j'arrive aussi tard.

Juca approcha à son tour et se mit immédiatement à décharger son âne.

— Mais, observa Cyrino, comment pouvez-vous voyager à de pareilles heures ?

— Laissez, laissez, interrompit Pereira ; il leur faudra se contenter de ce qu'ils pourront trouver. L'ami, mettez pied à terre, bien venu soit celui qui vient chercher un asile sous mon toit !

— Merci, grand merci ! dit l'étranger avec effusion.

Et de ses larges mains il serra à les faire craquer celles de Cyrino et de Pereira.

Cela fait, il entra dans la salle des hôtes, se débarrassa immédiatement des objets qu'il portait en bandoulière et les arrangea sur la table dans un ordre méthodique, à l'ébahissement de ceux qui l'entouraient.

L'étranger, en effet, méritait d'être observé à la clarté tremblante de la chandelle ; ses jambes et ses bras étaient très longs, le corps très court, et ses cheveux tellement blonds qu'ils semblaient être blancs.

— Ne serait-ce pas un sorcier ? murmura Cyrino à Pereira.

— Lui ? un sorcier ! un homme si beau et si bien

habillé ! riposta le planteur avec une bonne foi complète.

Juca entra avec une malle sur l'épaule et, après l'avoir déposée dans le coin le moins obscur de la salle, il crut devoir faire connaître au service de qui il était attaché.

— Mon maître, fit-il, en désignant l'Allemand à Cyrino, est un docteur...

— Un docteur ? s'écria celui-ci avec défiance.

— Oui, mais il ne s'occupe pas de guérir les maladies. Il est d'Allemagne — c'est un pays de l'étranger — et il vient depuis la ville de Saint-Sébastien de Rio-de-Janeiro, en faisant la chasse aux insectes et en piquant les papillons avec des épingles.

— Des papillons avec... ? interrompit Pereira stupéfait.

— Oui, des papillons avec des épingles. Tout le long du chemin il chasse ces petites bêtes. Tenez, regardez ce sac qu'il porte...

— Mon domestique, observa le naturaliste avec la plus grande tranquillité, est un fameux bavard. Veuillez l'excuser. Juca, fais-moi le plaisir de te taire.

— Mais non, mais non, s'écria Pereira dont la curiosité était éveillée, il est toujours utile de savoir à qui on a affaire. Alors, maître, vous voya-

gez en attrapant les insectes ? Et pour quoi faire, très sainte Vierge ?

— Ah ! pourquoi ? reprit le domestique en passant les mains dans sa ceinture d'un air d'importance, pourquoi ? Savez-vous bien que mon patron et moi nous en avons déjà envoyé plus de dix caisses toutes pleines par-là bas, dans son pays ?

— Le Brésil n'aura bientôt plus un seul papillon, déclara Cyrino avec un accent de dépit patriotique.

— Comment vous appelez-vous, maître ? demanda Pereira au savant qui, tourné vers la muraille, regardait un grand papillon sombre de la famille des sphinx.

-- Juca, fit-il, sans prendre garde à la question qui lui était adressée, vite, vite, donne-moi une épingle, une grande ?

— Vous allez voir, dit le domestique à Cyrino avec un geste expressif.

Le naturaliste saisit l'épingle acérée qu'on lui tendait et, d'une main exercée, la planta juste au milieu du corps de l'insecte qui battit convulsivement des ailes.

— Juca, la feuille d'aloès !

Le domestique ouvrit une boîte dans laquelle se trouvaient déjà piquées vingt ou trente jolies petites bêtes.

— C'est un *saturnia* d'une espèce assez rare, reprit l'Allemand en fixant l'épingle sur un morceau de tige d'aloès et en asphyxiant le papillon avec du chloroforme.

— Vous êtes un voyageur zoologiste, n'est-ce pas ? demanda Cyrino une fois que l'opération fut terminée.

— Oui, précisément, voyageur naturaliste, comme vous venez de le dire. Vous êtes, je le vois, très instruit, ajouta-il en souriant et un peu étonné.

— Il est docteur lui aussi, remarqua Pereira, tout fier de donner l'hospitalité à un homme distingué tel que Cyrino.

— Docteur ? Comment ? Un docteur qui soigne les malades ?

— Oui, répondit Cyrino avec gravité.

— Ah ! fort bien.

Pereira revint à la charge :

— Pourrait-on savoir comment vous vous appelez ?

— Meyer, pour vous servir, répliqua le naturaliste.

— *Mé ?... Ma ?...* qu'avez-vous dit ?

— Meyer ; je suis de la Saxe, une contrée de l'Allemagne.

Juca, qui, pendant ce temps, avait apporté tous

les bagages dans la salle, se mêla sans cérémonie à la conversation :

— *Mochu*, déclara-t-il, est venu de son pays qui est si loin, rien que pour attraper des papillons ; cela lui rapporte beaucoup d'argent ; quant à moi...

— Juca, interrompit flegmatiquement son maître, va-t'en prendre soin de nos bêtes.

— C'est inutile, dit Pereira ; elles peuvent passer le reste de la nuit sur le terre-plein ; elles trouveront des fusées de maïs sous les sureaux.

— Elles y sont déjà, répondit le domestique. Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, je suis né à Rio-de-Janeiro, je m'appelle José Pinho, dit Juca, et je voyage avec cet Allemand qui est un bien brave homme.

— Est-ce vrai ? interrogea Pereira en regardant Meyer.

Celui-ci ouvrit tout grands ses yeux bleus et répondit par un oui guttural dont la sonorité retentit dans la salle.

— Seulement, poursuivit le domestique, il est très entêté. Je lui dis toujours : « *Mochu*, c'est une bêtise de voyager la nuit et c'est harassant. » Ah ! oui ! il n'en tient aucun compte, il me répond qu'il vaut mieux agir de la sorte, et, par la croix, nous avons l'air d'être des âmes revenues de l'autre monde.

— Monsieur *Mé... Ma...* je ne sais comment, fit Pereira, vous pouvez disposer à votre gré de la pièce où nous sommes ; elle est à vous. Si vous désirez un hamac... ?

— Merci mille fois : j'ai une malle qui me sert de lit.

— Demain nous pourrons causer, ajouta le planteur en se frottant les mains avec satisfaction.

La nouvelle compagnie qui lui arrivait promettait de lui fournir d'excellentes occasions pour donner cours à son amour du bavardage, et José Pinho, de Rio-de-Janeiro, avait tout l'air d'être un parleur de première force.

— Bonne nuit, dit Pereira ; dormez tranquillement jusqu'au jour.

Et comme il ouvrait la porte :

— Docteur, il est plus de minuit, car la constellation de la Croix-du-Sud a déjà changé de direction.

Cyrino prit les petits paquets qu'il avait préparés d'avance sur un coin de la table.

— Il n'y a pas de mal, observa-t-il ; tout est prêt et nous pourrons donner le remède à temps. Versez un peu de café dans une soucoupe et allez appeler votre fille qui sans doute est endormie.

Pereira sortit en tenant la chandelle à la main

et fit avec Cyrino le tour de la maison afin de parvenir à la porte qui donnait accès dans les appartements particuliers.

L'Allemand et son domestique demeurèrent dans une obscurité complète ; tous deux étaient couchés, l'un sur les malles avec une valise qui lui servait de traversin, l'autre sur une toile d'emballage étendue au milieu de la chambre.

Lorsque Cyrino entra dans la chambre, Innocencia était déjà éveillée. Son père était assis à son chevet et Tico, le nain, était accroupi sur une peau de bête fauve étendue sur le sol à quelque distance.

— Eh bien ! fit le docteur en tâtant le pouls de la malade, comment vous trouvez-vous ?

— Mieux, répondit-elle.

— Cela prouve que la tisane que vous avez prise a produit son effet. Vous avez un air qui fait plaisir à voir. Les fièvres intermittentes ne sont rien lorsqu'on les arrête à temps et que l'on a le sang pur. Maître Pereira, où est le café ?

— On va l'apporter, ou plutôt je vais aller le chercher... A quoi pense donc Maria Conga ? Elle devient d'une paresse !

Il se leva et sortit.

La clarté de la chandelle placée à une certaine hauteur sur une étagère fixée à la muraille donnait en plein sur le visage de la jeune fille. Cyrino se mit à la contempler avec admiration, tandis que le nain lui lançait des regards sombres et inquiets.

Innocencia avait laissé retomber sa tête sur le traversin et, afin de dissimuler son trouble d'être ainsi observée, elle faisait semblant de dormir ; ses paupières étaient fermées, sa poitrine se soulevait agitée, et par instants une rougeur fugitive apparaissait sur ses joues pâlies.

Au bout d'un instant, elle ouvrit les yeux et hasarda un regard craintif qui se croisa avec celui du jeune homme ; ce fut un double regard rapide, instantané ; il alla droit au cœur de l'imprudent et fit tressaillir la pauvre enfant.

Sans savoir pourquoi, elle se prit à trembler.

— Avez-vous la fièvre ? demanda Cyrino à voix basse.

— Je ne sais.

— Laissez-moi étudier votre pouls, je vous prie.

Il lui prit la main, le pressa avec ardeur entre les siennes et la garda malgré ses légers efforts pour la retirer.

C'est à ce moment que revint Pereira. Innocen-

cia ferma vivement les yeux et Cyrino se retourna en portant un doigt à ses lèvres pour lui recommander le silence.

— Elle dort, murmura-t-il.

— Cette maladroite de Maria Conga avait renversé la cafetière, dit Pereira à voix basse, et il a fallu refaire du café.

Pereira approcha du lit et, d'une voix affectueuse, il appela :

— Nocencia ! Nocencia !

Puis, comme elle ne semblait pas s'éveiller encore, il la secoua doucement jusqu'à ce qu'il la vit ouvrir des yeux étonnés.

— Comme tu dors ! fit le brave homme ! Allons, voici le moment de prendre la médecine.

Cyrino avait versé du sulfate de quinine dans une tasse de café et le faisait dissoudre avec soin.

— Mademoiselle, dit-il, vous allez boire tout d'un trait, puis vous suerez un quartier de citron.

— C'est donc bien mauvais ? demanda la malade d'une voix effrayée.

— C'est amer, mais ce ne sera que l'affaire d'un instant.

— Papa, papa... je ne veux pas... je t'en prie ; je ne veux pas !...

— Ne t'effraye pas ainsi, ma fille aimée ! Il le

faut ; prends, et demain tu seras guérie. N'est-il pas vrai, docteur ?

— Oui, certainement ; mais à la condition de boire toute la dose.

— Quand j'irai à la ville, reprit le père, je t'apporterai un beau cadeau... des bijoux en or. As-tu entendu ?

— Oui.

— Tico, ajouta-t-il en s'adressant au nain, cours vite chercher un citron doux ; il y en a un tout prêt dans la cuisine.

— Allez, buvez, mademoiselle, pria Cyrino en approchant la tasse des lèvres d'Innocencia.

Elle leva des yeux suppliants, puis saisit la tasse, en avala le contenu d'un seul trait, fit une grimace de dégoût et resta la bouche entr'ouverte, attendant qu'on lui apportât le citron doux qui devait faire disparaître la saveur amère du remède.

— Demain matin, ou, pour parler plus exactement, aujourd'hui à la pointe du jour, déclara Cyrino, il faudra que mademoiselle prenne une deuxième dose ; ensuite, elle pourra se lever.

— Encore une ! dit Innocencia avec un geste d'ennui.

— Oui, mademoiselle, affirma le jeune homme de sa voix la plus tendre, comme s'il avait voulu adoucir la sévérité de sa sentence.

— Certainement, c'est indispensable, assura Pereira.

— A présent, il faut essayer de dormir ; mais ne vous effrayez pas si vous sentez dans vos oreilles un bourdonnement comme si vous étiez sourde. C'est là un effet du remède.

— Ces médecins savent tout, dit le père en esquissant un signe de croix.

Cyrino, avant de se retirer, n'oublia pas de saisir encore une fois le poignet de la jeune fille, sous le prétexte de lui tâter le pouls, et il pressa son bras avec douceur.

Il avait tort : en s'efforçant de guérir une maladie, il en prenait lui-même une autre plus dangereuse.

Lorsqu'il fut rentré dans la salle des hôtes, il chercha vainement à s'endormir et demeura éveillé jusqu'à l'aurore. Il lui semblait que sa poitrine était embrasée et que des jets de flamme montaient à son visage et brûlaient son esprit.

Cette figure de jeune fille qu'il avait contemplée tandis qu'ils étaient seuls tous deux, ces yeux dont il avait furtivement aperçu l'éclat, ce cou d'albâtre qui craignait de se découvrir, ces formes vagues d'un corps adorable, tout cet ensemble harmonieux qu'il avait aperçu à la lumière vacillante d'une chandelle, tout cela le lançait fatalement sur la mer fertile en orages de la passion d'amour.

Il se retournait sur sa couche avec inquiétude, sentant pour la première fois de sa vie les atteintes de ce mal redoutable.

Pendant ce temps, l'Allemand et son domestique le bavard José Pinho dormaient les poings fermés.

Lorsque Meyer ouvrit les yeux, il aperçut Cyrino déjà levé qui arrangeait divers objets dans une valise.

— Oh! oh! s'écria-t-il, docteur, vous êtes matinal!

— C'est vrai, répliqua l'autre d'un ton mélancolique.

— Et voilà Juca qui dort encore! Il sommeille à tout propos comme un tatou et je passe mon temps à l'éveiller.

Joignant l'action aux paroles, l'Allemand flegmatique se mit à secouer son domestique qui, après s'être bruyamment étiré, frotta ses yeux chargés de sommeil.

— Dieu soit avec vous! fit-il en bâillant. *Mochu* m'a éveillé au meilleur moment de mon somme. Je rêvais que nous étions de retour à Rio-de-

Janeiro et que je marchais au son de la musique sur la place du Rocio. Connaissez-vous cette place-là? ajouta-t-il en se tournant vers Cyrino.

— Non.

— Ah! la belle place! n'est-ce pas, *mochu*?

Et il recommença à bâiller.

— Juca, s'écria Meyer en caressant sa barbe d'un air joyeux, la journée est magnifique, nous allons attraper aujourd'hui au moins vingt papillons nouveaux.

— Combien *mochu* me donnera-t-il si j'en attrape vingt-cinq?

— Vingt-cinq? répéta l'Allemand d'un air de doute.

— Oui et même davantage, combien me donnerez-vous?

— Deux mille reis.

— C'est dit. Aussi vrai que du pain est du pain, que du fromage est du fromage, et que je suis José Pinho, votre serviteur, né dans la province de Rio-de-Janeiro et baptisé à l'église de Lagôa, du côté du Broco, aussi vrai...

Meyer l'interrompit :

— Va-t'en, dit-il, chercher de l'eau, et prends dans ma malle du savon et un peigne.

— Ah! monsieur le docteur, reprit Juca sans s'émouvoir, la vie que je mène est une vie des six

cents diables. Nous avons quitté Rio-de-Janeiro il y a plus de deux ans déjà. N'est-ce pas, *Mochu*?

— Vingt-deux mois, rectifia Meyer.

— C'est bien possible. Depuis ce temps, nous voyageons comme s'il s'agissait d'un pèlerinage de pénitence. Et ce n'est pas tout : chaque jour, il me faut faire des lieues et des lieues, courant, tournant et culbutant afin d'attraper les petites bêtes qui volent.

— Juca! s'écria Meyer.

— C'est comme je vous le dis, poursuivit imperturbablement José Pinho; je suis d'une colère contre tous ces sales insectes! Je ne peux pas comprendre pourquoi Dieu a mis au monde ce tas de créatures inutiles. Enfin, lui le sait; mais, si je le pouvais, je jetterais de bon cœur au feu toutes les chenilles, parce que c'est d'elles que viennent les papillons dont la terre est remplie. Voyez, cependant, il paraît que dans le pays d'Allemagne d'où est *mochu* toutes ces bêtes-là valent plus que la poudre d'or. *Mochu* m'aime bien, c'est naturel; autrement il serait bien ingrat. Jamais il ne pourrait rencontrer quelqu'un ayant ma patience... il n'y en a pas deux...

Pendant ce bavardage, Meyer avait pris le parti de chercher lui-même son savon et son peigne.

— Tais-toi donc, fit-il, moulin à paroles, et va

chercher de l'eau, sinon je ne t'emmènerai pas aujourd'hui au bois.

José Pinho obéit en grommelant et, prenant un grand bassin de fer-blanc qui était attaché à l'anneau d'une malle, il sortit.

— Ce domestique, expliqua Meyer, est un excellent garçon, intelligent et fidèle. Il parle trop, mais il m'est indispensable à cause de son talent pour attraper les papillons.

L'objet de ces éloges, rentrant en ce moment, entendit une partie des louanges que l'on faisait de lui. Avec un air d'importance, il déposa gravement par terre le grand bassin rempli d'eau devant lequel Meyer s'accroupit après avoir ôté ses lunettes.

Les jambes de l'Allemand étaient si longues en comparaison du buste, que sa tête, inclinée au-dessus de l'eau, arrivait à la hauteur de ses genoux.

Après des ablutions qui durèrent plusieurs minutes, il se releva ruisselant et les cheveux collés sur le crâne.

C'est à ce moment qu'entra Pereira.

L'Allemand avait alors un aspect d'un grotesque pour ainsi dire sublime ; cependant — si variable et capricieuse est l'opinion de chacun ! — le planteur, dans son admiration, dit tout bas à Cyrino :

— Avez-vous remarqué, l'ami, combien cet étranger est beau? Comme il est blanc et quels yeux!... Il doit exister des femmes qui sont devenues folles de ce gaillard-là.

Il poursuivit à haute voix :

— Monsieur Mé... Ma... Meyer, comment avez-vous passé la nuit?

— Oh! maître Pereira, pardonnez-moi si je ne vous ai pas vu... Lorsque je n'ai pas mes lunettes...

Et le visage encore tout mouillé il fixa ses lunettes sur son nez.

— A présent, j'y suis. Mon cher hôte, j'ai dormi comme quelqu'un qui a la conscience tranquille.

— Alors moi, observa Cyrino presque involontairement, ma conscience est troublée, car je n'ai pas fermé l'œil.

— C'est le souvenir de quelque amourette qui vous aura tracassé, fit Pereira en riant et en lui frappant sur l'épaule.

Cyrino frémit.

— Oui, continua le planteur, vous êtes jeune et vous avez dû laisser à la ville une passion qui parfois agite votre cœur. Bast! c'est de votre âge.

— Evidemment, dit Mayer gravement.

— N'est-ce pas? poursuivit Pereira. Voyons, avouez; être amoureux, il n'y a pas de mal!

— Je vous jure... balbutia Cyrino.

— Si c'est cela, déclara José Pinho jugeant bon d'intervenir, si c'est cela... tenez, moi, à Rio-de-Janeiro...

— Juca, interrompit Meyer, fais-moi le plaisir d'aller prendre soin de nos bêtes et ne te mêle pas à la conversation lorsque des gens bien élevés causent avec ton maître... Allons, va-t'en!

José sortit de mauvaise humeur et Meyer, croyant qu'il fallait l'excuser, reprit :

— C'est un brave, très brave garçon, mais il parle trop.

— Maintenant, s'écria Pereira de l'air de quelqu'un cherchant à éclaircir un doute des plus sérieux, est-il réellement vrai que vous parcouriez le « sertão » seulement dans le but d'attraper des papillons?

— Et pourquoi pas? répondit Meyer avec un certain enthousiasme. Dans mon pays on dépense beaucoup d'argent pour ces études. C'est pour le compte de mon gouvernement que je voyage et j'ai déjà expédié là-bas beaucoup de caisses remplies des papillons les plus précieux.

— Voyez-vous ça! fit le planteur. Seigneur! qui aurait jamais imaginé qu'il était possible de devenir riche avec les produits d'une chasse pareille! Un docteur comme vous, aller courir après les lu-

ciolos et les autres insectes qui voltigent dans les bois, à l'égal d'un petit garçon après les cigales ! On apprend beaucoup de choses en ce monde ! Tenez, monsieur l'Allemand, si je n'avais pas de famille, je serais capable d'aller au loin avec vous, car j'ai toujours aimé à fréquenter les gens de qualité. Que voulez-vous ? c'est mon caractère, et...

— Comment va la malade ? interrompit Cyrino sans réfléchir.

— Oh ! je suis très content. Depuis qu'elle a pris la deuxième dose, elle est presque rétablie. Elle a déjà meilleure mine. Docteur, vous avez fait un miracle.

— Après Dieu, la Vierge très pure et les saints du ciel, ajouta Cyrino avec modestie.

— Vous ne soignez pas les maladies ? demanda Pereira à Meyer.

— Non, je suis docteur en philosophie de l'université de Carlsruhe...

— C'est le nom d'une bête ? interrompit le planteur.

— Non, Carlsruhe est une ville.

— Ma foi, on ne le dirait pas, monsieur Mé... Ma... Meyer ; mais tenez, voici un médecin avec lequel les maladies n'ont pas beau jeu.

— Vraiment, dit l'Allemand, en se tournant vers

Cyrino. Je suis très heureux de faire la connaissance d'une telle notabilité; dans ces pays-ci, c'est une chose rare.

— Si c'en est une! s'écria Pereira. Par bonheur il a passé par ici, il a guéri ma fille, et...

Cyrino ne put se défendre d'un sentiment de vanité :

— Il est, dit-il, inutile de parler de cela, maître Pereira; le cas était des plus simples. C'était une fièvre comme il en existe au moment de la crue des eaux. J'ai vu immédiatement ce qu'il y avait à faire : une simple transpiration, puis deux ou trois doses de sulfate de quinine... rien de plus... C'était tout à fait, tout à fait simple. L'estomac n'était pas embarrassé, il a été inutile de recourir aux vomitifs...

Meyer écouta ces explications thérapeutiques en regardant attentivement celui qui les donnait, puis, se retournant vers Pereira, il dit avec un geste approbateur :

— C'est un très bon médecin.

Dès ce moment, Cyrino accorda à l'Allemand sa sympathie la plus décidée et Pereira, témoin du bon accord de ces deux hommes qu'il regardait comme de grands savants, se sentit heureux de leur offrir l'hospitalité dans son humble logis.

— Alors, fit-il en revenant à la question des pa-

pillons, votre gouvernement vous paye très bien, monsieur Mé... Ma... Meyer ?

— Suffisamment, et toutes les autorités m'accordent leur appui. J'ai beaucoup de papiers... de lettres de recommandation. Voulez-vous voir ? Juca, Juca ! Ah ! c'est vrai, il est sorti ; il est allé conduire les animaux à l'abreuvoir... Attendez.

Il ouvrit une petite malle couverte de toile imperméable et en tira un paquet de lettres soigneusement numérotées et nouées avec des rubans de différentes couleurs.

— Voici pour Miranda, dans le Matto-Grosso, expliqua-t-il en faisant l'examen de lettres. Ceci est pour Cuyabá... Ceci pour Diamantino. Voici les lettres adressées à des personnes que je n'ai pas pu rencontrer ; je les rendrai à ceux qui les ont écrites.

— Y en a-t-il beaucoup ? demanda Pereira.

— Trois ou quatre : l'une est pour M. João Manoel Quaresma, à Oliveira ; l'autre pour M. Quintana, à Pitanguy ; celle-ci pour M. Martinho dos Santos Pereira, à Piumhy...

— Comment ! s'écria le planteur stupéfait.

Meyer relut l'adresse.

— Mais c'est mon nom, s'écria Pereira, et cette lettre doit être pour moi.

— Ah ! bah ! fit l'Allemand, voilà qui est singulier !

— C'est moi, c'est moi, vous dis-je ! Quand ils m'ont écrit, ils pensaient que j'habitais encore à Piumhy, car je n'ai jamais fait connaître à personne que j'étais venu me fixer dans ce pays perdu. Ouvrez la lettre sans crainte. Oh ! sainte Anne ! quel jour que celui-ci ! Vous pouvez lire, monsieur *Mé... Ma...* Meyer. Je brûle de l'envie de savoir qui m'a écrit... Martinho dos Santos Pereira, de Piumhy, c'est moi, n'en doutez pas ; il n'y en a pas deux. Regardez seulement le nom de celui qui m'a adressé cette lettre.

L'Allemand, après avoir un peu hésité, rompit le cachet et alla chercher la signature.

— Francisco dos Santos Pereira, fit-il.

— Ciel ! s'écria le planteur au comble de l'allégresse. C'est mon frère... C'est... c'était Chico... Moi qui croyais qu'il était mort ! Que Notre-Seigneur le conserve encore pendant de longues années ! Ah ! on n'a jamais vu une chose pareille ! Tout de même, maître Cyrino, comme va le monde ! Qui jamais aurait pu penser que ce monsieur-là, qui est arrivé hier à la nuit close, apportait dans sa malle une lettre de mon frère que je n'ai pas vu depuis plus de quarante ans ? Décidément les pierres se rencontrent parfois... Mais, lisez la lettre... Pauvre Chico ! il doit maintenant être bien vieux. C'était lui l'aîné de la famille et le

plus intelligent; Roberto était le plus jeune. Monsieur, vous qui m'apportez des nouvelles de ma famille, soyez le bienvenu dans cette maison!

Un tel mouvement d'effusion menaçait d'aller loin et Meyer se hâta d'y couper court en commençant à déchiffrer avec lenteur la lettre, dont l'écriture était des moins aisées.

« Martinho, disait la lettre, je t'adresse ces lignes mal tracées seulement pour m'informer de ta santé et pour te dire que le porteur de ceci est un monsieur ayant beaucoup de lecture, qui parcourt les « sertôes » afin d'étudier les pays. Il m'est arrivé très recommandé de Rio-de-Janeiro. Je te prie de le recevoir, non pas comme un passant quelconque, mais de la même manière que si c'était moi en personne, moi ton frère aîné, le chef de la famille... C'est un homme de haute éducation. Adieu Martinho; je suis établi dans une petite habitation, dans les bois, aux environs de Rio-de-Janeiro. J'ai cinq enfants; trois garçons et deux filles; celles-ci sont mariées et m'ont donné des petits-enfants, il y a déjà assez longtemps. Je ne suis pas trop fatigué par l'âge. Il y a plus de huit années que je n'ai pas reçu de tes nouvelles. J'ai appris que Roberto était mort dans le Parana. Je n'ai plus rien à te dire pour aujourd'hui, adieu,

sois heureux ! adieu encore. — Ton frère, Francisco dos Santos Pereira. »

— Sur ma parole ! s'écria Pereira en avançant la main tendue, vous venez de me causer un immense plaisir. Prenez cette main, et si jamais elle se lève pour toucher un seul cheveu de votre tête ou de celle d'une personne de votre famille, quelle que soit l'offense que l'on me puisse faire, que Dieu qui nous entend la condamne sans pitié !

— Grand merci, monsieur Pereira, répliqua l'entomologiste en serrant avec effusion la main qui lui était offerte.

— Oui, reprit le planteur, cette lettre est plus précieuse pour moi que si elle avait été écrite par celui qui gouverne le Brésil, je vous l'assure, monsieur *Mé... Ma...*

— Meyer, *Me... yer*, fit l'Allemand.

— Meyer, bon maintenant, j'y suis. Monsieur Meyer, ma maison est la vôtre. Mon frère aîné, Chico, m'a dit de vous recevoir comme si vous étiez lui-même, c'est fait ! Je n'ai plus qu'à apprendre ce que vous souhaitez ; au reste, je l'ai déjà deviné. Disposez de moi, de ma grange, de mes terres, de mes domestiques, de mon bétail, de tout. Agissez à votre guise. Celui qui vous parle ainsi n'est plus le maître de rien ; le maître, c'est vous. Mon frère m'a écrit, cela suffit, je dois res-

pecter les ordres de mes supérieurs et de mes parents.

Pereira débitait toutes ces phrases avec une volubilité vertigineuse, tandis que Meyer l'écoutait ébahi.

Enfin il put dire :

— Je vous remercie, mais vos paroles coulent comme l'eau d'un torrent, est-ce que cela ne vous fatigue pas?

— Me fatiguer? allons donc! Les gens de mon pays sont naturellement silencieux; mais moi j'ai été élevé dans des villes avec des personnes civilisées, et...

Il partit sur ce nouveau thème, discourant à perte de vue, enchanté qu'il était de trouver dans l'estimable Guillaume Tembel Meyer un auditeur incapable de sourciller, et dont la fixité du regard prouvait — il le supposait du moins — qu'il savait s'intéresser à tous les sujets possibles de conversation.

XI

Tout à coup Cyrino, qui avait l'air de réfléchir, se leva :

— J'ai envie, déclara-t-il, de me remettre demain en route.

— Allons donc ! docteur, partir déjà, fit Pereira. Jamais je n'y consentirai... vous n'avez pas encore guéri tout à fait ma fille et, si vous le désirez, je vous payerai le prix de votre séjour.

— Oh ! maître Pereira, ce serait m'offenser.

— Excusez-moi, mais je vous l'assure, je ne vous laisserai pas partir avant quinze jours au moins.

— Cependant...

— Les malades ne vous manqueront pas. Les visites vont affluer ici, comme si c'était une auberge, pour ne pas dire une étable, et vous aurez fort à faire. Vous resterez... Est-ce que vraiment

vous auriez assez peu de cœur pour abandonner si tôt Nocencia ?

— Certainement, je...

— Il n'y faut pas songer ; au reste, je vous le répète, ici, vous pourrez gagner de l'argent.

— Soit ; je craignais de vous gêner, mais du moment que les malades peuvent venir.

— Oui, soyez sans inquiétude.

— Alors, je resterai aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Parfait ! c'est entendu, voilà ce que je voulais ! Quant à M. Meyer, j'espère bien qu'il va prendre racine à la maison.

— Pour cela non, répliqua l'Allemand, mon gouvernement m'a fixé certains délais...

— Bien, bien ; en tous les cas vous demeurerez longtemps avec nous. C'est dommage que Manecão n'arrive pas ; s'il était là j'avancerais la célébration du mariage, et nous ferions une fête comme on n'en a jamais vu une dans ces bois... Mais je suis à causer sans penser que nos estomacs sont vides. Le déjeuner doit être prêt, je vais aller voir.

Il sortit et reparut un instant après, ainsi que la vieille Maria Conga qui apportait une nappe et unealebasse remplie de farine.

— A table ! s'écria le planteur ; aujourd'hui je

déjeunerai avec vous. Monsieur Meyer, à l'avenir vous prendrez vos repas dans l'intérieur de la maison, en compagnie de ma fille.

Et se tournant vers Cyrino, il ajouta :

— Il est de la famille, absolument comme s'il était mon frère Chico.

Ils se mirent à table.

— Voyez, monsieur Meyer, dit le maître du logis en servant l'Allemand, voici des fèves de première qualité ; mêlez-les avec du riz, des herbes et de la farine ; ce sera excellent.

Le naturaliste commença à manger avec une consciencieuse lenteur, en s'arrêtant de temps en temps pour dire :

— Délicieux ! parfait ! merveilleux !

Cyrino gardait le silence.

— En Allemagne, observa Meyer en examinant le plat qui était devant lui, jamais les fèves n'atteignent une aussi grande dimension. En Saxe, un déjeuner comme celui-ci coûterait deux thalers, soit, au change actuel, deux mille cinq cents reis.

— Deux mille cinq cents reis ! allons donc ! Comment appelez-vous ce pays-là ? demanda Pereira.

— La Sa—xe.

— La Sac... Sac... Je n'ai jamais entendu parler

de ça. Mais alors il doit y avoir beaucoup de gens qui meurent de faim ?

— D'après les statistiques les plus récentes, continua Meyer, tous les jours huit personnes, en moyenne, meurent de faim à Londres, cinq à Berlin, quatre à Vienne, douze à Pékin, sept à Jeddo, et...

— Ah ! interrompit le planteur triomphant, vive notre Brésil ! Dans notre pays jamais personne ne s'est souvenu d'avoir eu faim. Si l'on n'a rien à manger à la maison, on va dans la forêt, on se nourrit avec du miel de *jatahy*, ou de *mandory*, ou encore on suce de la moelle de *macaubeira*. Si l'on habite la ville, il n'y a qu'à tendre la main pour que les aumônes y pleuvent... Voilà ce que j'appelle un pays. Quant au reste de la terre...

— Le Brésil, s'empressa d'ajouter l'Allemand, est une contrée très riche et très fertile. Il produit suffisamment de café pour les besoins de la moitié du monde et il en pourra produire assez pour le monde entier lorsqu'il sera peuplé.

— Je l'ai dit souvent, s'écria le planteur en frappant sur l'épaule de Cyrino d'un air vainqueur, c'est au dehors qu'on nous apprécie le mieux... Mais qu'avez-vous donc, l'ami ? A quoi rêvez-vous ? Serait-ce encore l'affaire des trois cent mille reis qui vous tourmente ?

Effectivement le jeune homme, depuis qu'il avait entendu l'invitation faite à Meyer d'aller prendre ses repas dans l'intérieur de la maison, était devenu sombre et méditatif. Il était matériellement présent, mais son imagination jalouse surveillait en quelque sorte la chambre dans laquelle reposait la jeune fille, si belle avec sa pâleur malade.

— Si ce sont les femmes qui vous inquiètent ainsi, reprit Pereira, vous avez tort. Il ne faut jamais être leur dupe. Des femmes? Ah! certes, il n'en manque pas?

Meyer, se figurant que son hôte considérait le beau sexe au point de vue de la statistique, crut convenable d'asseoir d'une façon plus précise l'idée qui venait d'être émise d'une manière générale :

— Il est avéré, dit-il dogmatiquement, que chez la race slave la proportion est de deux femmes pour un homme ; chez les peuples germaniques il y a à peu près équivalence ; chez les latins on trouve deux hommes pour une femme : en France la proportion pour le sexe masculin...

— Est-ce vous qui avez fait tous ces comptes-là? interrompit le planteur. Permettez-moi de vous dire que je ne suis pas homme à avaler des perroquets.

— Ni moi non plus, répliqua Meyer, et je ne

comprends pas pourquoi vous venez de parler de ces oiseaux-là, car tout le monde sait que leur chair dure n'est pas bonne à manger.

Pereira éclata de rire et expliqua que, dans le langage familier du Brésil, n'être pas homme à avaler des perroquets signifiait être trop intelligent pour ajouter foi à des histoires à dormir debout.

— Vous pouvez, reprit-il, nous raconter tout ce qu'il vous plaira, mais au moins parlez de choses qui se comprennent. Pour l'instant, nous devons remercier Dieu du repas que nous venons de prendre.

Et, donnant l'exemple, il se leva, joignit les mains et fit une prière à voix basse.

Ses deux convives l'imitèrent.

— Maintenant, dit le planteur, je vais aller faire un tour dans ma propriété afin de surveiller mes trois fainéants de nègres, puis j'irai avertir nos voisins de votre arrivée, maître Cyrino... Ah! monsieur Meyer, j'oubliais de vous présenter à ma fille.

— Votre fille! Vous avez donc des enfants?

— Oui. Avez-vous oublié que vous représentiez ici mon frère Chico? Je vais vous donner la plus grande preuve possible de ma confiance et de mon amitié. N'est-il pas vrai, maître Cyrino?

— Sans aucun doute, balbutia le jeune homme avec effort.

— Ma fille s'appelle Nocencia ; c'est aujourd'hui seulement qu'elle a pu quitter son lit. Elle a été malade, et je ne sais pas encore si elle se guérira jamais complètement, car ces maudites fièvres...

— Ceci est mon affaire, déclara Cyrino avec une certaine précipitation ; vers midi elle prendra encore une dose de quina.

— Faites pour le mieux. Voulez-vous venir, monsieur Meyer ?

— Très volontiers, répondit l'Allemand d'un air aimable.

— Ma fille est la seule personne de ma famille qui vive avec moi. Allons ! venez aussi, maître Cyrino ; un médecin est toujours un peu de la maison.

Ils sortirent. Pereira ouvrit une barrière dans la haie du fond et les fit entrer tous deux dans la cuisine où travaillait la vieille Maria Conga.

Après avoir traversé une pièce obscure, les visiteurs se trouvèrent dans la salle à manger, vaste chambre carrelée mais sans plafond.

Dans un coin, sur un canapé de bambous, était à demi couchée la fille du planteur, et Tico, le nain, était assis à ses pieds sur une peau de tamarin.

La belle fille, en voyant entrer à l'improviste autant de gens à la fois, ouvrit de grands yeux étonnés et voulut se lever, mais cela lui fut impossible; elle rougit et éprouva une défaillance passagère.

Cyrino approcha vivement.

— Mademoiselle, dit-il, est encore si faible que vraiment cela fait de la peine.

Le père avança suivi de Meyer; il prit les mains de sa fille et lui demanda avec un accent ému :

— Te sentirais-tu plus mal, mon enfant ?

— Non, répondit-elle.

— Alors, il ne faut pas l'abandonner de la sorte. Ouvre les yeux : regarde cet homme-là, c'est un Allemand, il m'a apporté une lettre de ton oncle Chico, qui demeure dans les bois de Rio-de-Janeiro. Il est pour ainsi dire un membre de la famille et c'est pour cela que je suis venu te le présenter.

Elle se taisait :

— Allons ! dis à monsieur : « J'ai beaucoup de plaisir à faire votre connaissance. »

Innocencia intimidée répéta ces paroles avec lenteur, tandis que Meyer, avec toute la franchise de son cœur, lui tendait sa main large comme la nageoire d'un cétacé.

— Je suis enchanté... tout à fait enchanté, répliqua-t-il d'une voix sonore, tout à fait enchanté. Je regrette seulement de vous voir malade, mais le docteur est là. N'est-ce pas, monsieur Cyrino ?

— Mademoiselle, observa le jeune homme, aurait besoin de boire pendant quelques jours un peu de bon vin dans lequel on ferait infuser de l'écorce de quinquina des champs, mais pour en trouver il faudrait aller jusqu'à la ville de Sainte-Anne.

— Du vin ? demanda Meyer.

— Oui.

— Du vin de Porto?

— Cela ne vaudrait que mieux.

— Tout peut s'arranger. Dans ma malle, j'en ai une bouteille de première qualité, et c'est avec le plus grand plaisir que je me permets de l'offrir à la fille de mon excellent ami Pereira.

— Oh! monsieur Meyer! fit celui-ci.

— Eh! il est inutile de me remercier. Mademoiselle est très jolie et elle paraît être très bonne. Elle doit avoir de si agréables couleurs lorsqu'elle est bien portante!... Sur ma foi, c'est une jeune personne d'une beauté rare et admirable!

Ces paroles, que l'innocent Saxon prononçait dans l'abondance de son cœur et sans y attacher la moindre importance, produisirent un effet prodigieux dans l'esprit de ceux qui les entendirent.

Pereira devint pâle, fronça les sourcils et jeta un regard de travers à l'imprudent qui osait ainsi faire l'éloge de sa fille; Innocencia rougit violemment; Cyrino éprouva un sentiment presque de désespoir, tandis que le nain Tico, terrifié, sautait brusquement sur ses pieds.

Meyer, qui ne s'était aperçu de rien, poursuivit avec sa simplicité habituelle :

— Ici, dans l'intérieur du Brésil, on a grand tort de cacher les femmes. Grâce à cet usage ridicule, le voyageur ne sait pas si elles sont jolies ou laides,

et il lui est impossible plus tard d'en parler dans les récits de ses explorations. Mais, je vous le jure, monsieur Pereira, si toutes les femmes de ce pays sont aussi ravissantes que mademoiselle, très certainement elles méritent de voir célébrer leurs charmes dans les livres. Pour moi...

— Voulez-vous sortir? interrompit Pereira d'un ton rude.

— Volontiers.

Et par manière de prendre congé, il ajouta :

— Mademoiselle, je m'appelle Guillaume Tembel Meyer, je suis votre serviteur et me déclare profondément heureux d'avoir fait la connaissance de la fille d'un ami, assez belle pour pouvoir conquérir le monde entier par ses attraits!

Cela dit, il étendit la main, s'inclina profondément et suivit le planteur qui était blanc de colère.

— Que pensez-vous de cet homme-là? demanda Pereira à Cyrino.

— Il a de singulières allures, répondit celui-ci.

— J'éprouve la plus grande peine à me contenir, tellement je suis irrité. Quel cadeau mon frère Chico m'a fait! C'est un démon, cet individu aux cheveux jaunes. Il voit une fille pour la première fois, et aussitôt il lui débite un tas de flagorneries et de sottises!... Je vais avoir l'œil sur lui!

— Vous aurez raison.

— Voyons un peu, continua le planteur, en tirant son interlocuteur à l'écart, dans quelle situation je me trouve!... Ah! si ce n'était pas la lettre de mon frère, aujourd'hui même je le ferais danser sous les coups de bâton! Le misérable! parler ainsi à une fille qui, dans quelques jours, va voir arriver son mari! Il faut remercier Dieu que Manecão ne l'ait pas entendu : il aurait tiré son couteau. La femme est un être si léger de cervelle, qu'elle écoute avec ravissement tous les compliments idiots d'un enjôleur. Avec elle il est impossible de jamais se fier à rien. Maudite soit l'heure qui m'a amené cet Allemand! Et c'est mon frère Chico... Me voici maintenant obligé de monter la garde afin d'empêcher le chat sauvage de se glisser dans le poulailler!

— Il partira sans doute bientôt.

— Que le diable l'emporte! Je suis dans une rage!...

A ce moment, et comme par un fait exprès, Meyer qui marchait en avant se retourna :

— Monsieur Pereira, dit-il, il est possible que je passe quinze jours chez vous. Ce sont mes bêtes de somme qui vont engraisser! Pendant ce temps-là je ferai des excursions aux alentours afin d'attraper tout ce que je pourrai.

Le planteur réprima un geste de vive contrariété,

mais obéissant au sentiment des devoirs de l'hospitalité il répondit :

— Demeurez deux semaines, deux mois ou deux ans, à votre gré. La maison, je vous l'ai déclaré, est la vôtre et un homme comme moi ne revient jamais sur sa parole. Ce n'est pas vous qui êtes chez moi, c'est mon frère Chico.

Puis, il serra avec force la main de Cyrino et poursuivit à voix basse :

— Vous voyez, docteur, que vous avais-je dit ? Ah ! monsieur Meyer, vous voulez faire l'aimable ! Je suis là et je suis averti, et ni deux, ni même trois hommes comme vous ne seraient capables de me jeter de la poudre aux yeux !... Nocencia, il est vrai, est la fille d'un pauvre ; mais, grâce à la très sainte Vierge, elle a un père capable de la défendre. En outre, Manecão n'est pas loin. Ah ! qu'il n'ait pas le malheur de plaisanter avec celui-là !

Meyer, qui ne se doutait nullement de la tempête qu'il avait déchaînée, avait senti s'éveiller en lui d'agréables souvenirs de son pays, et il se promenait en fredonnant les motifs d'une valse qu'il avait dansée plusieurs années auparavant avec une de ses compatriotes aux tresses blondes.

XIII

Lorsque le Saxon rentra dans la salle où étaient ses bagages, il avait l'air tellement satisfait que son domestique le remarqua immédiatement.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il, *Mochu* paraît tout joyeux ! A-t-il vu l'oiseau vert ?

— L'oiseau vert ? Qu'est-ce que cela ? Je n'ai vu aucun oiseau, mais j'ai été présenté à une belle demoiselle.

— C'est encore mieux. Et qui est-elle ?

— C'est la fille de M. Pereira.

— Mes compliments ! mes compliments !

— Juca ! interrompit l'Allemand d'un ton sévère, veuillez ne pas prendre de libertés avec les gens qui ne sont pas de votre classe.

— Je n'ai rien dit de mal, *mochu*.

Pereira était sur des charbons ardents. Décidément son hôte allait le conduire à sa perte en

publiant ainsi au son de la trompette de la Renommée qu'il avait vu Innocencia, qu'il lui avait parlé et la trouvait jolie... Une fille presque déjà mariée!... Saints du paradis, quelle inconvenance!

Que faire, alors que chaque pas pouvait amener d'irréremédiables conséquences?

Pour bien se rendre compte de l'état des choses, il est nécessaire de se pénétrer des trances dont le planteur était assailli; c'est seulement alors que l'on comprendra sa conduite pleine de doutes et d'hésitations.

D'un côté, il éprouvait malgré lui pour Meyer une admiration entière; il lui attribuait une beauté irrésistible et sentait à tout instant augmenter sa terreur de garder sous son toit un séducteur aussi dangereux; d'un autre côté, il avait les mains liées par les devoirs impérieux de l'hospitalité qui, avec la recommandation de son frère aîné, prenaient un caractère sacré.

Si l'on ajoute à cela ses préjugés sur la réserve indispensable au foyer domestique, sur l'obligation de protéger contre les regards de tous le sanctuaire de la famille, son amour passionné pour sa fille, en laquelle, au reste, il ne plaçait aucune confiance parce qu'elle était femme, les suppositions qu'il s'était hâté de faire au sujet de l'im-

pression profonde que l'étranger avait dû certainement produire dans le cœur d'Innocencia, les luttes qu'il prévoyait afin de pouvoir tenir la parole d'honneur qu'il avait donnée à Manecão, et peut-être pour défendre cet honneur même, si on réfléchit que tout cela s'agitait dans sa tête, on pourra s'expliquer comment son visage habituellement jovial reflétait les plus sombres préoccupations.

— Pourquoi, demanda-t-il à José Pinho, afin de dire quelque chose, appelez-vous votre maître *mochu* ?

Le domestique se mit à rire d'un air de supériorité :

— Ah ! c'est une façon de parler.

— Une ?...

— Juca, cria Meyer qui était en train de fouiller dans ses malles, prépare tout ce qu'il faut, nous allons partir pour les bois.

— Si vous voulez venir avec moi, dit Pereira d'une voix insinuante, je vous conduirai dans des endroits où il y a des insectes par milliers.

— Avec beaucoup de plaisir ! répliqua l'Allemand. Juca, fais un paquet avec les feuilles d'aloès, les boîtes de fer-blanc, un flacon de chloroforme, un bon filet... Voyons, dépêche-toi.

José Pinho commença à courir de côté et d'autre,

comme s'il perdait la tête en recevant autant d'ordres à la fois.

Meyer, à la grande stupéfaction de Pereira et aussi de Cyrino, ôta ses lunettes ordinaires, les remplaça par une autre paire avec des verres enfumés larges et très convexes et attacha un large couvre-nuque aux bords déjà très amples de son chapeau du Chili.

Dans cet accoutrement c'était certainement le personnage le plus grotesque que l'on aurait pu rencontrer dans une étendue de trois cents lieues à la ronde. Qui le croirait, cependant? Pereira jugea que c'était afin de s'embellir encore qu'il s'arrangeait de la sorte et sa colère ne fit qu'augmenter.

— Regardez, murmura-t-il à Cyrino, ce vaniteux fait tout ce qu'il peut pour se rendre séduisant!... Ah! homme de malheur, tu ne me tromperas pas! Sois tranquille, j'y vois clair.

— Je suis prêt, dit Meyer, après s'être regardé dans un miroir afin de s'assurer que rien ne lui manquait. Ah! et le vin que j'allais oublier! Le vin pour votre charmante fille, monsieur Pereira.

La planteur, haussant les épaules, murmura à Cyrino:

— Il fait semblant d'avoir oublié. Le malin! s'il se figure que je ne comprends pas!...

Et il ajouta tout haut au moment où José Pinho retirait la bouteille de vin de sa malle :

— Je vous sais gré de votre intention, monsieur Meyer, mais vous pourriez en avoir besoin et ma fille pourra s'en passer.

— Non, non, non, je vous en prie, je le veux.

Cyrino prit la bouteille :

— Ceci complétera certainement la guérison, affirma-t-il.

— A midi, lui dit Pereira en le tirant à l'écart, vous donnerez à l'enfant sa dose de médicament. J'ai prévenu.

Cyrino fit un signe de tête et prit un air mystérieux.

— Quant à moi, continua le planteur, je ne perdrai pas notre homme de vue. Il me fait l'effet d'une once *çuçarana* qui guette les biches dans la plaine... A propos, n'aurait-il pas versé quelque sortilège dans la bouteille? Je sais ce que je dis. Ces séducteurs sont capables de bien des choses. Est-ce que vous n'avez jamais entendu raconter des histoires sur des poudres et des breuvages?

— Soyez tranquille, maître Pereira, j'examinerai le liquide avec soin.

— Très bien alors ; à midi juste, n'oubliez pas; vous appellerez Maria Conga ou Tico, et

Nocencia viendra jusqu'ici afin de prendre le remède.

— Elle! vous voulez qu'elle sorte? je ne puis y consentir; j'irai la trouver, cela ne me fatiguera guère.

Pereira était perplexe :

— Je ne sais pas... fit-il... Eh bien! je tâcherai de revenir, et si par hasard je ne revenais pas, allez, je vous prie, chez ma fille. Quant à cet Allemand doucereux, je vais le faire courir loin ; lorsqu'il rentrera il sera tard et il sera tellement fatigué qu'il ne songera qu'à dormir.

Il se produisait dans l'esprit de Pereira une évolution naturelle facile à définir.

A mesure que ses soupçons à l'égard des intentions qu'il prêtait à l'inoffensif Meyer allaient en augmentant, sa confiance en cet autre homme, qu'en somme il ne connaissait pas davantage, devenait illimitée.

Dans les luttes auxquelles nous pouvons être mêlés, nous éprouvons un tel besoin d'assistance que nous accueillons parfois le premier venu, alors qu'une juste réserve et quelque prudence dans nos sympathies auraient dû nous faire écarter l'intervention de l'un de ces alliés d'un moment.

Si, outre ceci, l'on tient compte du caractère

de Pereira enclin à l'expansion et au bavardage, on comprendra aisément les raisons de son attitude différente à l'égard de ses deux hôtes, Cyrino de Campos et Guillaume Tembel Meyer.

XIV

Dès que Cyrino eût vu le planteur disparaître avec ses deux compagnons derrière les orangers, une agitation profonde s'empara de lui.

Tantôt il marchait d'un pas rapide et inquiet dans la salle des hôtes, tantôt il avançait lentement dans un sens ou dans l'autre; parfois aussi il sortait sur le terre-plein et demeurait la tête nue, regardant attentivement de divers côtés en défendant avec sa main ses yeux des rayons du soleil.

La journée menaçait d'être chaude; partout retentissait le bruissement aigu et monotone des cigales et au loin on entendait le chant des *seriemas*.

Pourquoi lui était-il impossible de reposer, alors qu'il avait à sa disposition pour s'y étendre un hamac qui se balançait légèrement au souffle de la brise?

A l'énergante influence de la chaleur se joignait

celle des modulations monotones de quelques airs, que les domestiques de Cyrino, installés dans le hangar, psalmodiaient en s'accompagnant sur une viole à trois cordes.

Le jeune homme, à chaque minute, regardait sa montre avec une agitation croissante.

Les secondes, les minutes, les heures avaient passé : enfin, il jeta un soupir de délivrance.

— Il est midi, fit-il. J'avais cru que midi n'arriverait jamais !

Il sortit sur le terre-plein et appela d'une voix forte :

— Maria!... Maria Conga !

Personne ne répondit ; seulement du côté de la cuisine les chiens aboyèrent.

Après avoir attendu pendant un instant, il fit le tour de la maison, et, s'appuyant à la haie, il appela de nouveau :

— Maria ! Maria Conga !

Le nain Tico apparut.

— Où est Maria Conga ? interrogea Cyrino.

Tico, par une série de gestes, fit comprendre qu'elle était allée laver du linge au ruisseau.

— N'y a-t-il personne autre à la maison ?

Le nain, avec un mouvement d'orgueil, signifia que lui était là, et en même temps il lui lança un regard de colère.

— Bien, fit Cyrino en souriant, puisque te voici, va dire à mademoiselle que l'heure est venue de prendre son remède. J'apporte du vin et il faut préparer du café aussi vite que possible.

Tico disparut en faisant signe au soi-disant médecin d'attendre au dehors.

— Comment ! il faut que je reste ainsi au soleil ? Ce nain dépasse vraiment les bornes de la plaisanterie !

Et, sans attendre, il franchit la haie, traversa la petite cour intérieure et entra dans une pièce qui se trouvait entre la salle à manger où avait eu lieu la présentation de Meyer à Innocencia et la cuisine.

Bientôt, il entendit un bruit de pas lassés, et Innocencia se montra à lui enveloppée dans une grande mante de diverses couleurs, avec ses longs cheveux dénoués rejetés en arrière. Ses yeux cernés par la maladie et son abattement témoignaient encore d'une grande faiblesse, mais sur ses joues satinées commençaient déjà à renaître des teintes charmantes, semblables à des boutons de rose impatients de s'ouvrir afin d'être admirés.

Arrivée sur le seuil de la porte, elle s'arrêta indécise.

Cyrino fit quelques pas à sa rencontre.

— Mademoiselle, fit-il avec effort, comment allez-vous ?

— Je vais mieux, je vous remercie.

— Avez-vous pu manger quelque chose ?

— Oui, monsieur... une aile de poulet.

— Avez-vous toujours le corps brisé ?

— Aujourd'hui beaucoup moins qu'hier.

Cyrino approcha de la jeune fille qui s'appuyait au montant de la porte comme pour y trouver un soutien.

Bientôt ils furent tous deux sur le seuil, elle d'un côté, lui de l'autre ; ils se regardaient effrayés et émus, tandis que le nain Tico, dressé sur ses petites jambes, les observait d'un air singulier.

Voici l'heure de prendre le remède.

— Déjà, docteur ?

— Oui, mademoiselle ; avant tout, il est indispensable de revenir à la santé et, puisque vous avez tant de peine à prendre ce remède, j'en boirai aussi un peu.

— Oh ! non ! protesta Innocencia.

— C'est pour vous prouver que j'aurais du plaisir à souffrir en même temps que vous.

La jeune fille rougit et leva les yeux avec surprise.

— Donnez ! fit-elle émue.

— Tico, dit le jeune homme, va chercher du café à la cuisine et prends soin de bien laver une tasse. As-tu compris ?

Le nain fixa Cyrino avec dédain et ne bougea pas.

— Es-tu sourd ?

— Non, assura Innocencia, mais parfois il a des caprices.

Elle se tourna vers le petit personnage et lui dit d'une voix douce :

— Tico, va chercher ce qu'on te demande, c'est pour moi.

Un sourire d'une ineffable douceur se dessina sur les lèvres du nain, deux ou trois fois sa tête s'abaissa en un signe affirmatif, mais en même temps son front se plissait et ses yeux exprimaient la crainte et l'incertitude.

Innocencia répéta sa demande.

— Tico, je t'en ai déjà prié, va chercher du café.

Cette fois il n'osa pas résister et il sortit avec lenteur, en se retournant plusieurs fois avant d'entrer dans la cuisine.

Cyrino prit le bras qu'Innocencia lui tendait d'aussi loin que possible afin de lui tâter le pouls, et tout à coup, sans réfléchir, il couvrit de baisers ardents la main dont il s'était emparé.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, que faites-vous ? Tico va revenir, prenez garde !

Le jeune homme fit un pas en arrière et, afin de mieux dissimuler son émotion, il alla au-devant

du nain, qui rentrait avec une cafetière, une tasse et une cuillère.

— C'est bien, dit-il, mets tout cela sur la table.

Il prépara rapidement la dose de quina et l'offrit à Innocencia, qui la but d'un seul trait.

— Laissez-en un peu pour moi, supplia Cyrino.

— Non, répliqua-t-elle avec énergie, c'est inutile.

Et, soit sous l'influence de la violente commotion qu'elle venait de subir, soit à cause de son état d'abattement, ou encore parce que c'était l'heure à laquelle revenait l'accès de fièvre, elle défaillit tout à coup et fut obligée de s'appuyer à la muraille, afin de ne pas tomber à la renverse.

— Ciel! s'écria Cyrino avec angoisse, elle va s'évanouir!

Il s'élança et l'enleva dans ses bras, tandis que toute pâle elle laissait aller sans résistance sa tête sur l'épaule du jeune médecin dont la respiration haletante ramena peu à peu une vive rougeur sur ses joues.

— Je vais mieux, murmura-t-elle en cherchant à se dégager.

— Il ne faut pas trop présumer de vos forces. Permettez-moi de vous porter jusqu'à cette chaise.

Et très lentement il la porta jusque-là, l'y établit commodément et rejeta en arrière les longs cheveux qui inondaient son visage.

— La belle chevelure ! murmura-t-il.

Tico avait suivi les péripéties de cette scène avec une grande attention. Lorsqu'il avait vu Innocencia près de s'évanouir, il avait poussé un cri de désespoir, puis il la suivit jusqu'auprès de la chaise et s'agenouilla à ses pieds en la regardant avec inquiétude.

Cyrino voulut profiter de cette occasion pour se concilier sa sympathie :

— Tu as de la peine, petit homme, dit-il; mais tranquillise-toi, bientôt ta maîtresse sera complètement rétablie.

Le nain se releva et lui lança un regard de haine comme s'il avait voulu répondre :

— Ne vous jouez pas de moi, médecin de malheur ! Je n'ai que faire de votre affection menteuse.

Le jeune homme se retourna vers Innocencia.

— A présent, fit-il, vous allez boire deux gorgées du vin que voici et vous serez promptement ranimée.

Il déboucha avec la pointe de son couteau la bouteille offerte par Meyer et en donna quelques gouttes à la jeune fille.

La malade remercia avec un charmant sourire.

Il lui plaisait, cela était incontestable : s'il s'occupait de la santé de son corps, il était en même temps d'intelligence avec son âme.

— Je me sens bien en ce moment, murmura-t-elle; il me semble que jamais plus je ne serai malade.

— Oh! non certainement, s'écria Cyrino, jamais; au surplus, je suis là.

— Reposez-vous, ajouta-t-il en lui prenant la main. Dans quelques instants il faudra prendre un bouillon... et... souhaitez-moi un peu de bonheur.

— Seigneur! pourquoi ne vous en souhaiterais-je pas? Vous ne m'avez jamais fait de mal.

— Moi! vous faire du mal! Plutôt mourir!

Il sortit à pas lents, puis, comme il passait devant la fenêtre près de laquelle la jeune fille était allée s'asseoir :

— Prenez garde à la fraîcheur de la soirée, dit-il.

— Oui, monsieur.

— Ne buvez pas de lait.

— Vous me l'avez déjà défendu.

— Mangez seulement de la viande séchée au soleil.

— C'est entendu.

— Au revoir, belle Innocencia!

Et avec un profond regret, il s'éloigna de cette chambre dans laquelle il aurait voulu demeurer jusqu'au jour où, accablé par les ans, ses jambes auraient refusé de le soutenir.

XV

Meyer, José Pinho et Pereira rentrèrent à la tombée de la nuit.

Le planteur, après l'excursion entomologique qu'il venait de faire, était presque heureux et ses cris éveillèrent Cyrino qui s'était endormi.

— Hé, l'ami! Hé, docteur. En voilà une existence! Tandis que nous travaillons, moi et le *mochu* de José, vous demeurez sur votre lit!

— C'est vrai, répondit le jeune homme; à peine étiez-vous partis que je me suis couché et j'ai fait un somme...

— Et le remède de l'enfant? demanda Pereira en abaissant la voix.

— Le remède?... Je l'ai oublié. Au fait, peu importe, et si la fièvre n'est pas revenue... Ah! pardon, pardon, je me souviens, je suis allé le lui

faire prendre... J'ai tellement sommeil que je suis tout étourdi.

Le planteur éclata de rire.

— Ces médecins, fit-il, tuent les gens comme si c'étaient des animaux des bois ! En un rien de temps ils ne se rappellent plus si oui ou non ils ont donné leurs drogues à des chrétiens.

A ce moment, Meyer sortit. Pereira baissa encore la voix et continua :

— Pendant toute la journée, l'Allemand a voulu me parler de ma fille.

— Vraiment ?

— Oui... et moi qui l'avais invité à prendre ses repas avec elle ! Tant pis ! il pourra se fâcher si cela lui plaît, mais il ne remettra plus les pieds dans le logis de ma famille.

En effet, à l'heure du souper, Meyer manifesta sa surprise de s'asseoir dans la salle des hôtes, non pas qu'il eût aucun motif de désirer manger ailleurs, mais, ayant gravé la promesse de Pereira dans son esprit méthodique, il supposait que par délicatesse il devait la lui rappeler.

Le planteur lui présenta quelques excuses et Cyrino, venant immédiatement à son secours, alléguait qu'il avait prescrit à la malade un isolement complet.

Pereira lui témoigna de la manière la plus ex-

pansive sa reconnaissance pour cette intervention :

— Je reconnais de plus en plus, dit-il en lui serrant la main, que vous êtes un homme sérieux sur lequel on peut compter. Laissez faire, Manecão sera votre ami. Il faut que cela soit, car les gens de bien doivent apprendre à se connaître et à s'estimer. Mais, voyez cet individu, comme il est dangereux !

Tandis que le planteur était si tourmenté, le naturaliste paraissait nager dans un océan de félicités.

— Docteur, s'écria-t-il pendant le souper, vous ne sauriez croire combien je suis enchanté de mon séjour ici. Aujourd'hui, j'ai découvert plus d'insectes curieux que nulle part ailleurs.

— Vous ne pouvez pas imaginer, interrompit Pereira, ce que fait monsieur lorsqu'il est dans les bois. Bien certainement, une fois ou l'autre, il tombera dans quelque ravin et s'y rompra le cou, car il marche toujours en levant le nez en l'air. Je ne comprends pas comment il n'a pas les deux yeux crevés ; il ne fait attention ni aux branches, ni à rien... il ne pense qu'à ses petites bêtes... Je l'ai prévenu... cela le regarde.

Les avertissements du planteur étaient mérités ; quelques jours plus tard, Meyer revint à la maison avec une large estafilade au visage.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Cyrino, on dirait qu'une ronce vous a égratigné ?

— Oh ! rien, répliqua l'autre avec flegme.

— Et votre linge ? Il est couvert de boue et tout déchiré.

Pereira riait de tout son cœur :

— Le drôle d'homme, fit-il, je lui avais prédit que cela devait arriver. Décidément il ne connaît pas le proverbe : « Fiez-vous à la sainte Vierge, mais ne courez pas, ou gare à la culbute ! » Ah ! j'ai ri à en être malade ! Figurez-vous que M. Meyer bondit à travers les fourrés comme un cerf. José Pinho, lui, est plus sensé et ne sort jamais des sentiers battus. Aussitôt qu'un insecte s'envole, voilà M. Meyer qui court avec son filet à la main sans faire attention ni aux troncs d'arbre, ni aux épines, ni aux serpents. Il ne s'arrête que lorsqu'il a saisi sa proie. Aujourd'hui, tandis qu'il parcourait ainsi tout le bois, je suis allé jusqu'à mes champs, et José s'est endormi à l'ombre.

— Moi ?... protesta le domestique.

— Toi, dit Meyer, tu es un paresseux. Donne-moi la feuille d'aloès.

— Deux heures plus tard, monsieur est revenu rapportant une boîte pleine de papillons. Que j'ai ri ! que j'ai ri ! *Mochu* avait l'air enchanté et me fit voir sa boîte comme si elle avait renfermé un trésor

digne d'un roi. Il y avait là-dedans un tas de choses, et même des cigales. Un instant après, comme nous revenions, il aperçut un insecte rouge sur un tronc d'arbre pourri ; aussitôt de courir. Je lui criai : « — Prenez garde ! il y a un éboulement de terrain, vous allez rouler dans un trou d'où votre âme elle-même ne pourra pas sortir. » Ah ! baste ! cet homme est entêté comme un mulet. Je criai encore : « Prenez garde, *mochu* ! » Il avançait toujours sur des lianes entrelacées qui couvraient la bouche d'un précipice profond comme le monde entier. Au moment où il allait mettre la main sur la petite bête rouge, il s'appuie au tronc d'arbre et glisse en poussant un cri aigu comme celui d'un agouti. C'est à peine s'il a le temps de s'accrocher aux lianes. Suspendu entre la vie et la mort, il appelle : — Juca ! Juca ! — J'ai envoyé chercher en toute hâte une longue perche dans mon champ, et si l'on avait tardé, M. Meyer avec toute sa collection aurait roulé au bas de la fondrière.

— Non, observa l'Allemand, mais ma boîte s'est ouverte et toute ma collection a été perdue.

— *Mochu* s'est accroché vigoureusement à la perche avec les dents et les ongles et nous l'avons attiré tout doucement ; tout doucement... Bonne Vierge ! quelle peur !... Mais ce n'est pas encore là le plus amusant : dès que *mochu* s'est senti sur un

terrain solide, il s'est mis à s'agiter et à sauter comme un chevreau épouvanté : Il était couvert de grosses fourmis !

— Oui, s'écria Meyer, c'étaient les fourmis du bois en décomposition. *Mein Gott!* quelles douleurs ! J'ai été obligé de me mettre tout nu, de me frotter avec des feuilles de tabac et de prendre un bain dans un ruisseau.

— Il faut espérer, continua Pereira, que cette aventure vous apprendra à écouter les gens qui savent les choses.

— Il n'y aurait encore pas grand mal, dit Meyer, si ma boîte ne s'était pas ouverte.

Pereira se rapprocha de Cyrino :

— Ah ! docteur, murmura-t-il, comme j'avais envie de voir disparaître cet Allemand dans le trou ! Sur ma parole, s'il n'était pas un hôte recommandé par mon frère aîné, je l'aurais volontiers expédié en enfer !

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Mais parce qu'il ne fait que me parler de Nocencia. De nouveau il m'a déclaré qu'il la trouvait très jolie. Il m'a demandé si elle était mariée ; il a prétendu qu'il fallait marier les filles pour leur bien, que sais-je encore ? Ah ! le séducteur ! Est-ce que par hasard je serais une couleuvre à deux têtes et sans yeux, incapable de

rien voir? Quelle charge qu'une fille, surtout lorsqu'elle est déjà promise! Que dirait mon gendre Manecão, s'il apprenait tout cela?

— Il ne pourrait rien dire du tout. Au reste, à son défaut, il ne manque pas de gens qui consentiraient à épouser votre fille.

— Grâce à Dieu, certainement oui, mais je ne veux pas qu'elle passe de mains en mains. Ou bien elle épousera Manecão Doca ou bien...

— Ou bien... quoi?

— Ou bien je tuerai le premier qui viendra essayer de lui tourner la tête. Quand serai-je débarrassé des soucis que me cause cet étranger avec ses grimaces de singe!

— Jusqu'à présent, il n'a rien fait.

— Comment? Eh! il ne cesse de parler de la pauvre enfant; que Notre Dame sainte Anne la garde toujours à l'abri du péril! Si j'avais su!... J'ai fait causer José Pinho: « Il paraît, lui ai-je dit, que ton maître est un vrai démon auprès des femmes? » Lui qui est fin m'a d'abord répondu: « Oh! non, pas du tout. » Je fis semblant de le croire: « C'est que tu es aveugle, repris-je; ainsi, par exemple, à Rio-de-Janeiro... hein? — Ah! à Rio-de-Janeiro, le soir, c'est vrai, il allait dans un restaurant et, tout en prenant son repas, il causait parfois avec de belles dames en

riches toilettes qui avaient les épaules et les bras nus. »

— José vous a raconté cela ?

— Oui ! aussi à partir de ce soir je viendrai chaque nuit coucher ici afin de voir s'il bouge de son lit.

Les imprudentes histoires de José Pinho avaient porté au plus haut degré les soupçons que Pereira avait si vite conçus à l'égard de Meyer.

La vérité était que, pendant son séjour à Rio-de-Janeiro, le naturaliste avait été une fois prendre un verre de bière au café de la *Ville-de-Coblence* et que là il avait échangé quelques paroles indifférentes avec quelques personnes de mœurs un peu trop légères.

XVI

Pereira, faisant ce qu'il avait dit, apporta son hamac dans la salle des hôtes afin de mettre à exécution dans tous ses détails le plan de surveillance inutile qu'il avait formé.

L'innocent Meyer dormit de tout son cœur et le planteur s'endormit également ; mais si ses yeux n'avaient pas été couverts par le bandeau épais de la confiance, sans aucun doute l'état de surexcitation dans lequel était Cyrino aurait appelé son attention.

La manière en effet dont le jeune homme passait les nuits aurait donné l'éveil à l'esprit le moins prévenu. Tantôt il se retournait sur sa couche en laissant échapper des soupirs, tantôt il sortait sur le terre-plein et se promenait de long en large en fumant des cigarettes jusqu'au moment où les coqs, perchés sur les arbres voisins, ou le faîte de

la maison, annonçaient les premières lueurs du jour.

Une passion effrénée dévorait le cœur du malheureux.

Au courant comme il l'était des coutumes du « sertão » et de l'empire absolu qu'y exerçaient certains préjugés, il prévoyait d'immenses difficultés, mais il n'était pas découragé et sentait plutôt s'accroître en lui la violence de son amour naissant.

— Notre-Dame de l'Abbaye, murmurait-il dans une ardente prière, venez à mon secours ! Au moins donnez-moi l'espoir que cette jeune fille voudra peut-être m'aimer. Je ne demande pas davantage. Puisse le feu qui me consume embraser aussi son âme !

Ces supplications adressées à la patronne spéciale de la province de Goyaz le calmaient un peu. Alors, épuisé, il s'endormait ; mais bientôt il se réveillait en sursaut, encore plus abattu.

Aussi était-il toujours debout lorsque Pereira quittait son hamac.

— Oh ! oh ! fit-il le premier jour, voilà ce qui s'appelle être matinal !

— Ce n'est pas mon habitude, répondit Cyrino, mais j'ai assez mal passé ces dernières nuits.

— On le voit, vous n'avez pas bonne mine.

— Je crains d'avoir attrapé la fièvre.

— Quelle plaisanterie ! le médecin aurait emprunté sa maladie à la personne qu'il était chargé de soigner. Il faut vous bien porter, entendez-vous ? Aujourd'hui même il va venir des gens pour vous consulter.

— Tant mieux !

— C'est naturellement mon voisin Coelho qui sera le premier. Vous pouvez le faire payer cher. Avec son argent vous aurez le moyen de vous acquitter au moins en partie de votre dette de jeu.

— J'enverrai la somme d'ici même, afin de n'avoir plus à y songer.

— Cela prouvera que vous êtes un honnête homme... Vous ne ressemblez pas à certains individus que je connais.

Et en disant ces mots, Pereira lançait un regard significatif du côté de Meyer.

Celui-ci dormait encore, avec les jambes et les bras pendant en dehors de son étroite couchette de voyage.

— Oh ! tu peux reposer, imposteur ! Tu ne me trompes pas.

Les préventions du planteur tournaient à l'idée fixe, et l'Allemand, avec l'ingénuité d'une complète ignorance, lui fournissait, on l'aurait juré, de propos délibéré, tous les arguments nécessaires pour

le confirmer encore davantage dans son erreur.

Ainsi, au déjeuner, entre deux bouchées, il demanda :

— Et votre fille, monsieur Pereira, est-elle mieux aujourd'hui ?

— Mieux en quoi ? Comment l'entendez-vous ?

— Sa santé est-elle meilleure ?

— Oui, sa santé est meilleure. Elle est guérie ; elle va faire un voyage.

— Un voyage ? Et où cela ? à la ville ?

— *Mochu*, répliqua assez rudement le planteur, vous êtes comme les vieilles femmes, vous voulez tout savoir.

Meyer, dans cette réponse qui le blessa et l'étonna aussi, ne vit qu'un blâme adressé à sa curiosité.

Il voulut s'excuser et ne fit qu'aggraver les choses :

— Il est vrai, continua-t-il, que les règles d'une bonne éducation n'autorisent pas une question comme celle que je vous ai posée. Pardonnez-moi... votre fille est si intéressante que je songe toujours à elle... J'ai même quelques cadeaux...

— Gardez-les, murmura le père en toussant afin de dissimuler ses paroles.

Puis, afin de couper court à la conversation, il se leva de table.

— Docteur, s'écria-t-il en regardant par la fenêtre, voici Coelho. Ayez soin de vous faire payer, il est très avare.

Il interpella le nouvel arrivant :

— Bonjour ! cria-t-il, et qu'un sort heureux soit avec vous ! Mais, j'en suis bien sûr, maître Coelho, s'il n'y avait pas ici un médecin, jamais je n'aurais eu le plaisir de vous y voir.

— Ah ! fit l'autre d'une voix attristée, je vais de plus en plus mal. Mais où est le docteur ?

— Il est ici.

— J'ai déjà entendu raconter qu'il avait opéré des miracles de l'autre côté du Parahyba.

— Je n'en savais rien, mais c'est un médecin de première force.

Un instant après, Coelho entra dans la salle et salua Meyer et Cyrino.

C'était un homme déjà avancé en âge, mais surtout accablé par la maladie ; il avait le front ridé, les joues à moitié enflées, les lèvres blanchâtres et les yeux bouffis.

— Lequel de vous, messieurs, est le docteur ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Cyrino.

Vous êtes opilé, ajouta-t-il, avec un aplomb imperturbable, c'est-à-dire que chez vous toutes les fonctions vitales s'accomplissent mal et avec

difficulté. Vous avez les fièvres depuis plusieurs années; vous avez perdu l'appétit, votre corps a enflé et a désenflé ensuite, et peu à peu la vigueur et l'énergie vous ont abandonné. Maintenant, dès que vous commencez à manger, vous êtes saisi d'accès d'étouffement, n'est-ce pas ?

— Oui, et très fortement.

— Vous êtes accablé de lassitude et lorsque vous marchez vous êtes sujet à des transpirations et à des tremblements... C'est la rate et le foie qui sont embarrassés. Pendant la nuit vous avez de la peine à respirer et vous restez plus souvent assis que couché. Parfois, aussi, vous êtes pris de quintes de toux sèches, comme si vous aviez un nœud dans la gorge...

— C'est cela même !

— Pour conclure, comme je vous l'ai dit déjà, vous êtes opilé.

— N'existe-t-il aucun moyen de guérir ?

— Si, mais la médication est très violente, puis, je n'ai qu'un seul prix.

— A combien s'élève-t-il ?

— A cent mille reis.

— Cent mille reis !

— Cinquante tout de suite et cinquante plus tard.

Le malade se mit à gémir tout bas.

— Eh ! qu'est-ce que cela pour vous, compère ? s'écria Pereira. Que vaut une poignée de maïs pour celui qui en possède plein sa grange ?

— Pas autant, pas autant, assura l'autre.

— Laissez-nous donc tranquilles, continua Pereira ; si vous n'aviez pas économisé de nombreux sacs d'écus, je serais le premier à dire au docteur que vous êtes indigent et il vous soignerait pour rien.

— Certainement, fit Cyrino avec vivacité.

— Mais avec vous le cas est tout différent. Pourquoi un médecin viendrait-il s'aventurer dans ces pays perdus ? Lui aussi a le droit de chercher à gagner de l'argent.

— C'est que cinquante mille reis d'un seul coup... Eh bien, soit, c'est convenu ; mais vous fournirez les médicaments et vous viendrez me rendre visite aussi souvent que ce sera nécessaire.

— Il n'y a aucun doute à cet égard, j'irai chez vous tous les jours. Dès votre retour, vous allez vous mettre au lit, puis vous prendrez en deux fois différentes de la poudre que voici. Comme elle agira vigoureusement, vous vous reposerez pendant deux ou trois jours ; ensuite... il vous faudra prendre une forte dose de lait de *jaracatia*.

— De *jaracatia* ! s'écria Coelho épouvanté.

— Du *jaracatia*! reprit le planteur; mais cela va brûler les entrailles de ce malheureux!

— Je ne suis pas un enfant, maître Pereira, répliqua Cyrino, et je sais ce que je dis. Ce remède-là est très fort et très dangereux, et son emploi est mon secret; mais avec lui j'ai déjà guéri un grand nombre de personnes. Toute la difficulté consiste dans la manière d'administrer le lait dont il s'agit, car une goutte de plus qu'il est nécessaire et le malade s'en va dans la tombe.

— J'obéirai, dit Coelho d'un ton mélancolique.

— Mais, enfin, qu'est-ce que le *jaracatia*? demanda l'Allemand.

— C'est un arbre avec des feuilles découpées, répondit Pereira un peu impatienté; il produit une grande quantité de petits fruits qui sont remplis de lait et, lorsqu'on les porte à la bouche, ils brûlent les lèvres.

Cyrino avait continué à donner des instructions minutieuses à Coelho et lui avait remis différentes plantes dont il devait se servir.

Pereira, qui s'était approché de la porte, s'écria :

— Voici quelqu'un, j'entends les pas d'un cheval. Ah! mon Dieu! que Notre-Dame nous soit en aide!... C'est Garcia, le lépreux, qui approche! Depuis plus d'un an qu'il est atteint de ce mal, il

ne veut pas y croire, le malheureux! Sans doute il vient ici chercher l'arrêt qui le condamnera à jamais! Il me fait une profonde peine, mais, vraiment, je ne voudrais pas le voir entrer dans ma maison. Docteur, finissez-en vite avec Garcia, car le voisinage des lépreux est redoutable et il est même imprudent de les regarder. Je vous en prie, empêchez-le de mettre pied à terre, car je souffrirais de lui faire une impolitesse. Au nom du ciel, allez au-devant de lui! Voyez ce qu'il désire et souhaitez-lui le bonjour de notre part.

A ce moment on entendit une voix qui demandait si Pereira était chez lui.

Le planteur, trouvant que Cyrino n'avancait pas assez vite, se hâta de sortir encore et du seuil de la porte, qu'il barrait en quelque sorte, il répondit d'une manière assez sèche au salut du nouveau visiteur.

XVII

L'homme avait mis pied à terre, mais n'avancait pas au-devant du maître de la maison.

Au contraire. Il avait reculé et se tenait immobile, serré contre le flanc de son petit cheval dont il gardait les rênes dans la main.

Pereira demanda d'un ton peu aimable :

— Comment allez-vous, maître Garcia ?

— Je vais mal, ou plutôt je vais comme toujours.

— Soyez convaincu que j'en ressens la plus grande peine.

— Le docteur est-il ici ?

— Il va sortir immédiatement et il viendra vous trouver là où vous êtes.

Ces paroles si dures dans leur signification ne parurent faire aucune impression sur l'infortuné lépreux.

— J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra, répliqua-t-il avec tristesse.

— Vous retournerez sans doute chez vous aujourd'hui même ?

— Oui, et si la nuit m'atteint en route, je m'arrêterai à la halte des Perdrix.

— C'est vrai, il y a là un abri abandonné, mais on dit que cet endroit est hanté par les âmes de l'autre monde ; est-ce que vous n'aurez pas peur ?

— Ah ! je n'ai peur que de moi-même ! Si un mort voulait venir me tenir compagnie et causer avec moi, je crois que dans ma reconnaissance j'embrasserais ses doigts rongés par les vers ! Je comprends pourquoi vous ne m'invitez pas à entrer chez vous, maître Pereira, mais je ne vous en veux pas, à votre place j'agis de même.

— Oh ! maître Garcia !...

— Non... je vous l'assure du fond du cœur. Dans ma famille, nous avons toujours eu horreur des lépreux et je suis le premier d'entre nous qui soit atteint du fléau... Pendant des années, sans rien dire, j'ai vécu avec la terreur secrète d'être perdu, puis, tout à coup, le mal s'est montré au dehors... je ne pouvais plus tromper personne, pas même un aveugle... Ah ! combien j'ai souffert !

— Dieu permettra peut-être que vous soyez sauvé. Il est possible que le docteur ait un remède.

— Un remède contre la lèpre ! s'écria Garcia avec un rire sarcastique, il n'y en a pas !

— Alors pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

— Pour une seule raison : je veux savoir s'il pense que cette maladie-là se prend. S'il répond oui, je fuirai ma maison, je m'en irai au loin, jusqu'au jour où je tomberai dans quelque coin. Les uns prétendent que ça se gagne, d'autres soutiennent le contraire...

Il secoua mélancoliquement la tête et l'appuya sur sa selle rustique, puis il s'écria en levant les yeux au ciel :

— Que la volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ soit faite ! Si le médecin me condamne, je ne veux pas que les miens prennent mon mal, je partirai dans la province de São-Paulo.

Pereira coupa court à ce dialogue douloureux.

— Maître Garcia, fit-il, je vais vous envoyer le docteur.

Et rentrant dans la salle des hôtes, il pria de nouveau Cyrino, qui donnait ses dernières instructions à Coelho, de sortir sans plus attendre.

Le jeune homme avança à pas lents et s'arrêta à quelques pas du lépreux, dont le visage se contracta, tandis qu'il saluait avec crainte et respect.

La nuit descendait doucement et, à la clarté pâlie de cette heure, l'aspect du lépreux épouvanté avait quelque chose de douloureux qui serra le cœur de Cyrino.

Garcia était là ; devant lui se tenait le juge qui, d'un seul mot tombé de ses lèvres, allait pour jamais le condamner à l'inexorable exil.

Oh ! quelle angoisse ! Combien de pensées déchirantes l'accablaient ! Quelle immense douleur !

Il était immobile, stupéfait, la bouche entr'ouverte, attendant sa sentence !

— Eh bien, maître, fit Cyrino après quelques instants de silence, que désirez-vous ?

— Docteur... je... je voudrais d'abord vous payer... j'ai apporté de l'argent ; pas beaucoup... pas assez peut-être...

— Je ne puis recevoir d'argent pour vous guérir du mal dont vous êtes atteint.

— Cela veut dire qu'il n'y a pas de guérison possible ! Je le savais, mais comme c'est dur de l'entendre dire !... Cependant, il n'y a pas encore longtemps que je suis malade... Ne connaissiez-vous pas certaines herbes ?

— Hélas ! non ; ni moi, ni personne.

— Grand Dieu ! docteur, je suis un pauvre homme déjà vieux et fatigué ; pourquoi la mort n'est-elle pas venue au lieu de cette pourriture

qui dévore ma chair? Il y a longtemps que je la sentais en moi. J'ai dissimulé, dissimulé jusqu'au jour où ma petite fille Jacintha, Jacintha, l'enfant de mon cœur, elle-même a eu peur de m'embrasser! Ah! l'épouvantable désespoir!...

Il s'arrêta haletant et devint livide.

— De l'eau! s'écria-t-il, donnez-moi de l'eau, pour l'amour du ciel! Si ce moment pouvait être pour moi le dernier!... La gorge me brûle, elle est en feu!... Ah!...

Et, afin de ne pas tomber, il se cramponna au harnais de son cheval.

Cyrino courut chercher de l'eau.

— Prenez le vase de faïence, dit Peréira, nous le briserons ensuite.

Le lépreux saisit le vase, avala d'un seul coup l'eau qu'il contenait et parut se sentir mieux.

— J'ai eu comme un vertige, reprit-il d'un ton plus calme. Comme je vous le disais, j'avais la certitude d'être malade, et je suis venu seulement afin de vous poser une question; répondez et je vais partir: « La lèpre est-elle contagieuse? »

— Oui, fit Cyrino, d'un ton solennel.

— Que me reste-t-il à faire?

— Prier sainte Anne et Jésus-Christ de vous donner la patience...

Garcia, accablé, ôta son chapeau.

— ... et de vous couvrir de leur protection dans votre vie de disgrâce.

— Seigneur! murmura l'infortuné, donnez-moi assez de force et de courage pour accomplir mon devoir.

Et comme prenant une résolution subite :

— Que la volonté du Très-Haut s'accomplisse, fit-il. Docteur, je vous remercie; le pauvre lépreux demandera au ciel de vous payer dans ce monde et dans l'autre les paroles de science que vous lui avez dites... Adieu, je m'en vais au loin, dans la province de São-Paulo, rejoindre les gens atteints du même mal que moi... Adieu!

Il monta avec peine sur son cheval et, se tournant du côté des personnes qui étaient venues assister, d'une certaine distance, à son entrevue avec Cyrino :

— Adieu! s'écria-t-il, adieu, gens de mon pays! Adieu, maître Pereira, maître Coelho, adieu vous tous qui êtes ici présents! Je m'en vais loin, loin, bien loin, au delà du Parahyba, et jamais personne de vous ne me reverra! Adieu!...

Les autres gardaient le silence.

Le lépreux rendit la main à son cheval et disparut dans la nuit lugubre!

Les jours passaient sans amener d'événements nouveaux. Le prétendu docteur donnait des consultations aux gens qui venaient le voir, et Meyer augmentait sans cesse sa belle collection entomologique sous l'étroite surveillance de Pereira qui s'appliquait à ne pas le perdre de vue un instant.

Cyrino continuait à être le confident de ses alarmes :

— L'Allemand, lui disait-il, ne me laisse pas de relâche, mais je le tiens, il ne m'échappera pas. Je suis, au reste, toujours sur des charbons ardents et ne puis comprendre pourquoi Manecão Doca n'arrive pas. Plus que jamais il me faut marier Nocencia. Ah! les femmes, les femmes!

— Alors, demanda Cyrino en pâlisant, vous attendez Manecão avant peu?

— Il ne peut tarder encore plus de deux ou trois

jours... Il arrivera d'Uberaba; sans doute il aura fait arranger là-bas tous les papiers... j'ai donné mon certificat de mariage... l'extrait de baptême de ma fille et ai avancé l'argent nécessaire pour les formalités, bien qu'au premier moment il ne voulût pas accepter.

— Alors, tout est décidé?

— Qui en pourrait douter? Je vous l'ai déjà dit, c'est une affaire absolument conclue. Déjà je donne à Manecão le nom de fils et l'honneur de ma maison est le sien même.

— Mais votre fille?

— Ma fille... eh bien?

— L'aime-t-elle?

— Si elle l'aime? Certainement... un grand bel homme, dégagé! Puis, si elle ne l'aimait pas, peu importerait; je veux que ce mariage se fasse, cela suffit. En honnête fille et dans l'intérêt de son bonheur, elle n'a aucune objection à faire... Je suis convaincu au surplus qu'elle en raffole... Ah! je voudrais bien qu'il arrivât!

Cependant, Innocencia était complètement rétablie et Cyrino avait en vain cherché à faire durer sa convalescence. Lorsque les belles couleurs de la santé furent revenues aux joues de la « sertaneja », il n'y eut plus de prétexte à prendre pour continuer les visites médicales et il fallut les interrompre

afin de ne pas détourner l'attention de Pereira de la personne de Meyer.

Un jour, le jeune homme, dont le cœur était brisé, déclara que ses soins et sa présence étaient désormais inutiles.

Puis, de longues semaines s'écoulèrent sans qu'il pût même apercevoir un seul instant la belle fille, et sa passion pour elle devint si ardente, qu'afin de dissimuler le véritable motif de son excitation nerveuse, de son manque d'appétit et de sa pâleur, il fut obligé de prétendre qu'il était malade à son tour.

L'incertitude où il était sur le point de savoir si son amour était partagé plongeait son esprit dans des accès d'angoisse presque exaspérée, et pendant de longues heures il gardait le silence.

Enfin une nuit, par un clair de lune voilé d'un léger brouillard, le malheureux, saisi peut-être par le contraste du calme de la nature avec l'état bouleversé de son âme, résolut de s'enfuir de ce lieu de supplice dès les premières lueurs de l'aube.

Une fois cette détermination prise, il se sentit plus calme et commença à réfléchir sur sa situation.

Il pouvait être un peu plus d'une heure après minuit.

L'espace semblait être éclairé d'une douce lumière, sans intermittences d'éclat, sans scintille-

ments et partout également diffuse dans l'atmosphère.

Une fois déjà les coqs avaient chanté et par intervalles on entendait au loin, tout à fait au loin, le cri plaintif de grands oiseaux échassiers que l'on appelle les *anhumas-pocas*.

Soudain, il se leva.

Après avoir un peu hésité, il fit le tour de la maison, passa par-dessus la haie et se dirigea vers le verger d'orangers.

Puis il approcha de l'habitation et demeura immobile en apercevant une fenêtre ouverte.

Là, quelqu'un était accoudé; c'était Innocencia.

Tout d'abord elle ne fit aucun mouvement, puis elle recula et ferma lentement le volet.

Il s'élança aussitôt et frappa trois coups légers.

— Innocencia!... Innocencia!... murmura-t-il d'une voix sourde mais ardente et pleine de supplications.

On ne répondit pas.

— Innocencia, je vous en prie, ouvrez, ayez pitié... je meurs d'amour!

Enfin, la fenêtre s'ouvrit timidement et la jeune fille, qui n'avait pas conscience de ce qu'elle venait de faire, se montra de nouveau.

— Vous ici! balbutia-t-elle épouvantée. Maintenant je suis guérie et n'ai plus besoin de vos soins.

Cyrino du dehors lui prit les deux mains :

— Oh ! dit-il avec feu, le malade à présent c'est moi ! Je vous aime, je vous adore à en mourir ; j'ai plus vieilli en quelques jours que depuis des années. Et tout cela pourquoi ? Ah ! Innocencia, vous le savez bien !

— Moi !

— Oui, vous ! Je le jure, je vous aime !

— Ah ! aimer, c'est donc souffrir ?

— Oui, c'est souffrir lorsqu'on ignore si la passion que l'on éprouve est payée de retour et quand on ne voit pas l'objet de son adoration ; mais aimer c'est le ciel lorsqu'on est comme je suis en ce moment.

— Lorsqu'on est loin, demanda-t-elle qu'est-ce qu'on éprouve ?

— Une douleur qui vous annonce que l'on va mourir. Tout est ennui, on ne fait que penser à la femme que l'on chérit, et lorsqu'on prie Notre-Dame, c'est seulement cette créature adorée que l'on invoque en réalité...

— Alors, interrompit naïvement la jeune fille, moi, j'aime aussi.

— Vous aimez !

— Oui, si l'on ressent ce que vous dites.

— Je vous l'affirme.

— Alors, j'aime.

— Et qui cela ?

Il y eut un instant de silence, puis avec un effort elle répondit :

— J'aime celui qui m'aime aussi.

— Alors c'est moi, car personne, personne, entends-le bien, n'est capable de t'adorer comme moi, ni ton père, ni ta mère, si elle était vivante... Laisse parler ton cœur, et si tu veux me voir maudit, affirme que ce n'est pas moi que tu chéris !

— Vous avez parlé de mourir, comment feriez-vous ?

— Il y a des arbres pour me pendre et des rivières pour me noyer.

— Grand Dieu ! taisez-vous ! Pourquoi m'aimez-vous de la sorte ? A aucun degré vous n'êtes mon parent. Vous êtes pour moi presque un inconnu. Comment ai-je pu vous plaire ?

— Ah ! n'éprouvez-vous pas vous-même un pareil sentiment ?

— Moi ?

— Oui, vous... Pourquoi êtes-vous encore éveillée à cette heure ? Pourquoi ne pouvez-vous dormir ? C'est parce que vous pensez à quelqu'un auquel cependant aucun lien de parenté ne vous lie.

— C'est vrai, je pense... Mais qui vous donne l'assurance que ce soit à vous ?

— Innocencia, je t'en supplie, ne le nie pas, tu m'aimes !

— *Aimer, amour*, on parle toujours de cela, murmura-t-elle. L'année dernière, à l'occasion de la fête de la Sainte-Anne, quelques-unes de mes parentes sont venues chez nous et elles se moquaient de moi parce que je ne les comprenais pas ; l'une d'elles, la petite Tuca, m'a demandé : « Vraiment, est-ce qu'aucun jeune homme n'a encore fait battre ton cœur ? » J'ai répondu : « Je ne m'explique pas ce que vous voulez dire. » C'était aussi vrai qu'il est vrai que Notre-Seigneur Dieu règne dans le paradis... mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?...

— Aujourd'hui... qui sait s'il n'aurait pas mieux valu n'aimer jamais personne ?

— Cela n'est pas en notre pouvoir ; lorsque l'amour vient de là-haut, il faut lui obéir.

— Si c'est là ma destinée, qu'elle s'accomplisse !

Innocencia était encore un peu éloignée de l'appui de la fenêtre, et Cyrino, afin de lui parler tout bas, s'était penché vers elle. Il avait saisi les mains de son adorée, et la retenait avec une douce violence lorsqu'elle voulait reculer.

L'entretien des deux jeunes gens était entrecoupé de fréquents silences pendant lesquels ils s'eni-

vraient mutuellement de leurs regards chargés de passion.

— Oh ! laisse-moi bien voir ton visage, supplia Cyrino ; il est pour moi plus suave que la lune et plus resplendissant que le soleil.

Et, malgré la faible résistance qui lui était faite, il réussit à amener Innocencia jusqu'auprès de la fenêtre.

— Aimer, observa-t-elle, doit être un péché.

— Pourquoi ?

— Parce que le feu qui brûle ma figure et le trouble qui agite ma poitrine me disent que je suis coupable.

— Vous si pure !

— Si quelqu'un nous voyait, je mourrais de honte !... Laissez-moi, allez-vous-en ! Vous m'avez jeté un sort. Dans vos remèdes vous avez dû mêler quelque plante...

— Non, je vous le jure sur l'âme de ma mère, dans mes remèdes il n'y avait rien.

— Alors, pourquoi suis-je devenue... ? Je ne me reconnais plus. Si mon père arrivait, n'aurait-il pas le droit de me tuer ?

Elle fondit en larmes et Cyrino s'agenouilla devant elle.

— Innocencia, dit-il, sur mon salut, je vous en fais le serment, je n'ai eu recours à aucune pra-

tique magique pour surprendre votre cœur. Si vous m'aimez, c'est parce que Dieu l'ordonne. Je suis un honnête homme; jamais, jusqu'à présent, je n'avais aimé aucune femme... mais lorsqu'on vous voit, est-il possible de ne pas vous adorer? Pardonnez-moi si vous souffrez; moi aussi j'éprouve de terribles angoisses... Oh! pardonnez-moi!

Dans son ardeur il avait un peu élevé la voix.

Tout à coup la jeune fille tressaillit :

— N'avez-vous pas entendu du bruit? demanda-t-elle.

— Non, répondit Cyrino.

— Il vaut mieux que vous vous retiriez.

— Je vous en prie, Innocencia, ayez pitié de moi. Je ne pourrai pas vous revoir de si tôt. Il faut que nous causions de notre avenir. Manecão ne tardera pas à arriver et...

— Ah! interrompit-elle en frémissant, vous savez... Je disais bien que vous deviez me perdre!... Avant de vous connaître, j'allais épouser cet homme presque avec plaisir. C'était pour moi une existence nouvelle, il m'avait promis de me conduire à la ville; à présent, l'idée de ce mariage me fait horreur. Pourquoi vous êtes-vous mêlé à ma vie? Je suis une pauvre fille privée de sa mère depuis le berceau. N'y a-t-il pas assez d'autres femmes?

Pourquoi êtes-vous venu agiter mon cœur qui était tranquille? Pourquoi êtes-vous venu m'enlever le sommeil et aussi le désir de vivre qui me rendait heureuse?...

— Et moi, croyez-vous que je suis heureux? Ecoutez, Innocencia, devant Dieu qui nous entend, ou bien je vous épouserai ou bien j'en finirai avec la vie. C'est le sort qui l'aura voulu. Si cependant j'étais passé ici avant ce Manecão que je hais, rien maintenant ne m'empêcherait d'être l'homme le plus heureux de la terre. Je jouirais, dans cette solitude, d'une félicité plus grande que celle d'un souverain dans son palais et de tous les gens riches de Rio-de-Janeiro!

— Rien ne peut nous sauver, murmura la jeune fille.

— Si, peut-être, je...

A cet instant, on entendit sortir du verger d'orangers un sifflement aigu et prolongé et en même temps une pierre lancée par une main invisible effleura la tête de Cyrino et s'abattit contre la muraille.

Innocencia, étouffant un cri d'effroi, ferma vivement la fenêtre et le jeune homme, se dérochant dans l'ombre, courut résolument du côté d'où il supposait que la pierre était partie.

Il ne vit personne.

Partout on entendait seulement le murmure vague et singulier des nuits calmes de ces régions.

Il parcourut vainement le verger en tous les sens.

Enfin, lassé, il revint sur le terre-plein en face de la salle des hôtes.

Puis, soudain, il s'arrêta stupéfié :

Le même sifflement aigu et prolongé, mais cette fois encore plus strident peut-être, avait de nouveau frappé ses oreilles.

XIX

Durant ses excursions dans l'immense domaine de Pereira, Meyer avait considérablement augmenté sa collection d'insectes et surtout de papillons.

Il ressentait une joie profonde et ne se lassait pas de la manifester avec une franchise qui aurait dû convaincre le plus incrédule des hommes.

— Monsieur Pereira, s'écriait-il, je vous assure que nulle part dans tout le Brésil je ne me suis encore trouvé aussi bien que chez vous.

— Je te comprends, misérable ! grommelait l'autre.

— La seule chose qui me fasse de la peine, c'est de ne plus voir votre aimable fille... Je le regrette beaucoup, en vérité.

Pereira esquissa un sourire de mauvais augure et répondit, les poings serrés :

— *Mochu* connaît les mœurs du pays, les femmes ne sont pas faites pour...

— Pour quoi ?

— Pour jacasser avec le premier venu.

— *Jacasser* ? qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire causer, répliqua Cyrino.

— Merci, docteur, expliqua Meyer qui écrivit immédiatement cette indication philologique sur son carnet, merci ; c'est dommage, monsieur Pereira, car votre fille est bien jolie.

Ce langage ne faisait qu'aviver les préventions de son hôte, en même temps qu'il laissait au véritable coupable toute la liberté nécessaire pour revoir encore le trésor si mal gardé.

Mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il y parvint.

La jeune fille était restée très impressionnée de sa première entrevue et pendant quelques jours c'est à peine si elle avait osé sortir de sa chambre.

Cyrino était presque désespéré. Il passait ses nuits sans dormir dans le verger d'orangers, en cherchant une solution à ses ennuis et aussi une explication acceptable aux deux sifflements qu'il avait entendus et à la pierre qui avait failli l'atteindre à la tête.

Un soir enfin, il vit se rouvrir la fenêtre d'Innocencia.

La malheureuse, en proie elle aussi à l'amour, voulait demander à la brise du « sertão » un peu de tranquillité pour son âme mal préparée à la violence des sentiments qui l'agitaient. Peut-être aussi désirait-elle savoir si celui qui avait allumé dans son sein un feu si ardent n'errait pas aux alentours.

Cyrino, rapide, se précipita auprès de la fenêtre et couvrit de baisers les mains de son amante.

— Le cri, les deux cris et la pierre? demanda-t-elle anxieuse.

— Ce n'était rien, répondit le jeune homme; je suis allé voir dans le verger; c'est un engoulevent qui a sifflé à deux reprises et c'est une chouette qui, semblable à une pierre, est venue donner de la tête contre la muraille.

— Vraiment? fit-elle un peu incrédule.

— Oui; au premier moment, moi aussi j'ai eu peur, puis j'ai vite compris que tout cela n'était qu'un mirage. Pendant la nuit, les gens voient partout du merveilleux; pour moi il n'y a au monde qu'une seule merveille, c'est toi, ma vie, mon ange des cieux!...

Et alors le jeune homme commença une conversation semblable à celle de l'autre nuit et leurs deux âmes candides balbutiaient la langue de

l'amour, cette langue éternelle et toujours nouvelle qui n'a pas changé depuis qu'Adam et Ève, au paradis terrestre, se sont dit pour la première fois qu'ils s'aimaient.

Bientôt ils en arrivèrent à former des projets pour un avenir plus riant.

— Maintenant, dit Innocencia, je sais ce que c'est qu'aimer et je déclarerai à papa que je ne veux pas épouser Manecão.

— Et s'il persiste ?

— Je pleurerai... je pleurerai beaucoup.

— Souvent les larmes ne servent à rien.

— J'aurai alors une autre ressource.

— Laquelle ?

— La mort.

— Non, il y en a d'autres, je...

Innocencia prit un air grave :

— Ecoutez, Cyrino, fit-elle ; pendant tous ces jours, j'ai appris bien des choses. Auparavant, je vivais sans soupçonner qu'il existât dans le monde aucune perversité, mais l'affection que j'ai pour vous a été comme une lumière qui a soudain brillé au dedans de moi. Maintenant, je commence à mieux observer. Personne ne m'a rien dit, et cependant mon âme s'est éveillée pour m'enseigner à connaître le bien et le mal. Je sais que je dois vous craindre parce que vous pourriez me

perdre, et sans que je m'explique nettement pourquoi, je comprends que mon honneur et celui de toute ma famille est entre vos mains.

— Oh ! Innocencia !...

— Laissez-moi parler. Je suis l'enfant des « ser-tôes », je n'ai jamais lu les livres et personne ne m'a jamais rien appris... Si je vous blesse, ce sera sans le vouloir... Je me souviens, il y a de cela déjà quelque temps, des femmes, accompagnées par plusieurs hommes, se sont arrêtées chez nous ; j'ai demandé à mon père pourquoi il ne les recevait pas dans nos appartements particuliers. Il m'a répondu : « Nocencia, ce sont des femmes perdues qui mènent la vie joyeuse. » Je restai stupéfaite. « Mais, repris-je, si elles sont gaies, tant mieux, elles nous amuseront. — Non, fit encore mon père, c'est impossible, ce sont des créatures éhontées. » J'ai alors éprouvé une grande pitié et me suis mise aux écoutes. Oh ! comme elles disaient de vilains mots !... Elles se disputaient... elles buvaient de l'eau-de-vie de mélasse... elles fumaient et chantaient à tue-tête ! Et ce sont des hommes qui pervertissent ainsi les malheureuses comme celles-là !... Mille fois mieux vaut la mort !.... Il me semble que Notre-Dame aura compassion de celles qui aiment mais certainement elle abandonnera les autres... Si nous n'avons plus d'autre espoir, il faudra nous

rappeler que les âmes, lorsque pour elles tout est fini en ce monde, s'en vont dans les cieux remplis d'étoiles et s'y promènent comme dans un immense jardin. Si je quittais la terre et vous aussi, mon âme se mettrait à courir dans les airs à la rencontre de la vôtre ; elle chercherait, chercherait, chercherait et finirait par la trouver. Alors, unies, elles iraient, voyageant tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, gravissant parfois le chemin de Saint-Jacques (1), et descendant aussi, souvent, dans le « sertão » pour y visiter l'endroit où on aurait enseveli nos deux corps... Ah ! ce serait bon !...

La jeune fille, à l'imagination féconde et enveloppée dans sa pureté comme dans un manteau d'airain, se livrait sans réserve à la puissance de la passion ; sa nature chaste et délicate dominait complètement Cyrino.

Et l'idée ne lui venait même pas de franchir la fenêtre ; il passait le temps à couvrir ses mains de baisers, à parler d'amour et à former des rêves pour l'avenir.

— Demain, fit-il, j'essayerai de parler avec prudence à ton père de ton mariage...

— Papa est très bon, mais j'ai une grande peur de lui. Il a un caractère...

(1) La voie lactée.

— J'ai beaucoup d'espérance, je m'expliquerai très nettement, mais, je vous en prie, soyez constante.

Le jeune homme partageait le sentiment de crainte qui agitait Innocencia, et, le moment venu, il n'osa pas aborder le sujet qui lui tenait au cœur, alors cependant que les plaintes continuelles de Pereira contre Meyer lui fournissaient facilement une entrée en matière dont il aurait pu se servir s'il avait eu l'esprit plus libre.

Cependant, bien que les jours succédassent aux jours sans apporter aucun changement à l'état des choses, un doux espoir reposait au fond de son âme; il apercevait au loin un avenir heureux et un dénouement favorable à tous les doutes et aux douleurs qui l'accablaient si cruellement.

Un soir, au retour du travail de la journée, l'irritation de Pereira contre Meyer avait atteint des proportions extravagantes.

Il était rentré la tête baissée et avait fait signe à Cyrino qu'il avait besoin de lui parler.

Tous deux étaient sortis et, sans prononcer une parole, ils étaient allés à un demi-quart de lieue de la maison.

Tout à coup Pereira se retourna et commença d'une voix furieuse :

— Voyez-vous, docteur, je ne puis plus souffrir cet Allemand! C'est un misérable, une bête fauve échappée de l'enfer! Ah! mon frère... mon frère, quel présent vous m'avez fait là!

— Que s'est-il donc passé?

— Si ce n'était pas cette lettre et la parole que j'ai donnée comme un étourdi... mille tonnerres!

une balle lui aurait déjà fait sauter la cervelle!

— Enfin, qu'y a-t-il?

— Je suis venu jusqu'ici afin de délivrer mon cœur du poids qui l'opresse. Ce *mochu* est pire qu'un tigre noir... il a l'air de n'être pas capable de faire mal à une mouche, eh bien, c'est un damné séducteur!

— Toujours vos méfiances!

— Méfiances, non; certitudes, oui. Pourquoi cet homme a-t-il continuellement Nocencia en tête? Il cherche à tout propos à parler d'elle: « Comment va votre fille? » demande-t-il. « Une fois pour toutes, elle va bien. » Et il insiste encore; je sens mon sang bouillir, mais je lui réponds de la belle façon. Aujourd'hui, figurez-vous, il s'est dérangé de ses occupations pour venir me dire, avec un air aussi satisfait que s'il avait avalé du lait avec de la farine de maïs: « Votre fille va se marier, n'est-ce pas? — Oui. — Ah! et avec qui? » J'avais envie de lui dire: Cela ne vous regarde pas, intrigant, et en même temps de l'assommer, mais comme il est mon hôte, j'ai tranquillement répondu: « Elle va épouser un homme du « sertão », qui aiguisera son couteau dans le ventre de tout coquin qui oserait se jouer d'elle. » Il n'a pas eu l'air de comprendre et a effrontément répliqué: « Vous avez tort; votre fille est très délicate, vous

devriez la marier avec quelqu'un de la ville. — *Mochu*, ai-je fait, chacun commande chez lui à son gré, et je ne veux pas qu'on se moque de moi. » Lorsqu'il a vu que j'étais en colère, il m'a fait des excuses ; il m'a raconté quantité d'histoires, et ceci, et cela, et cela encore ; il a prétendu n'avoir parlé que pour le bien de ma fille et a débité beaucoup d'autres choses dans un langage que je n'ai guère compris.

— C'est une faute, interrompit *Cyrino*.

— Certainement, c'est un misérable, destiné aux chaudières de Satan. C'est un juif... enfin c'est un chasseur de papillons, c'est tout dire. Mais je n'ai pas fini : il avait l'air aujourd'hui d'être enragé. Il était entré dans le bois, près de mes champs, où je surveillais mes nègres, et faisait un tapage infernal en cassant des branches et en rompant les lianes comme s'il avait été un tapir. Tout à coup, on entend d'immenses cris. C'étaient ledit Meyer et son domestique José Pinho qui hurlaient comme deux loups-garous. Je cours voir ce qui se passait ; ils étaient triomphants et en contemplation devant un grand papillon déjà piqué sur une feuille d'aloès. L'Allemand sautait comme un chevreau : « Elle est nouvelle ! elle est nouvelle ! » criait-il. « Nouvelle, quoi ? demandai-je. — Cette espèce-là, personne avant moi ne l'avait découverte. Ce pa-

pillon-là est mon bien, entendez-vous? Et je vais lui donner le nom de votre fille!... » J'étais dans un état d'exaspération!... Le nom de Nocencia donné à un insecte!... C'est une insulte!... Docteur, je veux avoir votre avis : Je ne puis envoyer à ce drôle une balle comme il le mériterait, mais c'est trop de le garder à la maison. Par bonheur, j'ai réussi à le tenir toujours au dehors et Nocencia ne se doute de rien, car elle est femme, et si elle savait quelque chose elle me donnerait fort à faire... Manecão devrait bien arriver, il n'y a que lui qui puisse nous sortir d'embarras. Une fois que cet Allemand la verrait avec son fiancé, il la laisserait en paix. Sur ma parole, ce n'est pas là vivre ; mes affaires souffrent de mon inquiétude, parfois je quitte mon champ et me mets à courir après les papillons, mais c'est afin de ne pas perdre trop longtemps de vue ce brigand... Ah! mon frère, mon frère!...

Et dans son affliction, Pereira se laissa tomber sur l'herbe.

Cyrino était resté devant lui pensif.

Enfin, après quelque hésitation, il se décida à tenter la fortune :

— Maître Pereira, fit-il troublé, je trouve que l'Allemand a eu tort de bavarder sur une personne de votre famille et je comprends votre inquiétude...

— Ah! vous, vous êtes un homme à qui on peut se fier!

— Mais il a raison sur un point : c'est lorsqu'il vous a donné le conseil... de ne pas marier votre fille... ainsi... sans lui demander... car il est possible que Manecão ne lui plaise pas.

Pereira se releva d'un bond :

— Comment! s'écria-t-il d'une voix furieuse, moi consulter ma fille! lui demander sa permission pour la marier! Êtes-vous fou, ou voulez-vous vous moquer de moi?

Et une lueur de méfiance vague apparut dans ses yeux.

Cyrino se hâta de chercher à détruire la fâcheuse impression qu'il avait produite.

— Au fait, reprit-il avec un rire forcé, j'oubliais que ce sont là des usages de la ville et qu'ici, dans le « sertão », on pense autrement. Pardonnez-moi, maître Pereira, c'est ce Meyer qui brouille toutes mes idées ; vous ferez bien de continuer à le surveiller et je vous y aiderai de tout mon pouvoir.

L'autre peu à peu était redevenu calme :

— Maintenant, dit-il, après un instant de réflexion, ce ne peut plus être pour bien longtemps. Il y a un mois que le *mochu* est ici ; et il a annoncé qu'avant peu il partirait pour Camapuan. Peut-être a-t-il compris qu'il ne réussirait pas dans ses

projets de séduction; tôt ou tard, il en est sûr, il recevra une balle ou un coup de couteau... il n'y aura pas toujours des lettres de frère pour le protéger... Mais il faut rentrer, voici déjà trop longtemps que nous avons laissé seule cette bête féroce.

Et il reprit le chemin du logis, tandis que Cyrino le suivait tout à fait découragé.

Cette conversation venait de couper court à ses espérances; il le comprenait, il n'y avait aucune chance de faire rompre le mariage projeté de son amante avec le fatal Manecão.

Avant d'arriver, Pereira se retourna :

— En vérité, fit-il, vos paroles m'ont tellement remué le sang, que je le sens encore courir dans mes veines.

Meyer, qui était assis sur le seuil de la porte avec ses longues jambes repliées sous lui, se leva précipitamment dès qu'il aperçut Cyrino et courut à sa rencontre.

Il avait l'air enthousiasmé.

— Oh ! docteur, s'écria-t-il, venez voir une merveille... une découverte... une espèce nouvelle comme il n'y en a nulle part... Un insecte pareil vaut une couronne, et c'est moi qui l'ai trouvé... moi tout seul, sans l'aide de Juca qui dormait !... N'est-il pas vrai, monsieur Pereira ?

— Faire autant de bruit pour un papillon, grommela le planteur ; encore s'il s'agissait d'une grosse bête !...

— C'est une espèce complètement nouvelle, reprit l'Allemand, mais elle a déjà un nom ! Je lui en

ai donné un immédiatement. Je vais vous faire voir, attendez.

Il entra dans la salle des hôtes et revint presque aussitôt tenant dans ses mains une petite boîte de fer-blanc; il avançait solennellement et c'est avec les plus grandes précautions qu'il souleva le couvercle.

Puis, il laissa échapper un cri d'admiration auquel Cyrino crut devoir faire écho.

Sur une large feuille d'aloès, placé au fond de la boîte, était piqué un grand papillon aux ailes étendues comme s'il allait prendre son vol.

Ces ailes étaient d'un coloris admirable; celles d'en haut étaient d'un blanc uni et immaculé, celles d'en bas d'un bleu métallique très brillant.

On aurait dit que cet insecte représentait la combinaison des deux lépidoptères les plus beaux des forêts du Brésil, les Laërtes et les Adonis, ceux-ci bleus comme le ciel le plus pur, ceux-là blancs comme le pétale d'une fleur de nopal.

Incontestablement, c'était là un insecte splendide, véritable caprice de la nature exubérante de ces contrées, et Meyer ne se sentait pas de joie :

— Ce papillon, disait-il, comme si ceux qui l'écoutaient eussent été experts en la matière, appartient à la phalange des *heliconia* et je l'ai appelé immédiatement *papilio Innocentia*, en l'hon-

neur de la fille de M. Pereira qui m'a si bien accueilli. Certes, j'ai pour le grand Linné — et il souleva son chapeau — tout le respect que je lui dois, mais sa classification a un peu vieilli. La classe est donc *diurna* ; la phalange, *heliconia* ; le genre, *papilio*, et l'espèce *Innocentia*, une espèce à moi et que jamais personne ne pourra me ravir... Aujourd'hui même, je vais écrire à la Société entomologique de Magdebourg afin de lui faire part de cet événement. *Mein Gott !* que je suis heureux ! Seulement, d'ici à deux ou trois jours je serai obligé de vous faire mes adieux.

— Vraiment ? fit Pereira.

— Oui. Après cette découverte, je me déclare satisfait. Je vais reprendre ma route vers Camapuan ; de là j'irai à Miranda et peut-être jusqu'à Nioac ; je ferai l'ascension du Coxim, puis je m'embarquerai sur le Taquary jusqu'à Cuyabá, où je suivrai, par terre, le cours du Pequiry.

— Et de là vous retournerez dans votre pays ?

— Sans doute, et d'ici à dix-huit mois j'espère pouvoir offrir ma collection complète à la Société entomologique.

— Sur ma parole, dit Pereira avec une intention que son hôte ne pouvait deviner, je voudrais être déjà à ce moment-là. D'ici à un an et demi combien de tours aura fait le monde !

— Il aura parcouru dix-huit signes du Zodiaque, répondit gravement Meyer.

— Oh ! oui, je voudrais voir poindre le jour de votre retour dans votre pays !

— Lorsque ce jour-là sera arrivé, reprit l'Allemand ému et sincère, je me souviendrai avec gratitude de l'hospitalité qui m'a été offerte dans les « sertôes » du Brésil, et je dirai bien haut que leurs habitants sont heureux, qu'ils ont de bonnes mœurs et qu'ils sont bienveillants.

— Vous pourrez ajouter, interrompit Pereira avec amertume, qu'ils veillent avec le plus grand soin sur l'honneur de leurs familles.

Meyer, obéissant avec docilité, répéta mot à mot :

—... et qu'ils veillent avec le plus grand soin sur l'honneur de leurs familles.

— Très bien, fit le planteur, — dites cela, et vous aurez dit une vérité.

Cependant les consultations demandées à Cyrino par des malades — venant de bien des lieues à la ronde — n'avaient pas discontinué, et la provision de sulfate de quinine qu'il avait apportée dans ses malles était épuisée, si nombreux étaient les cas de fièvre intermittente.

Il en était réduit maintenant à employer des remèdes incertains, tels que des plantes des bois ou des herbes sèches que lui avaient vendues des Boliviens qu'il avait rencontrés à Minas-Gerâes, venant de Santa-Cruz de la Sierra et voyageant à travers l'intérieur du Brésil dans le but aussi de soigner les malades.

Parfois, dans l'état de désolation morale où il était, Cyrino confondait une chose avec une autre, mais toujours ses ordonnances étaient accueillies

avec cette confiance sans borne qui est le plus puissant auxiliaire de la médecine.

Lui, qui aurait pu le guérir !

Meyer faisait ses préparatifs de départ, il allait bientôt le laisser seul avec Pereira et celui-ci finirait par découvrir son erreur.

Et pendant ce temps, son amour augmentait et le consumait à petit feu.

L'Allemand, depuis sa magnifique découverte, ne songeait plus qu'à reprendre sa route :

— Ah ! s'écriait-il, je voudrais être déjà rentré à Magdebourg... Quelle distance il y a d'ici là !... Le *papilio Innocentia* fera ma gloire.

— Sans aucun doute, observa Cyrino, mais vous devriez demeurer encore ici ; peut-être trouveriez-vous un autre papillon.

— Non, c'est impossible, ce serait trop de bonheur. Au reste, je n'aurais pas assez d'argent.

— Je puis vous en prêter.

— Grand merci, mais je ne saurais rester davantage.

Dès le lendemain soir, l'Allemand ordonna à José Pinho de charger le mulet.

Le domestique aussitôt se mit à protester.

— *Mochu*, fit-il, vous voulez donc recommencer à voyager la nuit ? A la fin, vous, moi, les bêtes, et

aussi vos papillons, nous tomberons dans quelque fondrière, et jamais nous ne reverrons, moi Rio-de-Janeiro, et vous votre pays. Je suis las de vous avertir inutilement.

Le naturaliste ne tint aucun compte de ses observations et au moment du départ il avait absolument le même aspect qu'à l'heure de son arrivée. C'était la même quantité d'objets en bandoulière, le même air placide et bon enfant avec lequel il était venu demander l'hospitalité à Pereira.

Celui-ci, en voyant Meyer à cheval, et prêt à le quitter pour toujours, était dans la joie, mais en même temps, il se sentait ému sans savoir pourquoi. Au fond de sa conscience, il comprenait combien ses soupçons avaient peut-être été injustes, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer et d'aimer ce Saxon d'humeur douce et inoffensive.

— Voici l'heure de vous faire mes adieux, fit Meyer.

Et il secoua avec force la main du planteur.

— Monsieur Pereira, continua-t-il, jamais nous ne nous reverrons plus, mais toute ma vie je garderai votre souvenir. Lorsque je serai de retour dans ma patrie, à des milliers et des milliers de lieues d'ici, je me rappellerai les jours heureux que j'ai passés auprès de vous.

— Oh ! monsieur Meyer, balbutia le planteur.

— Oui, ces jours ont été heureux, car ils se sont écoulés sans que je me sois aperçu de la marche du temps. Je garderai du Brésil des souvenirs enchantés, mais celui de votre maison sera de tous le plus fort et le plus vivace.

Il se tourna vers Cyrino :

— Maître, dit-il, j'ai inscrit sur mon carnet toutes les prescriptions que je vous ai entendu faire. Vous pouvez vous tromper parfois, mais vos intentions sont certainement excellentes et cela suffit pour vous excuser... Je...

Il n'acheva pas sa phrase, demeura quelques instants à regarder attentivement Cyrino et Pereira qui restaient silencieux, et sur son visage immobile une larme descendit lentement.

— Adieu ! fit-il précipitamment.

— Bon voyage, monsieur Meyer, bon voyage, dit Pereira.

— Adieu ! adieu ! répéta-t-il. Juca, marche devant et ne frappe pas trop le mulet.

Le maître et le domestique s'éloignèrent.

— Enfin, s'écria le planteur, cet homme dangereux est parti ! C'est un grand débarras ! Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais il n'avait pas de manières... Ah ! je me souviendrai toujours de ce monsieur Meyer ! il m'en a fait faire une cam-

pagne!... Le voici qui revient; aurait-il oublié une de ses malles?

L'Allemand, en effet, revenait au grand trot, avec l'air de quelqu'un ayant à dire quelque chose de très important.

— Eh! qu'y a-t-il? demanda Pereira; avez-vous laissé un de vos paquets? D'ici peu il va faire tout à fait nuit.

— Je n'ai rien laissé, monsieur Pereira, mais j'ai manqué à un devoir, je n'ai pas fait mes adieux à votre fille.

— Oh! répliqua vivement le planteur, cela n'est pas nécessaire; au reste, aujourd'hui elle est souffrante. Je lui ferai vos adieux de votre part, soyez tranquille.

— Soit, fit gravement Meyer; dites-lui bien qu'en tout, partout et toujours je suis et resterai son serviteur; son nom demeurera désormais à jamais inscrit dans les fastes de la science. J'ai pour elle la plus haute estime. C'est une jeune fille d'une beauté enchanteresse et elle serait fort admirée en Europe...

— Bien, bien, n'ayez aucune inquiétude; mais partez vite, voici la nuit qui approche.

— Oui, je pars; encore une fois adieu!

Il disparut.

Sur la route sablonneuse éclairée des derniers

rayons du soleil, son ombre devenait de plus en plus longue à mesure que l'astre radieux descendait davantage à l'horizon, et cette ombre se confondait avec celle du domestique et celle du mulet chargé de l'énorme collection entomologique.

Le départ de Meyer amena une grande modification dans la manière de vivre des habitants de la cabane.

Pereira recommença à passer les nuits dans ses appartements privés et y demeurait une grande partie de son temps. Les deux jeunes gens ne pouvaient plus se voir, et, en outre, l'attention du planteur, détournée maintenant des faits et gestes du Saxon, était prête à se tourner de nouveau vers Cyrino.

Il lui arrivait même souvent d'avouer qu'il avait traité Meyer avec injustice.

— Je regrette, disait-il, la manière dont j'ai agi avec lui. Peut-être, après tout, me suis-je trompé... Quand on lâche la bride à son imagination... Il me semble aujourd'hui que cet Allemand était bon et sincère. Il a vu l'enfant, il l'a trouvée

jolie, et s'il a débité un tas d'âneries, c'est probablement sans songer à mal. Parfois, ce ne sont pas les gens qui parlent le plus qui sont surtout à craindre et le danger arrive par le côté où on l'attendait le moins... Enfin, ce qui est fait, est fait.

Ce discours et plusieurs autres semblables donnèrent à réfléchir à Cyrino, et il comprit que d'un instant à l'autre sa position pouvait devenir insoutenable.

Il lui fallait avant tout revoir Innocencia. Les difficultés pour y parvenir étaient grandes; le seul moyen à tenter était celui d'une entrevue pendant la nuit, et jusqu'au lever du soleil il restait caché dans le verger d'orangers, les yeux attachés à la fenêtre de celle qu'il adorait.

Enfin, un matin, il aperçut son ombre; d'un bond il fut auprès d'elle :

— Prenez garde, murmura-t-elle, mon père peut s'éveiller.

— Peu importe, il peut tout découvrir; il m'est impossible de vivre de la sorte.

— S'il vous trouvait ici, il nous tuerait tous deux. Allez m'attendre derrière le verger sur le bord du ruisseau, j'irai vous y rejoindre.

Le jeune homme fit un signe d'acquiescement et s'éloigna.

A cette heure-là, la lune décroissante donnait

encore quelque clarté à la terre, mais déjà on pouvait pressentir la venue prochaine d'une autre lumière plus resplendissante qui devait répandre sur la nature endormie la vie et l'allégresse.

Dans les branches des orangers, s'agitaient les passereaux qui commençaient à ouvrir les yeux, et on entendait le gazouillement intime et doux des petits oiseaux qui vont bientôt reprendre leur essor.

Au loin un *sabia* matinal égrenait ses notes qui retentissaient harmonieusement dans le silence.

A l'orient, apparaissait une ligne vermeille, et dans les espaces des cieux les étoiles perdaient de leur éclat; tandis qu'au couchant descendait de plus en plus la lune environnée d'une pâle auréole dorée.

Innocencia arriva bientôt auprès du jeune homme tremblant : elle était vêtue d'une jupe de coton grossier, avait le corps et la tête enveloppés dans un grand manteau de la même étoffe et allait pieds nus, sans s'inquiéter des cailloux ni des ronces.

Cyrino courut à sa rencontre :

— Innocencia, s'écria-t-il, ne craignez rien, je vous respecterai comme une sainte.

— Je le crois, et c'est à cause de cela que je suis venue ; mais j'ai grande honte.

Elle prit la main de Cyrino et la porta à son visage :

— Voyez, fit-elle, j'ai la figure en feu. Ah ! pourquoi avez-vous pensé à moi ? Autrefois j'étais tranquille, et maintenant, si vous ne m'aimiez plus, je mourrais !

— Si c'est de cela que dépend la vie, tu vivras une éternité.

— Est-ce bien vrai ?

— Je le jure ! Il serait plus facile d'éteindre les étoiles que de mettre un terme à mon amour.

— Et Manecão ? fit-elle avec terreur.

— Oh ! cet homme ! toujours cet homme maudit !

— Il faudra que je l'accepte pour mari.

— Cela jamais ! Dis-moi, Innocencia, si nous prenions la fuite ? Demain, si tu veux, à la même heure ou plus tôt, j'amènerai ici deux bons chevaux ; nous partirons pour Sainte-Anne, puis pour Uberaba, où nous trouverons un prêtre qui nous bénira. Réponds, veux-tu ?

— Et vous m'estimeriez pendant toute votre vie ?

— Oui, toujours ! Au nom du ciel, consens à mon projet et nous sommes sauvés.

— Et mon père, Cyrino ? Que deviendrait-il ? Il me maudirait et je serais perdue. Ne me tentez

pas... je ne veux pas fuir. Plutôt vivre au milieu de toutes les souffrances!... J'agis déjà bien mal maintenant. Ah! vous êtes un homme de la ville, et il vous en coûterait peu de tromper une pauvre fille comme moi...

— Soit, puisque vous refusez, n'en parlons plus; ma seule volonté sera la vôtre. Que faire? Si je cherchais encore à m'expliquer avec votre père?

— Dieu vous en garde! J'ai compris, après y avoir réfléchi, que ce serait le pire des partis à prendre. Vous ne savez pas ce que c'est que la parole d'un homme comme lui... Le fer peut se rompre, sa parole jamais... Manecão sera son gendre.

— Qui sait? Je le supplierais avec tant d'ardeur et d'humilité!

— Tout serait inutile.

— Mais alors, encore une fois, que faire? Pourquoi le ciel est-il aussi inexorable pour nous?

Et, cachant sa tête dans ses mains, il éclata en sanglots, tandis que la jeune fille laissait tomber sa tête sur son épaule et pleurait aussi.

Ils se désolaient comme deux enfants, et en réalité ils n'étaient pas autre chose.

Elle fut la première à rompre le silence.

— Ah! fit-elle, si mon parrain voulait!...

— Votre parrain?

— Il demeure de l'autre côté du Paranahyba, sur le territoire de Minas Gerâes.

— Est-ce loin ?

— Un peu. Connaissez-vous Pauda ?

— Oui, c'est à seize lieues du fleuve.

— C'est par là que mon parrain habite, à la gauche de Pauda, sur des terrains concédés par le gouvernement.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Antonio Cesario... Papa est son obligé et il fait tout ce qu'il veut. S'il disait un mot, nous serions débarrassés de Manecão.

— Oh ! s'écria le jeune homme en reprenant soudain confiance, alors nous serons sauvés. Je vais monter à cheval et irai là-bas. D'ici à la ville il y a sept lieues, puis jusqu'au pays de Cesario dix-sept. C'est une promenade. Je lui raconterai tout, je me jetterai à ses pieds, et...

— Seulement, interrompit-elle, ne lui dites pas que nous sommes d'accord tous deux et ne lui parlez pas de nos entrevues ; tout serait perdu. Inventez une histoire... dites que vous êtes riche. Ne lui laissez jamais soupçonner que c'est moi qui ai eu l'idée qu'il fallait aller frapper à sa porte. Prenez garde, il est méfiant.

— Oui, reprit Cyrino enthousiasmé, nous sommes sauvés ! Je vois déjà comment les choses vont

se passer. Après être resté un jour ou deux chez lui, je lui dirai tout. Il écrira une lettre à votre père, et si Manecão n'est pas immédiatement écarté, nous aurons du moins gagné du temps. Je voudrais être déjà parti : deux jours pour aller, deux jours pour revenir, deux ou trois de séjour. D'ici à un peu plus d'une semaine, je serai revenu apportant le bonheur ou le désespoir. Mais non, j'ai confiance en Notre-Dame de l'Abbaye, elle m'aidera, et nous pourrons accomplir tous deux le vœu que je lui ai fait.

— Un vœu ?

— Oui, j'ai promis que nous irions à pied jusqu'à la ville afin de placer deux cierges bénits sur son autel.

— Moi aussi, je le jure ! s'écria la jeune fille avec ardeur.

— Oh ! ma sainte du paradis, dit Cyrino à son tour en la serrant contre sa poitrine, est-il possible que tu m'aimes autant !

Pendant qu'ils restaient ainsi embrassés, l'aurore venait à travers le firmament éclairci et les oiseaux commençaient à chanter, tandis que la rosée attachait ses milliers de diamants aux feuilles des plantes et des arbres.

Au loin, sur la rive de quelque ruisseau, les *aracuans* élevaient leur cri bizarre et les *macauans*

lançaient dans les airs les notes prolongées de leur gorge rauque.

— Le jour approche, fit Innocencia en se dégageant.

— Déjà !

— Et moi qui ai à revenir à la maison !... Je m'en vais vite.

— Je partirai aujourd'hui même, dit-il, et je serai de retour la semaine prochaine.

— Allez ! et souvenez-vous que ma vie ou ma mort sont entre les mains de mon parrain.

— Ma vie ou ma mort à moi aussi, murmura-t-il.

— Laissez-moi, j'ai peur... Par bonheur, personne ne m'a vue !

En ce moment, et comme pour répondre, un sifflement partit du fond du verger ; c'était le même que celui qui les avait tant effrayés pendant la nuit de leur première entrevue.

Innocencia faillit tomber à terre :

— Mon Dieu, balbutia-t-elle, c'est un présage ! Il y a là-bas quelqu'un.

Un éclat de rire bizarre vint glacer le sang dans les veines des deux infortunés.

La jeune fille s'appuya sur Cyrino.

— C'est une âme de l'autre monde, murmura-t-elle en faisant le signe de la croix.

Le jeune homme, qui avait conservé quelque sang-froid, invoqua saint Michel et fit également le signe de la croix en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, puis il prit Innocencia dans ses bras, traversa rapidement le verger et alla la déposer auprès de la porte de la maison.

Cette porte était ouverte ; c'était peut-être le vent qui l'avait entre-bâillée.

La jeune fille, presque évanouie, rassembla ses forces, entra et poussa le verrou intérieur.

Cyrino retourna aussitôt dans le verger et, comme il l'avait déjà fait une fois, se mit à le parcourir en tous sens ; il voulait savoir s'il était le jouet d'un être humain ou d'un fantôme.

Au moment où il passait près d'un oranger plus touffu que les autres, il vit soudain tomber à ses pieds une masse informe au milieu d'un amas de branches cassées.

Cette masse avait laissé échapper un cri d'angoisse.

— Je t'exorcise au nom du Tout-Puissant ! fit-il.

Rapide comme une vision, une petite créature affreuse passa entre ses jambes et disparut dans le fourré.

Cyrino était immobile, avec les cheveux hérissés,

les yeux fixes, les bras raidis, les lèvres sèches et les jambes paralysées.

Il était terrassé par l'effroi du surnaturel.

Le bruit d'une voix à une certaine distance le rappela à lui.

C'était Pereira qui, du haut de la plate-forme, criait à un de ses domestiques :

— Fais feu, José. Si c'est un revenant ou un loup-garou, la balle ne lui fera pas de mal, et si c'est un être vivant, tant mieux !

Un coup de fusil retentit, et une balle sifflant aux oreilles du jeune homme alla s'enfoncer près de lui dans un tronc d'arbre.

Sans attendre davantage, il fit le tour de la maison, et presque aussitôt Pereira apparut.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Cyrino en s'efforçant de composer son visage.

— Je ne sais pas. On a entendu sous les orangers des cris qui semblaient sortir de l'enfer. Nocencia a failli mourir de frayeur. C'est peut-être l'âme d'un damné qui rôde autour de l'habitation. Que sainte Anne veuille que ce ne soit pas là un signe de malheur !

— Moi, j'ai dormi de tout mon cœur, et c'est le coup de fusil qui m'a réveillé.

— Il est trop tard maintenant pour faire un autre somme ; voici le jour.

En effet, le soleil tout grand se levait, éveillant par l'éclat de ses rayons ceux qui pendant cette nuit avaient pu reposer dans la maison du planteur.

XXIV

Quelques jours plus tard, Cyrino monta à cheval et prit congé de Pereira pour environ une semaine; il lui donna pour raison de son départ subit la nécessité où il était d'aller voir quelques malades habitant assez loin et aussi de renouveler sa provision de remèdes, soit à la ville, soit dans certains champs de la province de Minas Gerâes.

— D'ici peu, je serai de retour, fit-il.

Il partit.

La route qui va de l'habitation de Pereira à la demeure d'Albino Lata est ombragée et si agréable, que ces trois premières lieues furent pour lui une promenade.

Mais, plus loin, commencent des landes monotones et dénudées, et jusqu'à Sainte-Anne, surtout aux heures chaudes du jour, le voyage est des plus pénibles durant quatre lieues.

Cyrino, sous ce soleil ardent, se laissa vite aller à un découragement complet. Autant l'espérance de réussir dans ses projets l'avait bercé tant qu'il avait cheminé sous les arbres, autant maintenant il était abattu, et il laissait sa monture lassée marcher sans nulle hâte.

— Que vais-je faire, se demandait-il, et comment pourrai-je entamer la conversation? Ah! maudite soit l'heure où j'ai vu cette jeune fille pour la première fois. Je suivais paisiblement ma route, et ses yeux m'ont conduit à ma perte!

Bientôt, il se repentit :

— Innocencia, mon ange adoré, s'écria-t-il, pardonne-moi! Ce que je maudis c'est l'heure de ma félicité. Moi qui suis un homme, je pourrais fuir, t'abandonner; mais toi... Ah! je suis le seul coupable!

C'est au milieu de ces douloureuses pensées qu'il atteignit Sainte-Anne de Parahyba.

Après avoir traversé un ruisseau limpide et gravi une rampe escarpée bordée de cabanes des deux côtés, on arrive à la rue principale de la bourgade, dont le monument le plus remarquable est une vaste maison avec un premier étage et de style ancien.

C'est là que demeure le major Martinho de Mello Taques.

Son magasin, au rez-de-chaussée, est le lieu de rendez-vous de la meilleure société de l'endroit ; on y vient pour l'entendre dissertar sur la politique, raconter les guerres auxquelles il a pris part et expliquer les splendeurs de la vie à Rio-de-Janeiro où il a séjourné quelque trente années auparavant.

De temps à autre, dans cette rue silencieuse et mélancolique d'une localité en complète décadence, apparaît un troupeau de bêtes de somme soulevant des nuages de poussière qui attire aux fenêtres des femmes au visage amaigri, ou sur le seuil des portes des enfants pâles et au corps boursoufflé, malades à cause de leur habitude de manger de la terre ou atteints des fièvres dangereuses qui règnent sur les bords du Paranahyba.

Puis, le dimanche, à l'heure de la messe, on rencontre aussi des vieilles femmes enveloppées dans leur mantille et d'autres personnes plus jeunes, revêtues d'un manteau descendant jusqu'aux pieds, les cheveux maintenus par un peigne très haut, à la mode des temps dont la mémoire sera bientôt tout à fait effacée.

Cyrino traversa le bourg et, en passant devant la maison du major Taques, il fit un salut de la main, sans s'arrêter.

Celui-ci, suivant son habitude, était assis à son

comptoir et racontait à une compagnie distinguée, non seulement ses propres prouesses, mais aussi les exploits des anciens « sertanejos », dont il connaissait l'histoire sur le bout du doigt.

— Tiens, dit quelqu'un, voici le docteur qui passe.

Le major courut à la porte :

— Hé ! maître Cyrino, fit-il, vous voilà de nouveau ?

— Je ne fais que passer, répondit le jeune homme, mais je reviendrai probablement dans une huitaine de jours.

Tous les gens qui se trouvaient dans la boutique étaient sortis et environnaient déjà le cheval du nouvel arrivant.

La curiosité générale était éveillée et, bon gré, mal gré, il fallait la satisfaire.

— Chacun a ses affaires, observa le major ; mais, sans indiscretion, que signifie ce retour seulement probable et non pas certain ?

— Il devrait être maintenant bien loin, remarqua l'un des assistants ; il y a près de deux mois qu'il a quitté notre ville.

— Pardon, interrompit le vicaire, il n'y a pas deux mois ; il y a eu seulement, aujourd'hui, à huit heures du matin, un mois et vingt-deux jours.

— En tous les cas, reprit le major, le docteur

aurait eu un temps suffisant pour aller jusqu'à Miranda.

— Sans doute, si je voyageais librement, répliqua Cyrino ; mais j'ai des bagages et j'exerce mon métier en route.

— C'est vrai, dit le collecteur des impôts, homme grand et mince coiffé d'un haut chapeau en forme d'entonnoir, c'est vrai, ces messieurs n'ont pas songé à cela ; ce qu'ils désirent par-dessus tout, c'est de pouvoir bavarder.

— Serait-ce pour moi que vous dites cela ? interrogea le vicaire avec un air de défi.

— Oh ! l'abbé ! je parle en général, je ne me permettrai pas...

— Enfin, docteur, reprit le major, où vous êtes-vous réfugié pendant ce temps-là ?... Dans quelque grande propriété ?

L'interrogatoire promettait d'aller loin.

— Je suis allé près du Sucuriú, répondit Cyrino troublé.

— C'est assez loin, fit le vicaire, et même...

— L'abbé, interrompit le collecteur qui semblait nourrir quelque rancune contre l'estimable ecclésiastique, ce jeune homme n'a pas prétendu que ce fût tout près d'ici.

— Alors, poursuivit le major, vous êtes allé dans les environs du Sucuriú, docteur ?

— Oui ; là j'ai rencontré quelqu'un qui, depuis un certain temps, me devait de l'argent.

— De l'argent ! demanda le vicaire. Et quel était votre débiteur ?

— Au fait, qui cela pourrait-il être ? firent plusieurs voix.

Le major intervint avec autorité :

— Laissez donc le docteur s'expliquer, s'écria-t-il, vous faites un bruit !...

— C'est un muletier, balbutia le jeune homme ; il m'avait fait une délégation sur un de ses parents, et moi-même aussi j'ai à faire un paiement à une autre personne.

— Alors, observa le major, il s'agissait de deux affaires différentes à la fois ?

— Evidemment, firent quelques assistants.

Cyrino jugea utile de couper court à toutes ces explications.

— Très prochainement, déclara-t-il, je reviendrai. Je vais du côté de la rivière et...

— Allez-vous jusqu'à Melancias ? demanda le collecteur.

— Peut-être plus loin.

Et changeant de tactique, il dit au major :

— A mon retour, j'aurai à vous acheter différentes marchandises.

— Ah ! je devine, s'écria le vicaire, le docteur va se marier !

— Alors, firent plusieurs, il est bien inutile d'être aussi mystérieux. Personne n'a l'intention de lui dérober sa fiancée.

— D'autant plus, reprit l'abbé, que les choses devront nécessairement passer par mes mains.

L'inquiétude soudaine que Cyrino laissa paraître donna lieu à quantité de réflexions.

— Mes félicitations ! disait l'un.

— Quelle est donc cette bienheureuse fille du « sertão » ? demandait l'autre.

— Mais, messieurs, chercha à assurer le jeune homme, il n'y a rien qui...

— Si vous voulez un conseil, interrompit le vicaire, cherchez à activer les choses afin que d'une seule pierre je puisse faire deux coups, et vous marier en même temps que Manecão Doca.

— C'est vrai, fit quelqu'un.

— Mais où est-il donc passé ?

— Tout à l'heure il était là...

— Qui ? Manecão ?

— Oui.

— Ah ! le voici qui revient.

En effet, à ce moment apparut au bout de la rue un homme monté sur un cheval fougueux, qu'il maintenait d'une main sûre.

C'était le type du chef de muletiers.

Il avait les cheveux longs et ébouriffés, l'air sauvage et altier, et avec son teint basané et son aspect vigoureux il méritait d'attirer l'attention.

Ses jambes étaient prises dans des espèces de grandes guêtres en cuir de cerf armées d'éperons chiliens, un foulard rouge était attaché à son cou, des pistolets étaient enfoncés dans les fontes de sa selle, et il tenait dans la main un de ces gros fouets à manche d'os dont se servent les conducteurs de bestiaux à travers le « sertão ».

— Notre Seigneur soit avec vous ! fit cet homme en arrivant et en touchant à peine du doigt le bord de son chapeau.

— Bonjour, maître Manecão, répondit le major au nom de tous, bonjour ou plutôt bonsoir. Nous savons que bientôt vous allez être prisonnier.

— Certainement, murmura le vicaire, il va aller trouver sa petite perruche.

Le muletier sourit avec mélancolie :

— Monsieur le vicaire, fit-il, je ne suis pas homme à me laisser enjôler par les femmes, mais, enfin, un jour ou l'autre il faut payer son tribut... la vie est un voyage.

Cyrino et Manecão se trouvaient au milieu du cercle des curieux.

Ils se regardaient mutuellement, l'un avec in-

différence et hauteur, l'autre effrayé et accablé de douleur.

— N'est-ce pas le médecin ? demanda Manecão au collecteur en se penchant sur sa selle. La maîtresse de l'auberge m'a dit qu'il venait d'arriver... Il n'a pas l'air à son aise.

— C'est possible, répliqua l'autre, mais c'est un grand savant et il a opéré dans nos pays une quantité de guérisons merveilleuses.

Cyrino, en voyant qu'on parlait de lui, fit un salut aimable.

— Je vous souhaite le bonsoir, dit l'autre d'un ton dur.

Puis, après avoir regardé le soleil, il reprit :

— Lorsqu'un homme s'amuse à babiller comme une femme, il perd son temps. Voici le soleil qui descend et j'ai encore beaucoup de chemin à faire aujourd'hui. Adieu, les amis ! Au revoir, monsieur le major ! Monsieur le vicaire, avant peu nous nous reverrons...

Il éperonna son cheval, le cercle s'ouvrit et il s'éloigna rapidement.

A son tour, Cyrino serra la main du major et continua sa route vers le Parahyba, sur les bords duquel il avait l'intention de passer la nuit.

Il était à peine à quelque distance, que les commentaires abondèrent sur son compte.

— Avez-vous remarqué, demanda le vicaire au major, comme le docteur a changé?

— Mais il n'a pas changé du tout, riposta le collecteur.

Maître Taques, major et juge de paix, prit un air de profonde méditation :

— Messieurs, fit-il au bout d'un instant en levant son doigt d'un air solennel, messieurs, je vous le déclare, il y a anguille sous roche!

Pendant cette soirée et durant les jours qui suivirent, la ville entière répéta ces remarquables paroles :

— Le major l'a déclaré, il y a anguille sous roche!

Cyrino franchit en un peu plus d'une heure la distance qui le séparait du Parahyba, la rivière immense aux eaux rapides et claires dans lesquelles se reflètent, comme en un miroir, ses hautes rives bordées de forêts inextricables au sol bourbeux d'où sortent, au temps des chaleurs, les dangereux miasmes qui engendrent la fièvre intermittente.

Le crépuscule était venu, et des bandes de *quero-queros*, saluant de leurs cris les derniers rayons du soleil, réveillaient une fois encore les échos prêts à s'endormir, tandis que des canards sauvages volaient pesamment, et des colombes, par centaines, traversaient les airs par-dessus les eaux afin de regagner leur asile accoutumé.

Peu à peu la lumière fut envahie par l'ombre et la rivière prit la couleur d'une lame d'argent unie.

— Enfin, je connais Manecão, fit Cyrino, c'est à cet homme-là qu'on voudrait livrer Innocencia ! Quel monstre, comme il paraît fort ! Quel air sombre et méfiant ! Mon Dieu ! et vous aussi Notre-Dame de l'Abbaye, donnez-moi du courage, secourez-moi !

Et devant cette nature immense et impassible à ses tourments, il se jeta à genoux et récita toutes les prières que sa mère lui avait apprises lorsqu'il était un petit enfant.

La rivière coulait tranquille, au loin une once hurlait, et parfois quelque oiseau de nuit jetait un cri lugubre.

.

Le lendemain à l'aube, le jeune homme traversa le Parahyba et entra dans la province de Minas Gerâes.

Ce fut avec une impatience sans cesse croissante qu'il franchit les seize lieues qui le séparaient du site connu sous le nom de Pauda.

Son cœur était accablé ; lorsqu'il apercevait un palmier bority, il se souvenait que plusieurs de ces arbres mélancoliques poussaient le long du ruisseau, près de l'habitation d'Innocencia, et sa pensée s'envolait là-bas.

— Et dire cependant, s'écriait-il souvent, que

toute la nature est si gaie alors que je suis si désolé! les oiseaux volent légèrement, les fleurs sont belles, les eaux sont limpides. Que je souffre! Qu'est-ce donc que l'amour? Est-ce que je pourrais jamais oublier Innocencia? Non; cette enfant, c'est mon sang, c'est mon âme, me l'arracher, serait m'ôter la vie! Ah! vienne la mort, et qu'Innocencia vive afin de me pleurer et de dire combien un homme a su l'aimer!...

Puis il appelait de toutes ses forces :

— Innocencia! Innocencia!

Et les échos dociles répétaient ce nom adoré comme ils répétaient le hurlement de l'once, la note plaintive du *sabia* et le bruit strident et martelé de l'*araponga*.

Enfin, il arriva à l'habitation d'Antonio Cesario qui l'accueillit à bras ouverts.

Que se passait-il pendant ce temps-là chez Pereira?

Que devenait Innocencia en présence de ceux qui voulaient l'obliger à un mariage déplorable?

Au bout de quelques heures Manecão, qui n'avait pas épargné sa monture, s'arrêtait devant la maison de son futur beau-père.

Son cœur battait d'impatience et la pensée de la charmante fiancée qui l'attendait le pénétrait d'une émotion pour lui toute nouvelle. Souvent même, son visage, dépouillant l'air sombre qui lui était habituel, s'illuminait d'un sourire.

Pereira le reçut avec une explosion d'allégresse :

— Ah ! enfin te voici, s'écria-t-il, sois le bienvenu ! Je voudrais pouvoir tirer un feu d'artifice en l'honneur de ton arrivée ! Comme tu as tardé ! On aurait dit que tu avais oublié le chemin de la maison... Nocencia va danser de joie !

Pendant ce discours, le « sertanejo » avait mis

pied à terre, et, le chapeau à la main, il vint lui demander sa bénédiction.

— Que Dieu te protège ! fit Pereira en l'embrasant avec transport. Tu ne voulais donc pas arriver ?

— Comment va la petite ? interrogea Manecão.

— Très bien, à présent... elle a eu la fièvre intermittente, mais elle est déjà tout à fait rétablie.

— Se souvient-elle de moi ?

— Si elle se souvient de toi ? de toi un homme qui ensorcelle tout le monde ! Moi, d'abord, je n'ai fait que penser à toi. Quand arrivera donc ce bel oiseau ? me demandais-je continuellement, et je ne quittais pas la grande route des yeux. Pour une femme, tu le comprends, l'impatience a dû être encore bien plus grande ; c'étaient des regrets à n'en pas finir... mais, il faut prendre soin de ta monture ; Nocencia est allée au ruisseau, elle ne tardera pas à revenir.

Manecão enleva les harnais de son cheval, le bouchonna lentement afin de l'empêcher de prendre froid, lui mit son manteau sur le dos, puis il entra dans la maison, tandis que ses longs éperons qui résonnaient à chaque pas l'obligeaient à marcher presque sur la pointe des pieds.

Le planteur était si satisfait qu'il ne pouvait tenir en place :

— Tout est-il préparé? demanda-t-il avec empressement.

— Oui; la copie des papiers est déjà faite. Il m'a fallu aller jusqu'à Uberaba, c'est ce qui m'a mis en retard. Lorsque vous le voudrez, nous partirons pour l'église de Sainte-Anne. Demain, les chevaux que j'ai achetés arriveront ici, le vicaire est averti, il n'y a plus qu'à fixer le jour.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Certainement.

— Alors, si cela te convient, d'ici à deux dimanches...

— Soit! Vous savez, lorsqu'il s'agit de mariage, ce qui coûte le plus c'est de prendre une résolution, mais ensuite, il faut aller vite. La jeune fille est-elle prête?

— Je n'en sais rien... elle doit l'être. Elle est toujours en train de coudre. Je tiens à ce que le jour soit fixé, parce que j'aurai des invités, et qu'il y a des provisions et des préparatifs à faire. Lorsqu'on marie sa fille unique, on doit agir généreusement sans rien épargner. Tout le monde est déjà prévenu, il n'y a qu'à donner le signal. J'ai commandé à maître Tabuco, de Sainte-Anne, des pétards, des bombes et des fusées; tu sais, ces grandes fusées qui pleurent tout à fait là-haut?... Je veux que dix jours avant la fête, la commère de Ricardo vienne

s'installer chez nous afin de préparer des massépains, des biscuits, des gâteaux et autres petites machines semblables. Tous les matins on mangera du chocolat... Ah! on en parlera longtemps de cette noce!... le soir on dansera, il y aura des sérénades, nous tâcherons même d'arranger un concours de poésie (1).

— Mais où est donc votre fille?

Pereira se mit à rire.

— Malandrin! tu ne penses pas à autre chose!... Moi aussi autrefois j'ai été de même... chacun a son temps, c'est la règle fixée par le bon Dieu.

Il sortit sur le terre-plein et appela :

— Nocencia! Nocencia!

Personne ne répondit.

— La pauvre petite! fit-il, elle va bondir comme une jeune biche. Puisqu'elle ne vient pas, allons jusqu'à ma chambre; tu es de la maison.

Et disant cela, il frappa amicalement sur l'épaule de Manecão et le fit entrer dans ses appartements particuliers.

(1) Au Brésil et en Portugal, les habitants ont l'habitude, dans les jours de fête, de se livrer entre eux à des concours de poésie improvisée dont le plus souvent l'amour est le thème.

Au Brésil ce genre de combat pacifique s'appelle *cururú*.

Expliquer l'impression d'Innocencia lorsqu'elle se trouva face à face avec Manecão, serait impossible.

L'effroi et la crainte se peignirent si violemment sur son visage que l'effet en fut immédiat, non seulement sur son fiancé, mais encore sur son père.

— Qu'as-tu donc? demanda Pereira.

— Je crois que je fais peur à mademoiselle, murmura Manecão.

La jeune fille tremblait de tout son corps.

Le planteur approcha et lui prit le bras.

— Mais elle n'a pas de fièvre! fit-il. L'enfant, qu'est-ce que cela signifie?

Puis, en souriant à moitié, il se retourna vers Manecão.

— Je comprends, reprit-il, en vous voyant elle

a été tout intimidée. Allons, Nocencia, il ne faut pas avoir peur de la sorte.

— Je désirerais rentrer dans ma chambre, dit-elle faiblement.

Et en s'appuyant à la muraille elle se dirigea d'un pas chancelant vers l'intérieur.

Le muletier était sombre.

Appuyé contre une table, il avait suivi des yeux celle qu'il regardait déjà comme sienne.

Pereira stupéfait alla s'asseoir en face de lui.

— Ah! s'écria-t-il, personne ne peut compter sur les femmes!

L'autre se taisait.

— Votre fille, demanda-t-il après un long silence et en parlant avec lenteur, a-t-elle vu quelqu'un?

Le planteur pâlit :

— Non, balbutia-t-il, du moins elle a vu... tous les jours au reste elle aperçoit des gens. Pourquoi cette question?

— Pour rien...

— Expliquez-vous, car réellement la tête me tourne. C'est une affaire très sérieuse. Je vous ai donné ma parole d'honneur que ma fille serait votre femme, on le sait déjà à la ville, et... et je n'aime pas les histoires.

Manecão se leva subitement.

— Il ne faut pas trop se hâter, déclara-t-il,

toute ma vie j'ai suivi cette maxime et m'en suis bien trouvé. Je vais voir ce que devient mon cheval et dans quelques minutes je serai de retour.

Il sortit et laissa Pereira livré aux suppositions les plus contraires.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'ils abordassent de nouveau le sujet qui leur tenait le plus au cœur. Tous deux en apparence étaient calmes, ils vivaient en commun, allaient aux plantations, prenaient leurs repas ensemble, chassaient et se séparaient seulement pendant la nuit, Pereira se retirant dans son logis de famille et Manecão demeurant dans la salle des hôtes.

Innocencia était invisible.

Elle sortait à peine de sa chambre sous le prétexte qu'elle avait repris un accès de fièvre : mais c'était son âme et non son corps qui était malade ; elle souffrait mort et passion, et surtout pendant la nuit, elle versait des larmes amères.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, que vais-je devenir ? Notre-Dame du Guide, venez à mon aide ! Sainte Anne, sainte dame, mère de la Vierge qui n'a jamais péché, allez aux pieds de Dieu, demandez-lui qu'il ait pitié, qu'il me délivre de la torture affreuse qui est au dedans de moi, et si c'est un crime d'aimer Cyrino envoyez-moi la mort !

Parfois elle avait des velléités de résistance.

— J'irai là-bas, s'écriait-elle, on me traînera à l'église et devant le prêtre je dirai : « Non ! non ! non ! » Ah ! ils me tueront ! qu'importe ! je ne veux pas !

Puis l'image de celui qu'elle aimait se représentait à elle, et elle était abîmée de désespoir.

— Qu'est-ce donc que cet homme, bonté suprême ? Il m'a jeté un sort ! Cyrino, Cyrino, viens, emporte-moi ! viens !...

Et elle tombait épuisée sur son lit.

Un jour, son père entra et la trouva qui éclatait en sanglots.

Il avait l'air calme et décidé :

— Mon enfant, commença-t-il avec tendresse, qu'as-tu donc depuis quelques jours ?

Innocencia se pelotonna sur elle-même comme un oiseau qui sent qu'on va le saisir.

Son père l'attira doucement et la fit asseoir sur ses genoux.

— Allons ! qu'y a-t-il ? tu restes enfermée alors qu'à tout instant Manecão demande à te voir ! Ce n'est pas bien ; il est ton fiancé.

Elle sanglotait de plus en plus.

— Une femme, continua-t-il, ne doit pas se jeter à la tête des hommes, mais cependant, il ne faut pas s'effrayer de la sorte... Il est presque déjà ton mari...

Elle se dégagea, se leva et le regarda avec résolution.

— Papa, fit-elle, voulez-vous savoir pourquoi j'agis ainsi?

— Oui.

— C'est parce que moi... moi je ne dois pas...

— Tu ne dois pas ?

— Je ne dois pas faire ce mariage.

Pereira fut pris d'un vertige :

— Comment ? s'écria-t-il.

La jeune fille comprit que le moment de la lutte suprême était arrivé, et elle s'arma de tout son courage.

— Mon père, déclara-t-elle, ce mariage ne peut pas se conclure. Je vais tout vous dire, ne me veuillez pas de mal : J'ai fait un rêve, l'autre jour, à l'heure de la sieste, avant l'arrivée de cet homme ; j'ai vu ma mère descendant du ciel. Pauvre mère ! elle était toute blanche, mais elle était belle, elle avait un grand manteau bleu...

— Ta mère ? interrompit Pereira ému.

— Oui, ma mère !

— Mais tu ne l'as pas connue, elle est morte quand tu étais encore toute petite.

— Cela ne fait rien, j'ai deviné tout de suite que c'était ma mère, elle me regardait avec tant d'amour ! Elle m'a dit : « Que fait ton père ? » « Il est

aux champs, voulez-vous qu'il vienne ? » ai-je répondu avec crainte. « Non, cela n'est pas nécessaire, a-t-elle poursuivi, avertis-le que je suis venue jusqu'ici, parce que je ne veux pas que tu épouses Manecão qui te rendrait malheureuse. »

— Et ensuite ? interrogea Pereira en détournant les yeux d'un air sombre.

— Elle a ajouté : « Si cet homme devient ton mari, un immense malheur s'abattra sur cette maison ! » puis, elle a disparu.

Il la regarda attentivement. Un soupçon avait traversé son esprit.

— Quel est le signe, fit-il, que ta mère avait au visage.

La jeune fille pâlit subitement. Elle porta les mains à son visage et se mit à pleurer avec désespoir.

— Je ne sais pas, s'écria-t-elle, je ne sais pas... j'ai menti... je n'ai pas eu de vision. Oh ! mère, mère, pardonne-moi ! pardonne!!!

Et elle tomba à la renverse sur son lit et y demeura immobile avec les cheveux épars.

Pereira pendant plusieurs minutes resta à la contempler irrésolu.

Puis, il se pencha vers elle et dit d'un ton énergique.

— Nocencia, Manecão va revenir de la planta-

tion. Tu viendras dans la salle, et si tu ne lui fais pas un bon accueil, je te tuerai ! Tu entends : je te tuerai ! j'aime mieux te savoir morte que de voir mon nom déshonoré !

Et il sortit précipitamment.

— Puisqu'il le faut, dit Innocencia restée seule. je saurai mourir !

XXVIII

Dès que Cyrino fut installé chez son nouvel hôte, il s'efforça de gagner sa sympathie. Il soigna très attentivement un domestique malade, fit valoir l'amitié avec laquelle le traitait Pereira et donna incidemment des nouvelles d'Innocencia.

— Avez-vous vu l'enfant? demanda Antonio Cesario.

— Certainement; je l'ai guérie de la fièvre intermittente.

— Ah! c'est une belle fille!

— En effet; du moins il m'a semblé.

— Au reste, si j'en parle ainsi, c'est parce qu'elle va bientôt se marier.

— Je l'ai entendu dire.

— C'est la vérité. Le fiancé est venu me voir et a emporté mon consentement. C'est un homme qui a le cœur sur la main. Innocencia doit être satis-

faite, car les filles dans le « sertão » n'ont pas toutes autant de chance qu'elle. On a dans nos contrées la mauvaise habitude d'arranger des mariages à l'aveuglette ; parfois on embarrasse un beau garçon de quelque malheureuse malingre, ou encore on unit une belle fille à n'importe quel malotru ; une fois la parole donnée, tout est dit.

Cyrino s'empressa de profiter de l'occasion qui se présentait.

— Alors, fit-il, vous n'êtes pas partisan de mariages de ce genre-là ?

— Cela dépend, reprit Cesario avec réserve. C'est aux parents qu'il convient d'examiner les choses.

— Evidemment... Mais si votre filleule n'aimait pas Manecão ?

— Si elle ne l'aimait pas ?

— Oui.

— Eh ! qu'importe ? Une enfant comme elle ignore ce qui peut lui convenir, et personne n'a à la consulter. Ce que les femmes désirent, c'est se marier. N'avez-vous jamais entendu dire que si elles n'épousent pas le *carrapato*(1), c'est seulement parce qu'il est impossible de distinguer le sexe de cet insecte-là ?

Et Cesario se mit à rire aux éclats.

(1) La tique.

— Mais à quoi bon discuter là-dessus? reprit-il en redevenant sérieux, je ne m'y plais guère. Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas un peu d'humeur galante?

— Moi?

— Laissons ce sujet de côté. La femme est faite pour se tenir à son ouvrage et pour élever ses enfants dans la crainte de Dieu; il ne faut ni bavarder avec elle ni même converser sur ce qui la touche.

Cesario, on le voit, avait les mêmes théories que Pereira; c'était la même grossièreté méprisante pour le sexe faible et la même tendance à se méfier de quiconque prononçait un seul mot éveillant ses soupçons.

— Ma filleule, continua-t-il, doit rendre grâce au ciel. Elle a trouvé un mari qui la rendra heureuse et lui donnera une bonne douzaine d'enfants.

Cyrino frémissant garda le silence.

De tous côtés il se heurtait à d'indéracinables préjugés.

Ce soir-là même, il eut envie de monter à cheval et de retourner à Sainte-Anne, mais la pensée qu'Innocencia avait certainement déjà commencé avec son père une lutte terrible le retint.

Il résolut d'aborder résolument la situation.

Il lui resterait au moins la consolation, dans

cette partie perdue, de soulager son cœur par un coup d'audace.

— Maître Cesario, dit-il le lendemain, j'ai besoin d'avoir avec vous un entretien particulier.

— Avec moi ?

— Oui, maître.

— Je suis à vos ordres.

— Je voudrais sortir, car ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu de personne.

— Vous m'effrayez. Il s'agit donc d'un secret ?

— Oui.

— Soit, nous causerons dehors. Trouvez-vous à ma plantation à midi précis. — Attendez-moi près du *peroba* mort dont le tronc est couché à terre.

Bien avant l'heure fixée le jeune homme, dévoré par l'inquiétude, était à l'endroit du rendez-vous.

A midi juste, Antonio Cesario arriva.

Par mesure de précaution, il tenait à la main un fusil de chasse d'un calibre assez fort pour abattre d'un seul coup une bête fauve de grande taille.

— Me voici, docteur, dit-il en appuyant son arme contre le tronc d'arbre et en s'asseyant à côté de Cyrino, me voici, je suis prêt à vous écouter aussi longtemps que cela sera nécessaire.

— Pardonnez-moi le dérangement que je vous cause, balbutia le jeune homme ému, qui ne savait

par où commencer. Vous devez être étonné de voir que je vous ai demandé à vous parler dans un endroit solitaire.

— Sans doute, fit Cesario.

— D'ici à un instant, vous saurez tout, et si après que j'aurai parlé vous vous sentez offensé, je vous en prie encore, pardonnez-moi. Maître Cesario, si tout à coup vous aperceviez un homme tombé dans un courant rapide, et que vous pussiez le sauver, ne le feriez-vous pas ?

— Bien certainement, répondit le planteur. Alors même que je devrais risquer ma propre vie, je ne laisserais jamais aucun homme blanc ou noir, riche ou pauvre, connu ou inconnu, périr faute de secours.

— Eh bien ! s'écria Cyrino avec passion, je suis cet homme qui va mourir, je suis perdu et vous pouvez me sauver ! Ne croyez pas que je sois fou. Mon jugement est aussi sain que le vôtre, et je vous dis la vérité. Un mot vous expliquera tout : je meurs d'amour pour une femme et cette femme est votre filleule Innocencia.

Cesario se leva d'un bond, ses lèvres tremblaient, ses yeux s'injectèrent de sang et il dirigea sa main vers son fusil.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il en regardant fixement Cyrino.

Celui-ci avait deviné les sentiments qui l'agitaient ; il se leva aussi et s'approcha.

— Tuez-moi, s'écria-t-il, tuez-moi ! Vous me rendrez un service, car vous mettrez un terme à une existence de désespoir !

L'autre, qui regrettait son premier mouvement, répliqua d'un air dur :

— Je n'ai pas de raisons pour vous tuer, vous ne m'avez pas fait de mal.

— Non ! mais je vous le demande comme une grâce. Au nom de votre charité, au nom de votre bonté, si vous aimez vos enfants, si vous avez une mère au ciel, je vous en supplie à genoux, tuez-moi !

Et il se laissa tomber aux pieds de Cesario en cachant sa tête dans ses mains.

Le planteur le regarda longtemps avec surprise, puis sa physionomie prit un autre aspect.

Il s'inclina, frappa légèrement sur l'épaule du jeune homme et lui dit avec douceur :

— Quelle aventure, docteur ! Mais c'est de la folie ! Dites-moi tout. Je suis un homme du « sertão », mais je sais comprendre les choses et les gens.

Cyrino revint un peu à lui et se releva.

Il raconta son désespoir, la certitude où il était d'être aimé d'Innocencia et l'implacable résolution de son père.

— Ah ! les femmes !... les femmes !... murmurait par instants Cesario.

Lorsque le récit fut achevé, il regarda longuement le jeune homme, et il dit d'un ton sévère :

— Docteur, avouez-moi la vérité : vous n'avez, n'est-ce pas, jamais échangé un mot avec Innocencia et vous ne vous êtes jamais trouvé seul avec elle ?

— Si, je me suis trouvé seul avec elle, répondit-il avec crainte.

Un nuage de sang apparut de nouveau sur le visage de Cesario :

— Ah ! quelle malédiction !

— Mon Dieu ! balbutia Cyrino, que l'âme de ma mère aille en enfer si Innocencia n'est pas restée pure... si....

— Cela suffit, jeune homme ; qui jure de la sorte ne peut mentir. Moi aussi, dans mon temps, j'ai eu un amour malheureux et je sais ce que c'est que souffrir.

— Maître Cesario, sauvez-moi !

— Que faire ? Vous ne l'ignorez pas à présent, elle n'appartient plus même à son père. Elle appartient à la parole qu'il a donnée, et parole de « sertanejo » ne faillit jamais. Ne saviez-vous pas tout cela lorsque vous avez laissé l'amour envahir votre cœur en passant par vos yeux ? Je ne dis pas

cela pour elle, les femmes sont incapables de réfléchir... Ce qu'elles veulent, c'est de voir tous les hommes à leurs pieds. Pour un compliment, elles sacrifieraient tout, et parfois elles font rouler dans la boue l'honneur de leur famille.

— Innocencia n'est pas ainsi, protesta Cyrino.

— Alors, elle vaut mieux que toutes les autres.

— Oui, elle vaut mieux que tout ce qu'il y a au monde. Au-dessus d'elle il y a seulement Notre Dame !

Le planteur ne put s'empêcher de sourire :

— Ah ! s'écria-t-il, cet autre avait bien raison de le dire : « La passion d'amour est une folie qui réduit l'homme à la misère ! »

— Enfin, je vous...

— Enfin, quoi ? Ne vous ai-je pas rappelé quelque chose qui répond à tout ? Ma filleule appartient à Manecão, tout aussi bien que lui appartiendrait une cruche pour aller à la fontaine dont Pereira lui aurait fait présent ; revenir là-dessus est impossible.

Le jeune homme ne perdit pas courage.

Il s'exprima avec une véritable éloquence et fit surtout appel à la protection que l'on doit accorder à l'être que l'on a tenu sur les fonts baptismaux, à la petite créature païenne pour laquelle on s'est porté garant devant Dieu et qu'il faut chérir comme son propre enfant.

Ses paroles éveillèrent les sentiments de religion du planteur.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria-t-il. Je le comprends, vous voulez me gagner à votre cause. Mais après tout, qui m'assure que réellement Nocencia vous aime ?

— Votre cœur vous le dit tout bas. Puis, vous qui êtes un homme d'honneur, penseriez-vous que je sois venu ici pour mentir ?

Cesario murmura.

— Oui... j'admets... seulement...

— Ah ! vous sentez battre votre cœur pour la filleule que l'on va sacrifier, mais en même temps vous vous bouchez les oreilles, afin de ne point entendre, afin de ne pas tenir votre parole, cette parole que vous avez donnée à Dieu... Le jour où vous apprendrez qu'Innocencia est morte de douleur, ce jour-là, vous aurez des remords, car vous vous souviendrez que vous avez aidé à creuser sa tombe !

Le planteur était ébranlé.

— Quelles histoires me faites-vous là ! dit-il avec anxiété. J'étais à vivre tranquille dans mon coin sans nuire à personne, et il a fallu que vous veniez me jeter au milieu de tous ces ennuis ! Qui vous a donc envoyé ?

— C'est Innocencia. Moi, je ne connaissais seu-

lement pas votre existence. C'est elle, mon ange adoré, qui m'a dit : « Va trouver mon parrain, il est notre dernier espoir de salut ; s'il ne nous vient pas en aide, nous sommes perdus pour toujours. »

Ces paroles achevèrent de convaincre Cesario, et il se mit à réfléchir, tandis que Cyrino, haletant, l'observait.

— Je songerai à ce que vous venez de me dire, fit-il enfin d'un ton lent et grave.

— Oh ! maître Cesario !

— Je prendrai deux jours pour assembler mes pensées... Ce que j'ai dit une fois, je ne le dis pas deux... Au bout de ce temps, je monterai à cheval et irai chez Pereira. Quant à vous, dès demain de bonne heure vous partirez d'ici et vous irez m'attendre à Notre-Dame de Sainte-Anne.

— J'irai... Sauvez-moi !

— Maintenant, vous allez me faire un serment sur les cendres de votre mère...

— J'y suis prêt.

— Sur le salut de votre âme...

— Sur le salut de mon âme !

— Par la vie éternelle !

— Oui, par la vie éternelle !

— Jurez !

Cyrino mit ses deux doigts en croix, les baisa avec onction, baissa les yeux et pâlit.

— Vous avez juré, reprit le planteur, avant de savoir ce que j'allais vous demander : cela me donne une bonne opinion de vous. Je ferai tout pour vous aider, mais à une condition... Si vous acceptez, le serment conserve sa valeur, sinon, je le tiendrai pour non avenue. Vous resterez à m'attendre à Notre-Dame de Sainte-Anne. Si vous me voyez arriver d'ici à huit jours, nous nous rendrons ensemble à l'habitation de Pereira ; si je ne viens pas, c'est qu'alors j'aurai pris une décision contraire : cela voudra dire que jamais, plus jamais, vous ne devrez penser à revoir Innocencia et qu'il vous sera même interdit de prononcer son nom. Consentez-vous ?

— Oui, répondit le jeune homme avec exaltation, mais sachez une chose : si vous n'êtes pas de retour dans le délai fixé, vous pourrez distribuer aux pauvres tout ce que Cyrino possède et il vous faudra prier pour son âme, car elle aura quitté ce monde de douleurs !

Cesario secoua tristement la tête, puis il s'éloigna.

XXIX

Nous avons laissé Innocencia aussi abattue de corps que résolue d'esprit.

Elle pressentait l'assaut qu'elle allait avoir à soutenir et fortifiait son âme par la méditation continue de son infortune.

Elle était à genoux devant l'image de Notre Dame lorsque la voix de son père la fit se relever.

— Nocencia !

La malheureuse passa rapidement la main sur son visage pour effacer les traces de ses larmes, et d'un pas presque assuré elle entra dans la salle.

Pereira et Manecão étaient assis près de la table, et le nain Tico, étendu sur le seuil de la porte, se réchauffait aux rayons du soleil à demi obscurci par les nuages, en jouant ou en feignant de jouer avec quelques brins de paille.

— Me voici, papa, fit Innocencia d'une voix un peu tremblante.

— Manecão la regardait d'un air passionné.

Il crut devoir dire quelque chose.

— Vous êtes enfin sortie de votre nid, mademoiselle, commença-t-il, c'est pour moi un jour heureux.

Sans lui répondre, elle le fixa avec tant d'insistance qu'elle lui fit baisser les yeux.

— Elle a été souffrante, expliqua Pereira pour l'excuser.

Et se tournant vers sa fille, il lui dit :

— Assieds-toi près de nous ; Manecão désire te parler d'affaires importantes.

— Oh ! elle devine bien de quoi il s'agit, ajouta le maladroit muletier qui cherchait un prétexte pour plaisanter.

— Non, je ne devine pas, répliqua la jeune fille d'un ton incisif.

— Mademoiselle se moque, reprit Manecão, car elle n'a certainement pas oublié ce qui a été convenu entre son père et moi.

— Je ne me rappelle rien.

Il y eut quelques minutes de silence.

La colère allait s'accumulant dans le cœur de Pereira, et ses yeux irrités se portaient tantôt sur Manecão et tantôt sur sa fille.

— Moi, s'écria-t-il, je me souviens !

— Vraiment, dit le muletier en se levant et en s'approchant de la jeune fille, vous faites la prude bien à tort... Mon mariage...

— Votre mariage ? interrompit Innocencia en feignant la surprise.

— Oui.

— Avec qui ?

— Comment ! Mon mariage avec vous !

Pereira était blême.

Le nain suivait toute cette scène avec la plus vive attention, et ses petits yeux brillaient comme des diamants noirs, tandis que son corps rachitique frémissait d'impatience.

— J'aimerais mieux mourir que de vous épouser ! s'écria la jeune fille en se levant. Je ne veux pas ! jamais ! jamais !

Manecaô chancela.

— Elle est folle ! Elle est folle ! balbutia Pereira.

Puis, en s'appuyant à la table, il se dressa terrible :

— Alors, tu ne veux pas, demanda-t-il en même temps que ses mâchoires claquaient l'une contre l'autre.

— Non, non, non ! fit-elle avec désespoir, non, et je préfère...

Elle ne put achever.

Pereira l'avait saisie : il la força à se courber tout entière ; ensuite d'un coup violent il la renversa par terre et sa tête alla frapper contre la muraille.

L'infortunée tomba en poussant un sourd gémissement et resta étendue sur le sol, les mains croisées sur sa poitrine. Elle était d'une pâleur mortelle, et d'une blessure qu'elle avait au front le sang s'échappait goutte à goutte.

Pereira voulait s'élançer sur elle pour l'écraser sous ses pieds, mais il s'arrêta tout à coup, porta les mains à son visage et éclata en sanglots.

Manecão atterré n'avait pas fait un seul mouvement.

Un silence lugubre régna pendant quelque temps dans la salle.

Le nain s'était approché d'Innocencia, avait pris une de ses mains, l'avait fait asseoir et, tout en lui prodiguant les soins les plus tendres, il s'efforçait de lui faire comprendre par signes qu'il fallait se retirer.

La jeune fille put à grand'peine suivre ce conseil, et ce fut en se traînant et appuyée sur Tico qu'elle parvint à s'éloigner de ses persécuteurs.

Les deux hommes ne firent pas un mouvement pour la retenir. Ils restaient debout, muets et immobiles, accablés par la grandeur de cette disgrâce.

• Pereira s'écria enfin :

— Il faut que je dise ce que j'ai sur le cœur, sous peine d'étouffer. Qui est homme doit le faire voir. Manecão, Nocencia est perdue pour nous, parce qu'un misérable lui a jeté le mauvais sort.

— Quel est celui-là? demanda l'autre d'une voix sourde et menaçante.

— Maintenant, je comprends tout! C'est moi-même qui ai introduit le démon dans ma maison; ensuite, j'ai eu beau me hâter, il était trop tard.

— Mais, encore une fois, quel est celui-là?

— Un être maudit! un infâme, un étranger qui a passé ici et qui m'a volé le repos que Dieu m'avait donné!

Alors, il raconta rapidement les tentatives de l'Allemand Meyer, tentatives qu'il avait découvertes, mais qui malheureusement, du moins il le supposait, avaient produit leur effet damné.

— Ah! fit-il à voix basse, il a pensé qu'il n'y avait qu'à faire la cour aux femmes et à disparaître ensuite à travers la poussière du grand chemin! Demain même je vais me mettre à sa poursuite.

— Pourquoi faire?

— Que les grands corbeaux *urubus* te répondent!

— Pour le tuer?

— Oui.

— Ce ne sera pas vous, dit le muletier, qui en finirez avec lui.

— Pourquoi?

— Cela me regarde, moi. Si vous êtes le père, moi je suis le... fiancé. On s'est moqué de nous deux... l'Allemand demeurera étendu sur la terre!

— Soit, répliqua Perèira. Pars demain ou même aujourd'hui, ou même maintenant. Un chien enragé doit être tué sur-le-champ afin que la bave ne donne pas la rage. Va vite, et reviens m'annoncer que cet homme n'existe plus. Comme vieillard, comme père, je bénis la main qui va le tuer, et que son sang retombe sur mes cheveux blancs!

Quelqu'un avait écouté toute cette conversation. C'était le nain Tico.

Peu à peu, il s'était lentement approché.

Soudain, il alla résolument se placer entre Manecão et Pereira.

— Que viens-tu faire ici? lui demanda le plaignant avec rudesse.

Le petit être commença à expliquer, par des gestes expressifs, qu'il était au courant de tous les projets formés et qu'il partageait l'indignation et le désespoir du maître de la maison.

Puis, précipitant sa mimique et avec des cris inarticulés, il fit voir que Pereira se trompait.

Avec une grande justesse d'imitation, tantôt levant les bras pour représenter la taille, tantôt caractérisant les physionomies par le jeu de ses doigts, il représenta si exactement Meyer et Cyrino que le planteur les reconnut sans hésiter.

— Je sais, Tico, fit-il, je comprends ; tu veux parler du docteur et de cet autre...

Au moment où furent prononcés ces mots : *cet autre*, le nain fit un geste négatif et, montrant du doigt la chambre d'Innocencia, il expliqua qu'elle n'avait jamais eu rien de commun avec l'Allemand. Les deux hommes étaient stupéfaits.

— Alors, qui serait-ce ? balbutia Pereira. Cyrino ?... grand Dieu !

— Oui, oui, oui ! cria le nain en faisant un violent effort.

— Comment ! le docteur ! fit le planteur incrédule.

Tico développa avec beaucoup d'habileté et d'assurance les preuves de ce qu'il avançait.

Il gesticula comme un possédé, courut hors de la maison, indiqua les entrevues nocturnes, représenta toutes les allées et venues de Cyrino ; il montra la place dans le verger d'où il avait tout vu, et la branche d'oranger brisée par sa chute ; il répéta le cri qu'il avait jeté et rappela les coups de fusil qui avaient été tirés un certain matin. Tout

cela était expliqué avec tant d'exactitude que le doute disparut de l'esprit de Pereira.

Tout lui apparut évident et clair, et il était près de tomber à la renverse dans les transports de fureur qui l'agitaient.

— Infâme ! infâme ! murmurait-il. Oh ! je me vengerai !

Il se tourna vers Manecão.

— Laisse-le-moi, fit-il, il me le faut !

Le muletier secoua la tête.

— Non, répondit-il d'une voix rauque, il m'appartient ; s'il s'est joué de vous, il s'est joué de moi aussi.

— Alors, pars immédiatement, et lorsque tu seras de retour, dis seulement : notre honneur est vengé, et Innocencia sera à toi... si...

Il hésita :

— ... Si tu veux bien l'accepter, reprit-il humblement.

— C'est là un sujet que nous examinerons plus tard.

— Mon Dieu, s'écria le plaignant dans une explosion de désespoir, dans quel monde vivons-nous ! Un homme entre dans ma maison, il dort sous mon toit, il mange mon pain, il boit l'eau que j'apporte de la fontaine, cet homme arrive ici, et d'un asile de paix et de loyauté il fait un lieu de

désordre et de honte ! Oh ! non, je préférerais que le tonnerre m'écrasât, plutôt que de penser que ce misérable respire l'air qui m'entoure. Ah ! il a encore ici ses domestiques, je vais les chasser comme des chiens et des voleurs qu'ils sont !

— N'en faites rien, interrompit Manecão avec calme ; il faut que personne ne puisse se douter de ce qui va se passer. Feignez d'avoir reçu une lettre de lui dans laquelle il vous demande de faire partir ses domestiques pour l'habitation de Leal où ils devront l'attendre.

Pereira fit signe qu'il avait compris.

— Maintenant, à l'œuvre ! dit Manecão avec un accent sinistre.

— Tu dis bien : à l'œuvre ! Aie pitié de moi, je me sens perdu dans un étourdissement affreux. Montre que tu es déjà le maître de cette maison ; je m'abandonne à toi, et tant que tu n'auras pas vengé notre honneur je n'oserai pas relever la tête... Mon Dieu, quelle honte ! Si ce pays perdu ne suffit pas pour cacher mes misères, je m'enfuirai jusqu'aux contrées que la rivière de l'Apa arrose ; ah ! il me semble que je vais mourir !

— Allons, mon père, sachez être un homme. Regardez courageusement votre malheur qui est aussi le mien ; n'est-ce pas une consolation de penser que bientôt...

— Oui, c'en est une ; va!... Ah ! si je pouvais dormir jusqu'à ton retour... au moins j'oublierais!...

Il s'éloigna en chancelant.

Manecão alla immédiatement donner l'ordre aux domestiques de Cyrino de partir, et quelques instants plus tard ils prirent la direction du domaine de Leal.

Puis il monta lui-même aussi à cheval, et par un galop furieux, il arriva à Sainte-Anne de Parahyba à une heure avancée de la nuit.

Pendant deux jours, sans qu'il s'en doutât, Cyrino fut rigoureusement épié par Manecão.

Le muletier remarqua que son rival montait à cheval à une certaine heure et avançait jusqu'à un certain point de la route, comme s'il attendait quelqu'un. A l'aller il était impatient et inquiet ; au retour il était accablé par la mélancolie, et, replié sur lui-même, il paraissait livré à une profonde méditation.

Le malheureux jeune homme se rendait à la rencontre d'Antonio Cesario, mais celui-ci n'apparaissait pas.

Le terme qui lui avait été fixé était près d'expirer et bientôt devait sonner l'heure du sacrifice éternel.

La semaine allait finir !

Si le cercle des heures de cette journée s'ache-

vait sans que Cesario eût apparu, le serment qu'il avait fait allait prendre son inexorable empire.

— Je me tuerai, se disait-il, et l'on saura que je suis incapable de manquer à ma parole.

C'est dans cette résolution qu'il sortit de la ville et traversa le Parahyba ; puis il prit la route de San-Francisco de Salles pendant à peu près trois lieues. C'est là qu'il voulait s'arrêter.

Le temps était beau et clair.

De toutes parts, chantaient les oiseaux, les pies criaient dans les bois et les perdrix chantaient dans les hautes herbes.

Cyrino n'entendait rien ; de ses yeux il dévorait avidement l'espace qui s'étendait devant lui, attendant vainement l'arrivée de Cesario.

Soudain le bruit d'un cheval lancé au galop frappe ses oreilles.

Son cœur bondit, puis s'arrête ; c'est derrière lui que vient le cavalier.

Il continua à avancer lentement, et une minute plus tard un homme à cheval passa rapidement près de lui, sans qu'il y fit presque attention.

Puis, tout à coup, le bruit changea de direction comme si le voyageur revenait sur ses pas.

Cette fois-ci Cyrino sortit de sa torpeur ; il éperonna vivement sa monture et se trouva face à face avec Manecão.

Instinctivement il se mit à pâlir. Le muletier aussi était livide.

Tous deux arrêtaient leurs chevaux et se regardèrent dans les yeux, l'un avec défiance et étonnement, l'autre avec une fureur mal contenue.

— Maître, commença Manecão, que faites-vous par ici ?

— Voilà qui est singulier !... je voyage.

— Ah ! vous voyagez ! Vous êtes, à ce qu'il paraît, d'humeur vagabonde.

— Non, mais je ne suis pas un fainéant.

Et par manière de précaution il porta la main dans une des fontes de sa selle et se prépara à en tirer un pistolet.

— Ah ! vous n'êtes pas d'humeur vagabonde, reprit le muletier ; alors de quelle humeur êtes-vous donc ?

— Je suis ce qu'il me plaît d'être ; cela ne vous regarde pas.

Le visage de Manecão se contracta affreusement.

Il lança son cheval sur Cyrino et lui dit à l'oreille :

— Tu es un voleur !... tu es un misérable chien !...

A cette insulte, Cyrino saisit son pistolet.

— Si tu continues à m'injurier, je te tue ! s'écria-t-il.

Le muletier sourit avec mépris.

— Fanfaron, fit-il en crachant avec affectation de côté, fanfaron avec son pistolet !

— Finissons-en ! dit Cyrino.

— Oui, finissons-en, répéta Manecão avec un calme simulé.

— Mais, enfin, qui êtes-vous ?

— Moi !

— Oui ! oui !

— Tu ne me connais donc pas ?

— Non, balbutia Cyrino.

— Et Nocencia, la connais-tu ? s'écria le muletier d'une voix terrible.

Et, prenant un gros pistolet à sa ceinture, il le déchargea à bout portant sur son adversaire.

La balle traversa de part en part le corps de l'infortuné jeune homme qui tomba sur la terre.

Deux cris retentirent :

L'un d'agonie, l'autre de triomphe.

Cyrino était resté étendu le visage dans l'herbe.

Réunissant tout ce qui lui restait d'une force qui s'en allait avec son sang, il se retourna sur le dos et s'adressant à l'assassin qui le regardait d'un air implacable :

— Oui, infâme, fit-il, oui, je connais Innocencia, et son amour m'appartient ! Tu viens de me tuer, mais du même coup tu l'as tuée, elle aussi !... Que

Dieu et tous les saints te maudissent ! Scélérat, tu peux fuir, mais mon ombre vengeresse te poursuivra toujours !...

— Tant mieux ! interrompit Manecão du haut de son cheval, c'est précisément ce que je désire.

— Ah ! tu le désires ! Eh bien, nuit et jour, toujours, toujours, mon ombre sera avec toi... toujours !

Il se tut pendant un instant, en se retournant sur le sol.

Une sueur froide inondait son visage, sa respiration devenait difficile, la mort approchait.

Soudain l'expression de haine empreinte sur ses traits disparut.

— Non, reprit-il d'une voix grave et calme, je ne veux pas mourir ainsi. Il faut que je sorte de cette vie comme un chrétien. Je dois pardonner... Manecão, je te pardonne !... au nom du Christ... qui est mort... sur la croix... je... te... pardonne... que Dieu... ait... pitié... de moi !!!...

— Je ne veux pas de ton pardon, fit avec effort Manecão, qui commençait à trembler malgré lui.

— Peu importe, reprit Cyrino d'une voix douce, je te.. pardonne... du fond du cœur !... Pauvre Innocencia !... elle va... peut-être mourir aussi !...

Il s'arrêta, puis :

— Manecào, supplia t-il, donne-moi de l'eau ! de l'eau ! au nom du ciel. Descends de ton cheval, exauce la prière d'un moribond qui te pardonne !

Et il tendait les bras vers lui. Le muletier, sous le poids d'une terreur profonde, voulait fuir et ne le pouvait pas.

Tout à coup, on entendit de nouveau le bruit des pas d'un cheval.

Cyrino dirigea les yeux de ce côté et un sourire d'une poignante tristesse se dessina sur ses lèvres.

Manecào, en voyant approcher quelqu'un, revint à lui et disparut au grand galop, au milieu d'un nuage de poussière.

Un instant après, à l'un des détours de la route, Antonio Cesario apparut, et dès qu'il eut aperçu un homme étendu à terre, il se hâta d'approcher.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, épouvanté en reconnaissant Cyrino. C'est vous, docteur ?

— Oui, c'est moi, répondit le jeune homme d'une voix expirante.

Le planteur mit pied à terre et s'agenouilla près de lui.

— Qui vous a assassiné ? demanda-t-il.

— Personne !... la destinée... Je meurs content...
Donnez-moi de l'eau... et... parlez-moi... d'Inno-
cencia !...

— De l'eau ! au milieu de la lande aride !... il
y a au moins trois lieues d'ici au prochain ruis-
seau.

— Alors, si vous ne pouvez secourir le corps...
apaisez la soif de l'âme... Innocencia... où est-
elle ?... Je veux la voir... Dites-lui... que je suis
mort à cause d'elle !...

— Mais, qui vous a assassiné ?

— Il ne vaut pas la peine de le dire... à cette
heure, pensez seulement à moi... Je n'ai jamais été
méchant et n'ai pas commis de grandes fautes...
Croyez-vous que Dieu... m'accordera merci ?

— J'en suis fermement convaincu, répondit
Cesario.

— Pendant ma vie... j'ai menti en disant que
j'étais... médecin... mais cependant j'ai opéré des
guérisons... je ne me souviens de rien autre...

La mort étendait ses ombres sur lui.

Ses yeux s'étaient obscurcis ; il avait la langue
embarrassée, son nez s'effilait, et une effrayante
pâleur, rendue encore plus sensible par la couleur
noire de ses cheveux, avait envahi son visage.

Cesario qui pleurait était assis près de lui et le
soutenait dans ses bras.

Un léger frémissement agita le moribond :

— Mon heure... est arrivée, murmura-t-il... mais... je vous en prie... ne dites rien... à votre filleule... Seulement... ne consentez jamais à ce qu'elle épouse... Manecão.

— Ah ! c'est lui ! s'écria Cesario.

— Non, non... Mais... avec lui elle serait... malheureuse... me le promettez-vous ?

— Je le jure !

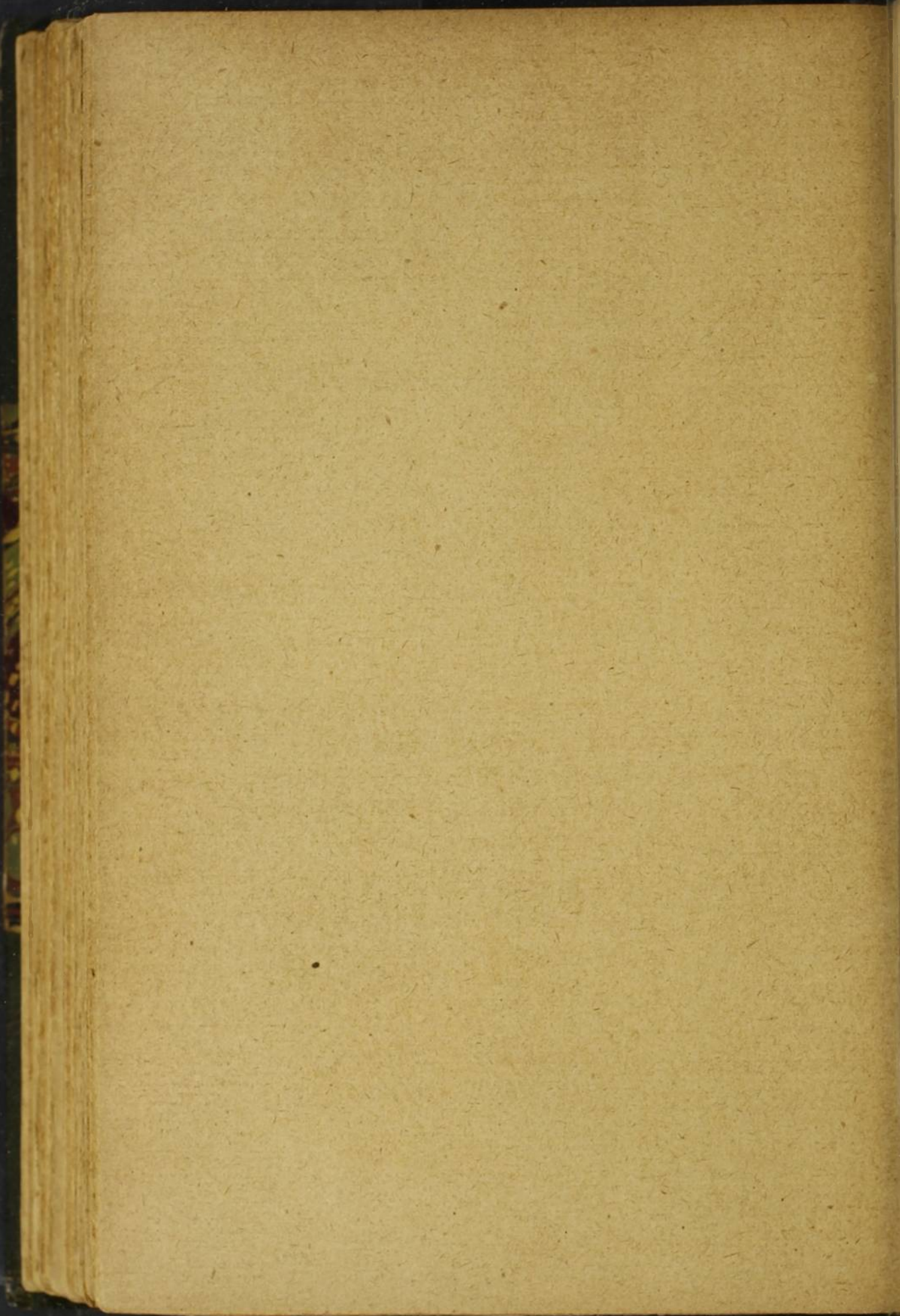
— Merci... maintenant, je rends grâce à la mort... je veux me mettre sous la protection des saintes du paradis... invoquer...

Et dans un dernier effort, dans un dernier souffle, il dit tout bas avec ferveur :

— Innocencia!...

.
Sur le soir de ce même jour, le voyageur qui aurait traversé la lande aurait aperçu une tombe nouvellement fermée sur laquelle s'élevait une croix rustique faite de deux morceaux de bois attachés avec des lianes.

C'était là le témoignage de la charité du planteur Antonio Cesario.



ÉPILOGUE

C'était le 18 août 18...

On célébrait, à Magdebourg, une cérémonie qui, depuis longtemps, avait été annoncée au monde scientifique de la savante Germanie.

Il y avait une séance extraordinaire et solennelle de la Société générale entomologique, à laquelle étaient convoqués non seulement tous ses membres effectifs, honoraires et correspondants, mais encore un grand nombre de personnes.

Il s'agissait de recevoir et de conduire jusqu'au temple de la gloire un de ses fils les plus distingués, un de ses investigateurs les plus infatigables, un voyageur intrépide, absent depuis plusieurs années, qui revenait de l'Amérique méridionale.

Il s'était avancé si loin dans les contrées inconnues, qu'il avait été impossible de suivre ses pé-

régrinations même avec les ouvrages et les cartes du grand géographe Simon Schropp.

La science s'était parée de ses atours.

Tous les sociétaires en habit noir et gants blancs, et quelques-uns avec des textes de discours dans leurs poches, se pressaient dans la salle des séances bien avant l'heure fixée.

La musique exécuta la sonate n° 26 de Louis de Beethoven. Les dames étalaient de riches toilettes du meilleur goût.

Tout à coup les applaudissements et les cris éclatèrent :

— Vive Meyer! Bravo! bravo! Vive Meyer! vive Meyer!

Et en même temps que tous se précipitaient pour voir l'homme qui entrait, mouchoirs et chapeaux s'agitaient en l'air avec enthousiasme.

Lorsque le calme fut enfin rétabli, le président de la Société entomologique se leva; c'était un personnage maigre comme une arête de poisson, dont la tête était ornée d'une chevelure rousse à reflets d'incendie.

Il but une gorgée d'eau sucrée, puis commença :

« Mesdames et messieurs,

» Enfin, il est de retour, enfin il est parmi nous, l'illustre, le vainqueur, l'incomparable Guillaume Tembel Meyer!... »

Et sa harangue continua pendant deux heures sur le même ton...

.

Le lendemain, les journaux de Magdebourg donnaient un compte rendu détaillé de la fête, reproduisaient le discours du président et, comme appendice aux notes biographiques sur Meyer, énuméraient les prodiges entomologiques qu'il avait accomplis dans ses lointains voyages.

« Ce qu'il y a de plus admirable, disait le journal *Die Zeit*, dans l'immense collection que le docteur Meyer a rapportée, c'est sans contredit un papillon d'un genre tout à fait nouveau et d'une splendeur au-dessus de l'imagination.

» C'est le *papillo Innocentia*. »

(Ici venait une description de l'insecte d'une minutie absolument allemande.)

« Le nom donné par l'éminent naturaliste à ce papillon, poursuivait la même feuille, a été un gracieux hommage rendu à la beauté d'une « moça » (jeune fille) des déserts de la province de Matto Grosso (Brésil). D'après le témoignage du docteur Meyer, cette personne était d'un charme fascinant. Voici bien la preuve que les savants, eux aussi, ont un cœur impressionnable, et qu'ils peuvent parfois user de la science comme

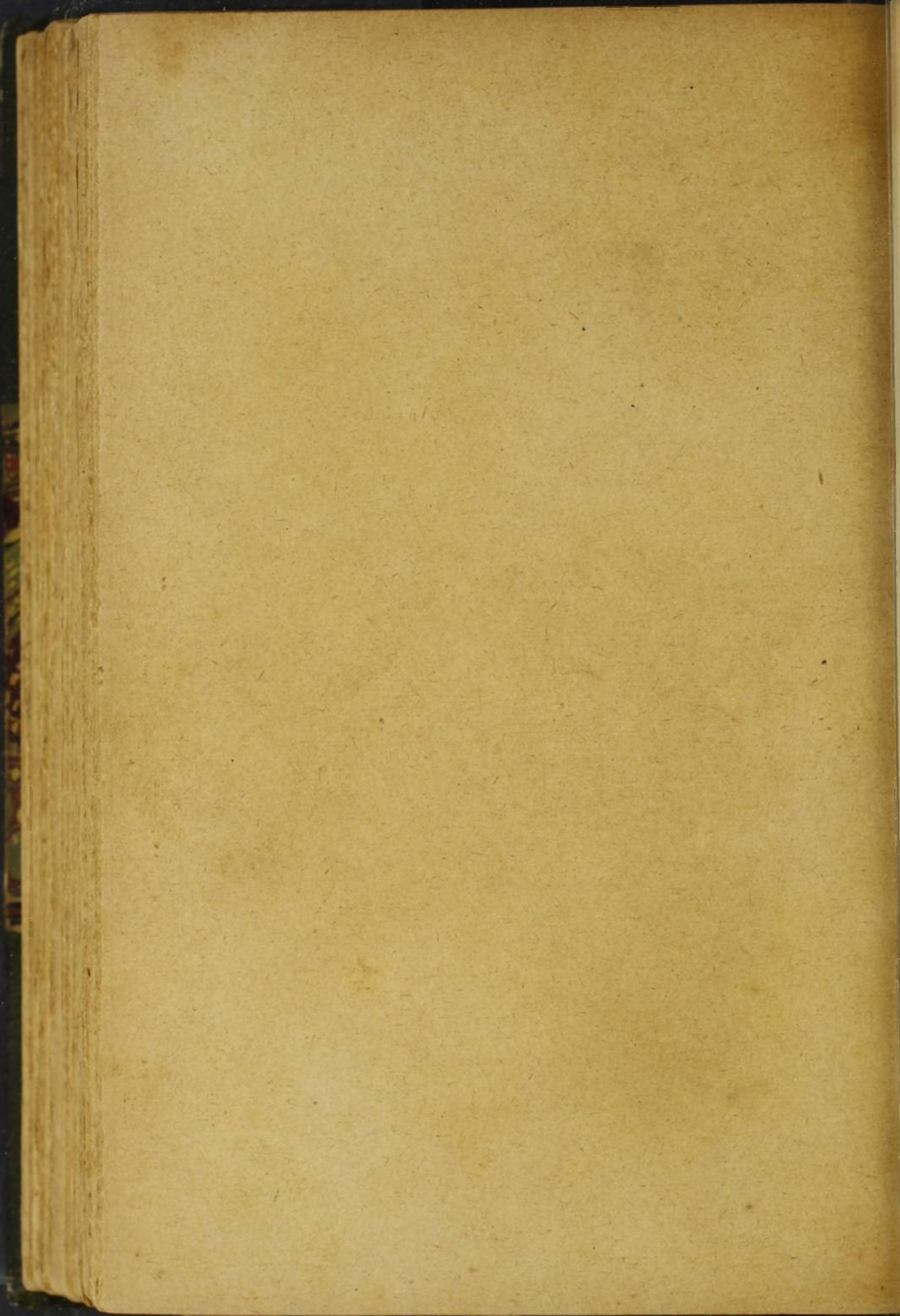
d'un moyen de manifester des sentiments que beaucoup de gens prétendent leur refuser... »

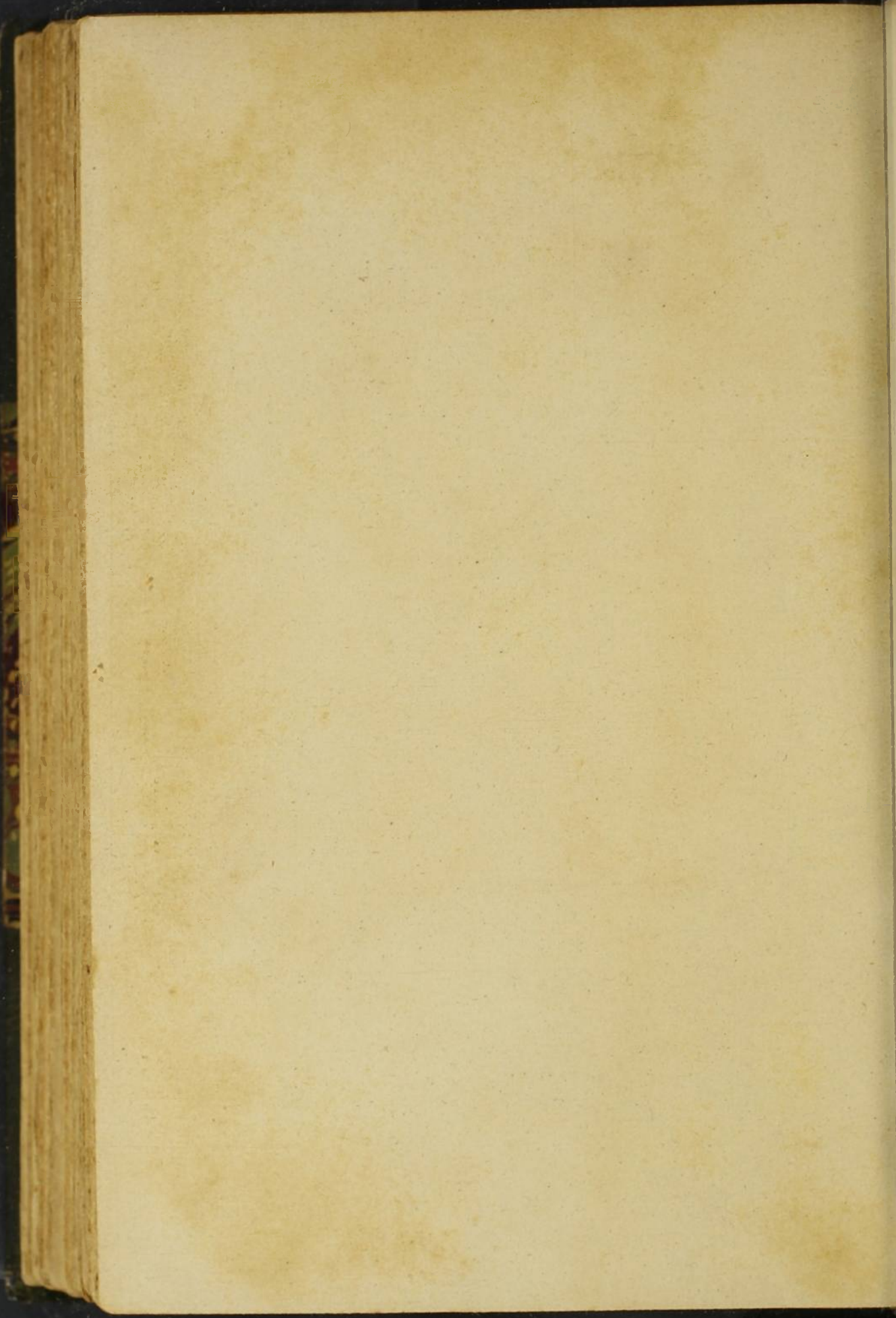
.

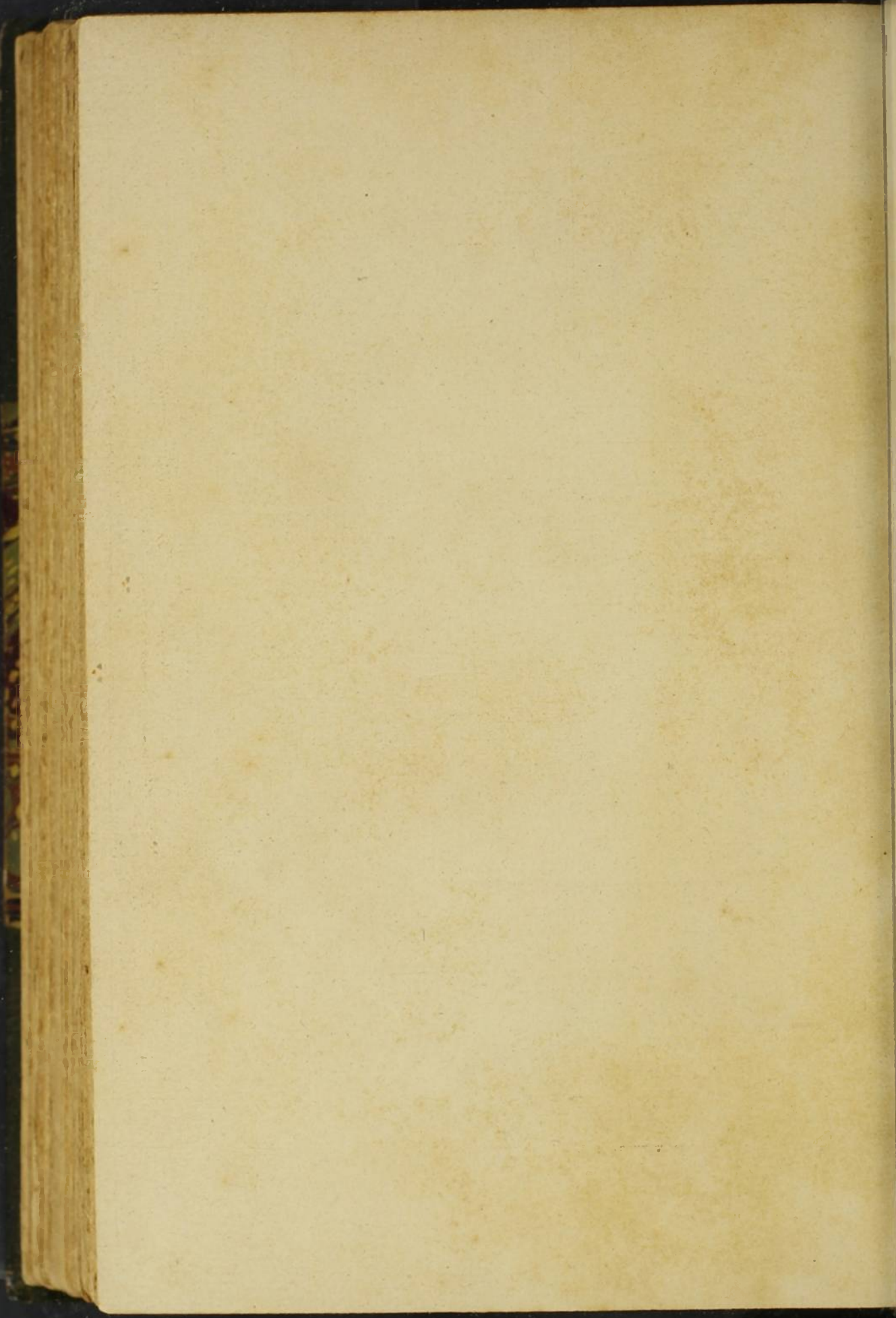
Innocencia!... Pauvre mignonne!...

Ce jour-là, il y avait juste deux années que son corps aimable avait été abandonné à la terre, là-bas, loin, loin, loin, dans le « sertão » de Sainte-Anne de Paranahyba, pour dormir le sommeil de l'éternité!

FIN







24936

